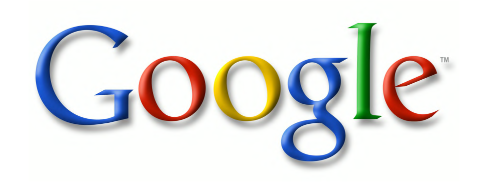

Google


Ham Court.



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

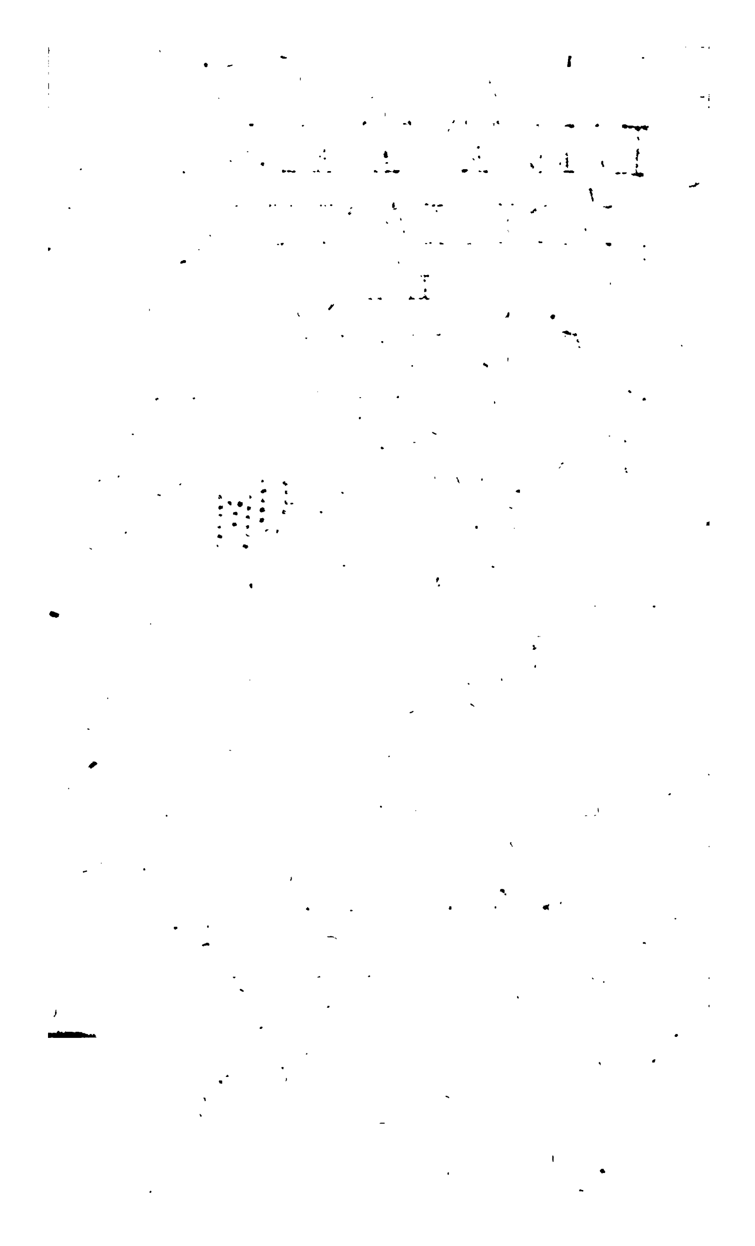
ÉCRITES DES MISSIONS Étrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XI. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue de la vieille Bouclerie, à l'Image S. Lambert.

MDCCXV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.





AUX

JESUITES

DE FRANCE.



MES REVEREND PERES,

Ces nouvelles Lettres que j'ay l'honneur de vous présenter, ne vous intéresseront pas moins, à ce que j'espére, que les précédentes dont je vous ay déja fait part.

Elles viennent de perſonnes qui vous ſont cheres, & leur intention, en nous les écrivant, eſt qu'elles vous ſoient communiquées : quand il n'y auroit que cela ſeul, elles ne peuvent manquer de vous être agréables.

Mais elles vous plairont encore par des endroits qui vous ſont bien ſenſibles. L'Idolâtrie détruite, & la Foy élevée ſur ſes ruines dans les diverſes parties du nouveau Monde, la conſtance & la fermeté des nouveaux Fidéles ; ce qu'il en coûte aux hommes Apoſtoliques pour les arracher du ſein de l'infidélité, & pour les former aux vertus Chrétiennes, les travaux

qu'ils ont à essuyer, les fréquentes persécutions que l'Enfer leur suscite, & les dangers presque continuels ausquels leur vie est exposée; voilà comme un précis de ce que ces Lettres renferment d'édifiant. Rien, ce me semble, ne peut intéresser davantage des personnes consacrées par leur vocation au salut des ames, & dont toute l'ambition doit être de faire glorifier JESUS-CHRIST.

Ces mêmes Missionnaires qui vous rendent compte de leurs occupations, ont soin en même tems de vous donner des connoissances exactes de tout ce qui mérite d'être observé dans les

diverses contrées, où l'intérêt de la Religion les appelle : & vous sçavez mieux que personne de quelle utilité peuvent être ces sortes de connoissances. Ils s'attendent pareillement que de votre côté vous les aiderez à soutenir tout le poids du Ministere Evangelique ; soit par le secours de vos prieres, soit par les autres moyens qu'une charité ingénieuse peut aisément vous suggerer.

Parmi les diverses Lettres qui composent ce Recueil, les deux premieres ont quelque chose de singulier, chacune en son genre.

Celle du P. Bouchet expose

dans un grand détail ce que lui & ses Néophytes ont eu à souffrir durant une persécution trés-vive que leur susciterent les Prêtres Gentils, qui sont par-tout les ennemis implacables du Christianisme.

La seconde qui est du P. Taillandier, contient une Description curieuse de la nouvelle route qu'il fut obligé de tenir pour se rendre aux Indes. Pendant prés de trois ans que dura son voyage, il se disposa par bien des fatigues à la pénible Mission du Carnate, à laquelle il étoit destiné, & où il a fait beaucoup de fruit pendant le peu de tems qu'il y a demeuré. Cette Mission le re-

grette maintenant, & perd toute espérance de le revoir jamais.

Il étoit parti vers le mois de Juin de l'année 1712, accompagné de deux de ses Disciples, pour aller du côté de Golconde, où les besoins de la Religion demandoient sa présence. Depuis ce tems-là, quelque soin qu'on se soit donné pour apprendre de ses nouvelles, on n'a pu sçavoir ce qu'il étoit devenu. On se doute qu'il a été massacré par les Infidéles, ou bien qu'il s'est noyé en traversant quelque riviere. C'est de quoi cependant on n'a pû être éclairci, quoiqu'on ait envoyé sur les lieux des person-

nes de confiance pour s'en informer.

Cette perte a été suivie de celle de quelques autres Missionnaires, que des morts violentes ont enlevé dans un tems, où ils pouvoient rendre encore de grands services à la Religion. Le Pere Mauduit & le P. de Courbeville sont de ce nombre : on les a trouvé morts tous deux dans la même cabane, & l'on assure que les Brames les ont fait empoisonner.

Le premier a vieilli dans les fonctions de la vie Apostolique : c'est lui qui a jetté les fondemens de la Mission du Carnate, & qui l'a établie sur le modele de

celle de Maduré, dans laquelle il avoit fait les premiers essais de son zéle. Il á eu souvent le bonheur d'être insulté, chargé de fers, & meurtri de coups pour la cause de J. C. qu'il a annoncé à un grand nombre d'Idolâtres.

Le second ne faisoit que d'entrer dans cette même Mission. L'empressement qu'il a eu de s'y consacrer malgré la délicatesse de sa complexion, qui sembloit incompatible avec la vie austere qu'on y mene, donne assez à connoître ce que l'on devoit attendre de son courage.

Enfin le P. Tachard, si connu par ses fréquens voyages, & par

tout ce qu'il a fait pour étendre & affermir la Religion dans les Indes, a été attaqué d'une maladie contagieuse, qui ravageoit le Royaume de Bengale, où il se trouvoit alors, & il y est mort, ainsi que le Pere Papin, autre Missionnaire dont vous connoissiez le zéle & la piété. Voilà bien des pertes, & il ne sera pas facile de les réparer si-tôt.

Tandis qu'on apprenoit coup sur coup des nouvelles si affligeantes, on étoit en peine de sçavoir quelle avoit été la destinée du P. Bonnet & du P. Faure. Il y avoit trois ans qu'ils étoient entrés dans les Isles de Nicobar de la maniere que vous l'avez

vû dans le dernier de nos Recueils; & depuis ce tems-là on n'avoit reçu aucune de leurs Lettres: on pouvoit craindre qu'ils n'eussent été mis à mort par ces Barbares, ausquels ils s'étoient livrés avec confiance, pour leur enseigner les vérités du salut.

Mais on a été bien consolé par des nouvelles récentes qu'on a eues des bénédictions que Dieu a daigné répandre sur leurs travaux. Voici ce qu'on a appris par un de nos Missionnaires qui accompagne M. l'Evêque de Saint Thomé dans le cours de ses visites: il eut occasion d'entretenir un Capitaine Anglois durant le séjour qu'il fit à Chaligan:

c'est une Ville maritime située à l'extrémité du Royaume d'Arracan à l'Est de l'embouchure du Gange. Ce Capitaine l'assura qu'ayant rangé les Isles de Nicobar, plusieurs de ces Insulaires se jetterent dans leurs canots, & vinrent au-devant de lui suivant leur coûtume; qu'en l'abordant ils firent le signe de la Croix, en lui donnant à entendre qu'ils étoient Chrétiens, & que dans une des Isles qu'ils lui montroient du doigt, il y avoit deux Etrangers qui leur enseignoient les vérités du Christianisme. Ainsi il est à présumer que les deux Missionnaires sont pleins de vie, & que Dieu leur

a fait trouver grace auprès de ces Barbares.

La Relation de la découverte des Isles Palaos, que vous trouverez dans ce même Recueil, vous apprendra la nouvelle tentative qu'on a faite pour porter la Foy aux Peuples qui habitent ces Isles. Cette entreprise a eu aussi peu de succès que les précédentes dont vous avez pu entendre parler.

Le Vaisseau équipé par les ordres du Roy d'Espagne pour porter les deux Missionnaires, arriva à la vûe d'une de ces Isles le 30. *Novembre de l'année* 1710. *Le P. Duberon, & le P. Cortil, (c'est le nom des deux*

Jésuites) avoient mené avec eux un Palaos *nommé Moac, qui avoit été baptisé à Manile, & qui devoit leur servir d'Interprête. Les manieres affables des Insulaires engagerent les Peres à débarquer dans l'Isle, pour y planter une* Croix, *& reconnoître de plus près le génie des Habitans.* Comme *leur dessein étoit de revenir le même jour à bord, afin d'aller à la découverte des autres Isles, ils n'avoient porté avec eux que leur Breviaire, une Etole, & un Surplis, & ils n'étoient accompagnés que du* Palaos *& de quelques Espagnols. Peu après leur débarquement, le Vaisseau fut jetté par*

des brises dans des courans qui l'emporterent fort au large, & qui ne lui permirent plus d'approcher de l'Isle. Ainsi il retourna à Manile, & les deux Peres dépourvus de tout, furent abandonnés à la merci des Insulaires.

L'année suivante le P. Serrano, dont il est parlé fort au long dans l'Epître qui est à la tête du VI. Recueil, se mit en mer pour aller au secours des Missionnaires. Il partit de Manile le 15. Décembre avec un autre Jésuite, & l'élite de la jeunesse du pays, qui se faisoit un plaisir d'avoir part à une œuvre si sainte. Le troisiéme jour de

leur navigation le Vaißeau fut brisé par une violente tempête, & tous périrent à la reserve de deux Indiens & d'un Espagnol qui échaperent de ce naufrage, & qui allerent en porter la nouvelle à Manile.

C'est pour la quatriéme fois qu'on a tenté vainement de pénétrer dans les Isles Palaos: *il n'y a presque plus d'espérance de réüssir dans cette entreprise, du moins par la voye des Philippines. Il ne resteroit plus qu'à faire une tentative du côté des Isles Marianes, qui sont plus à portée de ces Isles. Cependant les deux Missionnaires sont entre les mains de ces Infidéles, sans*

qu'on ait pu sçavoir encore de quelle maniere ils en ont été reçus.

Un de ces Insulaires débarqué à Givan le jour de l'Ascension de l'année 1710. a rapporté que le Palaos *baptisé à Manile étoit un scélérat, coupable de crimes qui font horreur à l'humanité ; qu'il avoit trompé les Espagnols en demandant le Baptême, & qu'il sera dans son pays leur ennemi le plus déclaré.*

Si ce récit est véritable, il est à croire que les Missionnaires ont reçu à present la récompense de leur zéle. Mais on ne peut guéres compter sur le rapport de cet Insulaire, & l'on a bien plus de

raison d'espérer que Dieu, qui semble les avoir conduits lui-même dans ces Isles, leur aura conservé la vie pour la conversion de ce nouveau Peuple.

Les autres Lettres, tant celles de la Chine, que celles de la nouvelle France, sont remplies de choses que vous lirez avec autant d'édification que de plaisir. Enfin la derniere vous donnera quelque idée de la célébre Mission du Paraguay, qu'on s'est efforcé de décrier par des calomnies, ausquelles on eût peut-être ajoûté foy, si elles eussent été imaginées avec plus d'artifice, ou du moins si ceux qui les ont inventées, eussent sçu garder

la vrai-semblance. Je me recommande à vos saints Sacrifices; en l'union desquels je suis avec tout le respect possible,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur en Notre Seigneur J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le Pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au P. J. B. Du Halde de faire imprimer le *XI. Recueil de Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foy de quoi j'ai ſigné la Préſente. Fait à Paris le 30. de Novembre 1714.

ISAAC MARTINEAU.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Ces nouvelles Lettres curieuses & édifiantes*, & j'ai cru que le Public les recevroit avec autant de plaisir & d'utilité, qu'il a reçu les précédentes. Fait à Paris le 8. Dec. 1714.

RAGUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera,

& de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous man-

dons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Sécrétaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le douziéme de Février l'an de grace mil sept cens treize, & de notre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roi en son Conseil,

FOUQUET.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 599. N. 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. Fait à Paris le 26. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, *Syndic*.

LETTRE



LETTRE

DU P. BOUCHET, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

A Monsieur COCHET DE SAINT-VALLIER, *Président des Requêtes du Palais à Paris.*



MONSIEUR,

La Paix de N. S.

Il est bien consolant à un Missionnaire, qui s'est relégué aux

extrêmitez du monde pour travailler au ſalut des Infidéles, d'être dans le ſouvenir d'un Magiſtrat de votre réputation, & de votre mérite, & d'apprendre que non-ſeulement vous ne le perdez point de vûë dans des lieux ſi éloignez, mais encore que vous vous intéreſſez à ſes travaux, & que vous voulez être informé des ſuccès dont Dieu bénit ſon miniſtere.

L'avancement de la Religion que vous avez ſi fort à cœur, eſt ſans doute ce qui a contribué plus que toute autre choſe à cette amitié dont vous m'honorez, & dont vous m'avez donné tant de preuves. C'eſt auſſi ce qui vous a fait ſouhaitter d'être inſtruit plus en détail de la perſécution que les Chrétiens de *Tarcolan* ont ſoufferte preſque au moment que la

Foy leur a été annoncée. Un mot qu'on en dit en passant dans le cinquiéme Recüeil de nos Lettres, a piqué votre curiosité; & le Journal que je fis alors de tout ce qui nous arriva, me met en état de vous satisfaire, & de vous donner cette légere marque de mon estime, & de ma reconnoissance.

Les Gentils de la Ville de *Tarcolan*, Capitale du Royaume de Carnate, ne pouvoient souffrir les heureux commencemens de la Religion Chrétienne, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrès dans le Païs. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes Assemblées pour concerter notre perte, & pour détruire le Christianisme dans sa naissance. Le moyen dont ils s'aviserent, fut de me déférer à *Sexsaeb*, Gouverneur de toute

la Province, & d'exciter son avidité, en lui persuadant que je sçavois faire de l'or, que j'avois des richesses immenses, & que s'il s'assuroit de ma personne, en me renfermant dans une étroite prison, il pouvoit s'enrichir en peu de tems, lui & toute sa famille.

Les autres accusations étoient trop foibles; tout ce qu'on avoit pû dire à ce Gouverneur de notre mépris pour les Dieux de la Nation, n'avoit fait jusques-là qu'une légere impression sur son esprit: comme il étoit *More* *, il se mocquoit lui-même des superstitions Payennes.

Il arriva en ce tems-là une chose qui détermina les Gentils à presser l'exécution du dessein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'est une coûtume éta-

* On appelle ainsi les Mahométans aux Indes.

blie parmi eux de faire au commencement de chaque année un Sacrifice solemnel au Soleil : ce Sacrifice est suivi de festins ausquels ils s'invitent les uns les autres : leurs proches parens & leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *Cramani* * de *Tarcolan*, nouvellement Chrétien, consulta mes Catéchistes sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion ; ils lui répondirent, ce qu'il sçavoit bien, qu'il ne pouvoit pas assister au Sacrifice des Gentils, mais qu'il lui étoit permis de donner le festin, & d'y inviter ses parens & ses amis ; que les Chrétiens de *Maduré*, afin de n'être pas soupçonnez d'imiter les cérémonies Payennes, prévenoient les Gentils de trois ou quatre jours ;

* Premier Juge de la Ville.

qu'avant que de commencer la fête, ils chantoient des Cantiques de pieté, & qu'ensuite ils faisoient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le *Cramani* prit le même parti, & il voulut que la fête fût magnifique. Il fit faire un grand *Pandel* * qu'on tapissa de toiles peintes : les Catéchistes dresserent au milieu un Autel qu'ils ornerent de fleurs : ils poserent sur l'Autel une Statuë de la très-sainte Vierge, avec plusieurs cierges allumez, & diverses cassolettes remplies de parfums ; on fit venir les tambours & les trompettes de la Ville ; on chanta avec beaucoup de pieté les Litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une

* Espece de Salle couverte de nates soutenuës par des pilliers de bois.

décharge de queques boëtes.

Une grande partie de la Ville se rendit devant la porte du *Cramani*, où tous les Chrétiens s'étoient assemblez. Les Catéchistes voyant cette multitude de Peuples, profiterent de cette occasion pour leur annoncer les Veritez du Christianisme : chacun d'eux fit un discours très-touchant : ils parlerent sur-tout avec beaucoup de force contre le Sacrifice du Soleil ; ils firent voir que ce n'étoit qu'au Créateur du Soleil & de tout l'Univers, qu'on devoit rendre ses adorations ; il s'étendirent ensuite sur les grandeurs de Dieu, & sur la sainteté de la Loy qu'il a donnée aux Hommes. La plûpart des Auditeurs parurent émus, mais quelques Gentils les plus acharnez contre le Christianisme, ne purent retenir leur rage ;

ils la déployerent ouvertement, jusqu'à engager dans leur parti les principaux parens du *Cramani*; & de concert ensemble ils le priverent des honneurs qu'on a coûtume de lui rendre comme au premier de la Ville, & ils le déclarerent déchu des privileges de sa Caste. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-mêmes pour témoigner leur ressentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramérent secretement contre lui, & contre les Chrétiens, par l'entremise des Mores.

C'étoit vers ce tems-là que *Sexsaeb* se rendit à *Tarcolan*. Dès le lendemain de son arrivée on lui fit le portrait le plus odieux des Chrétiens, & en même-tems on lui insinua qu'il ne devoit pas laisser échapper le moyen infaillible qu'il avoit de

s'enrichir en m'arrêtant prisonnier. Ces représentations flattoient trop l'avarice du Gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des Gardes de la Ville, & il leur donna ordre d'être attentifs à toutes mes démarches, & de se saisir de moi au premier mouvement que je ferois pour sortir de *Tarcolan* : il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain les Gardes vinrent sous différens prétextes dans le *Topo* (c'est un bois près de *Tarcolan*, où est mon Eglise) & ils ne me perdirent point de vûe jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, & pour ne me laisser pas entre-voir leur mauvais dessein, deux d'entre

eux feignirent de vouloir embrasser le Christianisme. Ils assistoient régulierement à mes instructions, & ils faisoient paroître beaucoup plus d'ardeur que les autres Catéchumenes : j'étois charmé de leur ferveur dont il ne m'étoit pas possible de prendre le moindre ombrage ; lorsque j'appris que le Pere de la Breüille & le Pere Petit étoient sur le point d'arriver à *Tarcolan*. Je pris la résolution d'aller les recevoir à *Carouvapoundi*, & j'avertis un de mes Catéchistes de se préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des Gardes étant venu le soir assez tard, s'apperçut de quelque mouvement, qui lui donna des soupçons de mon départ : il courut aussi-tôt en avertir ceux que *Sexsaeb* avoit laissez pour me garder : cette

nouvelle les déconcerta, parce que le Capitaine, dont ils devoient recevoir les ordres, n'étoit pas alors à *Tarcolan* : ils lui dépêcherent un Exprès à minuit, pour hâter son retour. Le Capitaine monta sur le champ à cheval avec tous ses Soldats, & dès la pointe du jour il se rendit dans le bois de *Tarcolan*. Il commença par faire investir à petit bruit ma Cabanne, & il commanda à ceux de ses Soldats, qui étoient pourvûs de mousquets, de se tenir prêts à tirer au premier ordre, au cas qu'on voulût faire quelque résistance.

Ayant ainsi disposé son monde, il me fit avertir que s'en allant à *Arcarou*, il souhaitoit m'entretenir avant que de continuer son voyage. J'allai le trouver à l'instant même : après quel-

ques, paroles assez obligeantes; il me dit qu'il étoit fâché de m'apprendre que *Sexsaeb* étoit mal content de ma conduite sur quelques rapports qui lui avoient été faits; & en finissant ces paroles, il ordonna aux Soldats de dépoüiller les Chrétiens & les Catéchistes.

Comme je vis qu'on se mettoit en devoir d'exécuter ses ordres, je lui représentai qu'il m'étoit facile de nous justifier de ces accusations injustes, par lesquelles on avoit tâché de nous noircir dans l'esprit de *Sexsaeb*; que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies; que les Gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la Loy sainte que j'enseignois à mes Disciples; qu'on faisoit bien peu de cas de la permission que le grand *Pacha** nous avoit

* Ils appellent ainsi le Grand Mogol.

donnée d'en faire une profession ouverte dans ses Etats ; qu'au reste, si l'on usoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à *Daourkan* son Lieutenant Général, & que j'avois lieu d'espérer qu'il nous rendroit justice.

Ensuite me tournant vers ceux que je sçavois être les auteurs de cette persécution : « Vous croyez, » leur dis-je, qu'en excitant de » pareils troubles, vous mettrez » quelque obstacle au progrès du » Christianisme ; vous vous trom- » pez. Sçachez au contraire, » qu'outre les peines que vous at- » tirera une entreprise de cette » nature, loin de réussir dans » votre projet, tout ce que vous » faites pour étouffer le Christia- » nisme dans sa naissance, ne » servira qu'à lui donner de nou- » veaux accroissemens. Voyez ces

» branches de Palmier ; plus vous
» les baissez vers la terre, plus el-
» les s'élevent vers le Ciel : il en
» est de même de la Loy sainte
» que je vous annonce ; elle pren-
» dra de nouvelle force, à me-
» sure que vous ferez des efforts
» pour la détruire. »

Je n'eus point d'autre réponse que celle qui me fut faite par le Capitaine, qui est un *Rajapoutre* Gentil : Je suis Officier de *Sexsaeb*, me dit-il assez séchement, je dois obéir à ses ordres. Un de mes Catéchistes qui parla alors avec une fermeté vrayement Chrétienne, fut rudement maltraitté des Soldats qui lui déchargerent sur le corps de grands coups de *Chabouc* *. Il les souffrit avec constance ; & loin de se plaindre : « Arrachez-moi la vie,

* C'est un grand foüet d'une espéce particuliere.

» leur disoit-il, je suis prêt de la » sacrifier pour la cause de Jesus-» Christ. »

Ils prirent aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, puis ils les traînerent avec violence dans l'Eglise, où ils les renfermerent. Pour moi j'entrai dans ma Cabanne; & comme je vis qu'ils se disposoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me saisis de mon Breviaire, & je me retirai à l'écart sous un arbre, où je commençai mon Office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnoient, ne me causât aucun trouble : ils en étoient étonnez, & je les entendois qui se disoient les uns aux autres : « Voilà un étrange hom-» me, il est aussi peu ému, que » si nous mettions au pillage la » maison d'un de ses ennemis; Il » ne nous regarde seulement pas, »

On enleva les Ornemens qui me servoient à l'Autel, quelques bagatelles d'Europe, & une petite boëte où étoit le reste des aumônes que j'avois reçues de France pour mon entretien, & pour celui des Catéchistes.

Après avoir achevé tranquillement mon Office, je m'approchai du Capitaine, & je lui demandai deux petites Statuës, l'une de Nôtre-Seigneur, l'autre de la sainte Vierge; elles étoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuses d'une valeur inestimable; mais s'étant détrompé, il n'eut pas de peine à me les rendre, non plus que quelques Livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma prison.

Le *Cramani* vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à

ma disgrace : je lui fis un petit discours en présence des Idolâtres pour l'animer à souffrir constamment la perte de ses biens ; & même de sa vie, s'il étoit nécessaire, pour la défense de la Foy. Je m'entretenois encore avec lui, lorsque le Capitaine monta à cheval ; c'étoit le signal qu'il avoit donné pour m'arrêter. Les Soldats & les Gardes m'environnerent aussi-tôt ; & se saisirent de moi pour me conduire en prison.

La trompette n'eût pas plûtôt sonné, que tous les habitans de *Tarcolan* sortirent de leurs maisons pour être témoins de ce spectacle. Tout le chemin jusqu'à la Ville, & toutes les rues de *Tarcolan* étoient bordées de Gentils. Je n'entendois tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches & des

invectives. « Le voilà, s'écrioient-» ils, le voilà celui qui parle mal » de nos Dieux : O qu'il mérite » bien ce qu'on lui fait souffrir ! » Si la Religion qu'il enseigne » étoit véritable, lui feroit-on un » si sanglant affront ? A-t-on ja-» mais vû un *Sanias* * aller en pri-» son au milieu des acclamations » de tout un Peuple ? » D'autres au contraire paroissoient touchez, & disoient que leur Ville étoit menacée de quelque grand malheur, puisqu'on commettoit un crime si énorme.

On me conduisit au milieu de ces clameurs dans un *Chaveri* ** public. On crut que le Capitaine alloit me mettre sur la sellette pour me faire les interrogations

* Nom qu'on donne aux Religieux Indiens.

** Espéce de Halle quarrée & ouverte d'un seul côté, où il est permis à tout le monde d'entrer.

accoûtumées ; mais on se trompa : son dessein étoit de me donner plus long-temps en spectacle à tout ce grand Peuple. Au sortir du *Chaveri*, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la forteresse, où par la grace de Dieu j'entrai avec un visage tranquille & serain. Un grand *Mandabam* * de pierre étoit la prison qu'on m'avoit destinée.

Peu de tems après je vis arriver plusieurs Chrétiens : je ne sçavois pas qu'on voulût aussi les faire prisonniers. Touché des miseres ausquelles ils alloient être exposez, je dis à l'Officier qui les conduisoit, qu'il suffisoit de m'arrêter moi seul, & que je répondois pour tous les autres : il fut infléxible à mes prieres.

* Maison voûtée où le jour ne peut entrer que par la porte.

Nous étions en tout vingt-quatre personnes enfermées dans la Forteresse. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chrétiens, que non-seulement ils n'ont point chancellé dans leur foy, mais qu'ils ont fait paroître une force digne des Fideles de la primitive Eglise.

Agréez, Monsieur, que je vous fasse connoître quelques-uns de ces généreux Néophytes. Je suis persuadé que vous serez édifié de leur constance, & que vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inspiré. Il y avoit trois *Brames* & une *Bramenatti*. Le plus âgé de ces *Brames* avoit été autrefois un des plus ardens défenseurs de l'Idolâtrie. Son zele l'avoit porté à s'engager par veu de faire bâtir un Temple aux faux Dieux qu'il adoroit : mais comme il n'avoit pas l'ar-

gent nécessaire pour accomplir la promesse, il prit la résolution de parcourir le païs en habit de *Pandaron* *, & de s'attirer par l'austérité de sa vie des aumônes abondantes. Pour cela il se fit mettre au col deux grandes plaques de fer percées aux deux côtez de l'ouverture, & attachées par des clouds qu'il avoit fait river, pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher : ces plaques avoient deux coudées de longueur, & une coudée de largeur. Il ne pouvoit reposer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros coussin pour lui soutenir la tête. Il courut ainsi plusieurs Provinces, accompagné de trois ou quatre *Brames* & de cinq ou six *Chautres* qui recevoient les aumônes. Il avoit déja amassé sept cens écus, lorsq-

* Pénitent des Indes.

qu'il arriva à *Cottati*, où il trouva le P. Maynard & le P. Martin. *Cottati* est une Ville célébre par le séjour qu'y fit autrefois S. François Xavier, & par les merveilles qu'il y opere encore aujourd'hui. Notre Brame eut plusieurs conférences avec les Missionnaires & avec les Catéchistes, & après diverses disputes, où il fut parfaitement convaincu de la fausseté des Divinitez Payennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumiere, & il reconnut enfin que le Dieu des Chrétiens étoit le seul qu'il falloit adorer.

Il n'eut pas de peine à comprendre quelle étoit l'inutilité, ou plûtôt l'extravagance de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; il se déchargea de ce poids affreux qu'il portoit sur ses épaules en vue d'attendrir les Peuples par la rigueur de sa pénitence, &

d'agrandir l'Empire du Demon ; & après s'être fait suffisamment instruire des Véritez du Christianisme, il demanda le Baptême.

Les Missionnaires ne jugerent pas à propos de lui accorder sitôt cette grace : ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque tems pour s'assurer davantage de sa persévérance, & ils le renvoyerent dans son propre Païs pour voir de quelle maniere il s'y comporteroit. Le bruit s'y étoit déja répandu qu'il songeoit à se faire Chrétien. Quand les *Brames* sçurent son arrivée, ils allerent audevant de lui, & le comblerent de caresses, s'imaginant lui faire changer le dessein qu'il avoit de suivre la Loy de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il ne faisoit nul état de leurs discours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens. Ils l'accu-

serent auprès du *Maniagaren** de la Province, d'avoir volé cinq cens écus des aumônes qu'on lui avoit faites pour la construction d'un Temple. Sa maison fut aussitôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépôt chez un ami quelques bijoux d'or & d'argent, fut trahie, & tout fut livré au Gouverneur. Le Catéchumene fut emprisonné, & on lui fit souffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les *Brames* l'accusoient faussement d'avoir pris.

Les *Brames* avant que de se porter à ces extrêmitez, avoient fait venir leur *Gourou*** de *Trichérapali*, pour tâcher d'ébranler la constance du Catéchumene: La conférence qu'il eut avec le

* Intendant de Province.

** Nom qu'on donne aux Prêtres Indiens.

Gourou

Gourou ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Brames ; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il étoit de l'intérêt des Brames de tenir secrettes. C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une maniere cruelle, & à le chasser enfin de sa Peuplade, lui, sa femme, & ses enfans.

Ces pauvres gens dénuez de toutes choses, se retirerent dans une autre Peuplade, où on les reçut avec charité. Aussi-tôt que les Brames en furent avertis, ils députerent un d'eux pour les en faire chasser. Le Catéchumene ne sçachant plus où trouver un asile contre la rage de ses persécuteurs, fit réflexion que sa femme avoit des parens à *Tirouvelveli*, qui est à l'autre extrêmité

du Royaume de Maduré : il s'y retira ; mais les Brames le poursuivirent encore jusques-là. L'un d'eux étant venu à mourir sur ces entrefaites, on accusa le Catéchumene de lui avoir ôté la vie par sortiléges. Le déchaînement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie ; & il fut contraint de sortir au plûtôt de la Province.

Nhanapragajaayen c'est le nom du Catéchumene, prit la fuite vers le *Cholomandalam* : il se reposoit sous un grand arbre au bord d'un ruisseau, lorsqu'il vit arriver son beau-pere, qui venoit chercher sa fille, & la délivrer des disgraces continuelles que lui attiroit la compagnie de son mari. *Nhanapragajaayen* vivement touché des maux que sa femme souffroit à son occasion, eut moins de peine à se séparer

d'elle. Les enfans suivirent la mere, & le Catéchumene se vit tout à-coup, comme un autre saint Eustache, dépoüillé de ses biens, abandonné de sa femme & de ses enfans, & persecuté par tout où il portoit ses pas. Il arriva enfin chez le P. Simon Carvalho ancien Missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé Confesseur de Jesus-Christ, & qui lui conféra le saint Baptême.

Ce fut vers ce tems-là que je m'adressai aux Missionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui pussent faire la fonction de Catéchistes. On jetta les yeux sur le Néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma Mission, qu'il fut fait prisonnier, & conduit avec moi dans la Forteresse. Il ne manquoit plus que cette épreuve

pour achever de couronner ce grand ſerviteur de Dieu, qui marqua en cette occaſion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté & de courage.

Le ſecond Brame étoit un jeune homme de quinze à ſeize ans, que j'avois élevé à *Aour* dès ſon bas âge. Sa mere eſt une vraye ſainte ; ſi elle perſévere dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis pluſieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de ſon Baptême. J'avois donné ce jeune Brame au Pere de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à ſon arrivée, & il avoit actuellement une groſſe fiévre, lorſqu'on l'arrêta priſonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, ſans avoir égard

à l'état de la langueur où il se trouvoit. Il tomba évanoüi à l'entrée de la prison, & peu après il fut à l'extrêmité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il faisoit de la vie, & le desir ardent qu'il avoit de s'unir à Jesus-Christ. L'impuissance où j'étois de le soulager, fut une des plus grandes croix de ma prison.

J'avois baptisé le troisiéme Brame à *Tarcolan* avec sa mere, qui est un exemple de ferveur & de piété. Elle n'a jamais donné le moindre signe de foiblesse, & elle exhortoit même ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison, & la mort même, si Dieu leur accordoit une aussi grande grace que celle de perdre la vie pour la défense de la Foy.

Le plus ancien de mes Caté-

chiftes, qui étoit aussi prisonnier, a donné dès sa plus tendre jeunesse, des marques d'une foy vive. Il a pareillement une mere dont la patience a été mise aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant plusieurs années toutes sortes de mauvais traittemens, pour l'obliger à quitter sa Religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui est un des plus grands affronts qu'on puisse faire aux femmes Indiennes : de tems en tems il lui mettoit une lampe allumée sur la tête, ce qui est encore une autre sorte d'affront propre du Païs. Un jour il la fit descendre elle & son fils dans un puits qui étoit à sec, & il les y retint cinq jours entiers. Enfin il n'y eut point d'artifices ni de cruautez qu'il ne mit en usage pour la pervertir. Mais cette bonne Chrétien-

ne opposa toujours une patience héroïque à toutes ces indignitez.

C'est sans doute à ses prieres que Dieu accorda dans la suite la conversion de son mari : une fiévre continuë l'avoit tellement abbattu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de sa mort. Sa femme le voyant dans cet état, se sentit inspirée de lui dire, que s'il souhaittoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le véritable Dieu, & implorer son secours avec confiance : qu'elle lui promettoit de sa part le recouvrement de sa santé. L'amour de la vie fit impression sur le mari, & il fit appeller un Catéchiste. Les deux ou trois premieres exhortations lui donnerent du goût pour la Religion Chrétienne, & il demanda avec instance le Baptême : on le lui accorda sur l'heure,

à cause du danger pressant où il étoit. La fiévre le quitta le jour même qu'il fut baptisé ; ses forces se rétablirent insensiblement, & en peu de tems il fut parfaitement guéri. Il a perséveré jusqu'à la mort dans la pratique des vertus Chrétiennes, & il n'a pas cessé de pleurer son aveuglement, & les inhumanitez qu'il avoit exercées sur sa femme & sur son fils. C'est ce fils qui a essuyé plusieurs persécutions de la part des Idolâtres, & qui par son exemple & par ses discours, a rempli dans la prison les fonctions du plus zélé Missionnaire. Il faisoit tous les jours des exhortations aux femmes Chrétiennes, ausquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troisiéme Catéchiste, qui étoit fort jeune, a fait paroître

dans les tourmens un courage au-dessus de ses forces, & de son âge. La plûpart des autres prisonniers étoient nouvellement baptisez, quelques-uns même étoient encore Catéchumenes : tous ont souffert les rigueurs & les incommoditez de la prison, avec une fermeté inébranlable.

Une femme qui étoit au nombre de ces Catéchumenes, & qui avoit échappé à la vigilance des Gardes, a eu le courage de nous visiter constamment deux fois le jour, & de nous apporter les aumônes qu'on lui faisoit pour nous. Tous les prisonniers la regardoient comme leur mere; & elle regardoit tous les prisonniers comme ses enfans. La charité qu'elle eut pour nous, ne lui coûta pas seulement des peines & des fatigues, elle eut

encore à essuyer de fréquens outrages de la part des Gentils, & de sanglans reproches du côté de ses parens. Toutes les fois qu'elle entroit dans la prison, sa présence me rappelloit le souvenir de ces saintes Dames Romaines, qui dans les premiers Siecles de l'Eglise, prenoient soin des Chrétiens prisonniers pour Jésus-Christ. Elle se servoit de son mari pour porter mes Lettres aux Missionnaires qui étoient à *Carouvapondi*, & pour en rapporter les réponses. Les Gardes qui entrerent en défiance, la menacerent plusieurs fois de la tuer, si elle s'avisoit de porter des Lettres : ces menaces ne l'intimiderent point, & elle eut l'adresse de tromper leur attention, & de nous remettre en main tous les paquets qui lui étoient confiez, sans qu'ils s'en apperçussent.

Enfin le *Cramani*, dont j'ai parlé au commencement, me consola infiniment par la résolution qu'il fit paroître. Loin de se retirer, comme il pouvoit le faire, au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtez tandis qu'on me conduisoit dans la Ville au milieu des malédictions dont les Idolâtres me chargeoient. Aussi-tôt que je fus en prison, on mit des Gardes à sa porte, & dans l'intérieur de sa maison; sa femme en fut si effrayée, que passant par-dessus la muraille de son jardin pour se sauver, elle se pressa si fort, qu'elle tomba, & se blessa assez dangereusement. Ses parens renouvellerent à cette occasion tous leurs efforts pour obliger le *Cramani* à renoncer à sa foy: ce fut en vain: il me visitoit souvent dans la prison, ce

qu'il ne pouvoit faire sans courir beaucoup de risques. Je lui faisois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la Foy ; je n'ai encore vû personne qui fût si avide de la sainte Parole : aussi cette divine semence tombant dans un cœur bien préparé, produisoit chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirois point si j'entrois dans le détail de toutes les actions par lesquelles ces nouveaux Fideles signalerent leur zele pour la Religion : ainsi je passe à ce qui arriva durant tout le tems de ma prison.

C'étoit pour moi une Mission presque continuelle. Le matin nous nous assemblions en deux endroits differens : l'on faisoit d'abord la Priere, ensuite on récitoit le Rosaire à deux chœurs : après quoi je faisois

une exhortation à ceux qui étoient auprès de moi, & j'envoyois un Catéchiste en faire de même dans l'endroit où étoient les femmes. Le reste du tems je me retirois pour vaquer à l'Oraison & réciter mon Office. Le Catéchiste venoit de tems en tems m'informer de ce qui se passoit, ou je faisois venir quelqu'un des prisonniers pour lui donner en particulier les avis que je croyois convenables à la situation où il se trouvoit. Les exercices de pieté étant finis, chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui se trouvoient dans la cour de la Forteresse; on les faisoit sécher au Soleil, & comme nous n'avions point de bois, on s'en servoit pour faire cuire le ris qu'on donnoit aux prisonniers. L'après-dînée se passoit dans diverses pratiques de pieté.

L'abstinence que garderent nos Néophytes, fut des plus rigoureuses : ils ne faisoient qu'un repas par jour, & le peu qu'ils prenoient, n'étoit pas capable de les soutenir ; en peu de jours ils ne furent plus reconnoissables, & lorsqu'on les délivra de prison, ils ressembloient plûtôt à des cadavres, qu'à des hommes vivans.

Pour moi je crus que je devois m'abstenir même du ris ordinaire, & me contenter seulement d'un peu de lait, & de quelques poignées d'*Avel*. * C'est ainsi que vivent les grands Pénitens aux Indes quand ils sont prisonniers. Il est certain que je n'aurois jamais pû mener si longtems ce genre de vie sans une protection toute particuliere de

* C'est du ris rôti avec l'écorce, & pilé.

Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux séche qui me faisoit beaucoup souffrir, & qui sans doute auroit terminé mes jours, si ma prison eût été plus longue.

Les Gardes qu'on nous avoit donnez, nous incommoderent fort, dans la crainte où ils étoient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vûe. On leur avoit persuadé que j'étois Sorcier, & que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, & passer par-dessus les murailles de la Forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, & ils ne se désabuserent qu'après m'avoir fort importuné nuit & jour par leurs assiduitez.

Le second jour de ma prison, le Capitaine de la Forteresse

vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'étoit le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, & que mes fers deviendroient pour moi des ornemens plus précieux que l'or & les diamans. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il s'écria tout à coup : « Non, rien ne » pourra me porter à commettre un si grand crime, quand » même je devrois perdre ma fortune : hé! quelles gens sont-ce » donc que ces Chrétiens, poursuivit-il en se retirant, qui regardent comme un honneur » d'être enchaînez! » Cependant cet ordre me fit juger que ma prison seroit rigoureuse, & qu'il falloit me préparer à la mort : je n'y eus nulle peine par la grace de Dieu.

Le troisiéme jour un *Brame*,

un *Raja*, & un *Rajapoutre* vinrent me trouver dans le dessein de m'effrayer par leurs menaces : ils me parlerent effectivement en des termes bien capables de m'intimider. « Croyez-»vous, leur dis-je, que je n'aye »pas prévû tout ce qui m'arrive »maintenant ? Quand je suis ve-»nu prêcher l'Evangile dans vo-»tre Païs, ignorois-je les obsta-»cles que j'aurois à surmonter ? »Ne sçavois-je pas l'aversion »qu'on y a pour les Ministres de »Jesus-Christ, & pour la Reli-»gion qu'ils enseignent ? Les ou-»trages, les prisons, la mort »même dont vous me menacez, »c'est ce que je souhaitte avec le »plus d'ardeur, c'est la récom-»pense que j'attends de mes tra-»vaux. Vous avez coûtume de »dire que toute l'eau de la mer »ne vient qu'aux genoux d'un

» homme qui ne craint pas la mort;
» or sçachez que loin d'appréhen-
» der la mort, le comble du bon-
» heur pour moi, seroit de ver-
» ser jusqu'à la derniere goutte de
» mon sang pour la cause de Jesus-
» Christ. Vous me demandez où
» j'ai caché mes trésors : hé quoi!
» ne m'avez-vous pas pris le peu
» que j'avois sur la terre? Je n'ai
» point d'autres trésors que ceux
» qui me sont réservez dans le
» Ciel : je les posséderai dès le mo-
» ment que vous m'aurez arraché
» la vie. »

Ces paroles que Dieu me fit la grace de prononcer avec force, transporterent le *Rajapoutre* de rage & de colere. « A la bonne » heure, me répondit-il, nous » vous laisserons la vie, mais ce » sera pour vous faire souffrir des » tourmens mille fois plus affreux » que la mort. Il me fit ensuite

le détail de tous les supplices qu'on me préparoit ; & il finit ainsi : « Si » ce n'est pas assez, nous vous » enfoncerons des aiguilles entre » la chair & les ongles, nous vous » envelopperons les mains de lin» ges, sur lesquels on versera de » l'huile bouillante ; & nous ver» rons si votre constance sera à » l'épreuve de ces supplices. »

J'avouë que ce *Raja*, qui avoit dans l'air je ne sçai quoi de hideux & de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada qu'on en useroit en effet ainsi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me feroit souffrir de tourmens ici-bas, plus il me procureroit de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne tiroient rien de moi, ils passerent à l'endroit, où étoient les femmes : « Votre *Gourou*, » leur dirent-ils, est résolu d'ex-

» pirer dans les tourmens : mais
» pourquoi vos maris & vos en-
» fans mourront-ils ? Si vous sça-
» vez le lieu où il a mis ses tré-
» sors, indiquez-le-nous : sauvez-
» lui la vie, sauvez-là à vos ma-
» ris, sauvez-là à vos enfans. »
La réponse qui leur fut faite ne les satisfaisant point, ils se retirerent plus résolus que jamais à nous bien tourmenter.

A peine furent-ils sortis, que j'assemblai les Chrétiens pour fortifier leur foy & leur courage.
» Vous sçavez, leur dis-je, que
» les Idolâtres ne nous ont livré
» entre les mains de *Sexsaeb*, que
» par la haine qu'ils portent à la
» Loy de Jesus-Christ. Le mé-
» pris que nous faisons de leurs
» Dieux, n'eût pas été capable
» d'engager un Sectateur de Ma-
» homet à nous persécuter ? il a
» fallu chercher d'autres motifs

» plus conformes à ses passions :
» l'espérance d'un gain considéra-
» ble pouvoit seul animer contre
» nous un homme avide d'argent:
» c'est pour cela que les Gentils ,
» tout convaincus qu'ils sont de
» notre indigence , nous ont fait
» passer dans son esprit pour être
» fort riches. Vous vivriez tran-
» quilles dans vos maisons , & vo-
» tre pauvreté ne seroit pas con-
» testée , si vous aviez eu le mal-
» heur de fermer les yeux à la lu-
» miere qui vous a éclairez : mais
» vous êtes maintenant double-
» ment heureux , & d'avoir suivi
» Jesus-Christ , & d'être persécu-
» tez pour la défense de son Nom. »
Je leur fis ensuite l'éloge du mar-
tyre , & je fus bien consolé de
voir qu'à la fin de mon discours ,
ils s'encourageoient les uns les
autres à souffrir.

Le même jour sur les huit

heures du soir, trois Catéchistes & un nouveau Chrétien, furent appellez par les Soldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux Fideles se prosternerent aussi-tôt, & me demanderent ma bénédiction. La joye qui étoit peinte sur leur visage, étoit un signe non suspect de la consolation qu'ils goûtoient intérieurement, & un présage certain de leur constance future. On les attacha deux à deux à la même chaîne. « C'est » maintenant, leur dis-je alors, » que je vous regarde comme des » Confesseurs de Jesus-Christ; » & je me jettai à mon tour à leurs pieds, que je baisai tendrement, aussi-bien que leurs fers.

Cependant le *Rajapoutre* porta à *Sexsaeb* l'argent qu'on nous avoit pris. Un des Gardes de la

Ville qui l'accompagnoit, nous rapporta que ce Gouverneur, à la vûë d'un somme si légere, dit en se mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là » dequoi payer un Soldat ? Que » sont devenues ces grandes ri- » chesses dont on m'avoit flatté ? » Où sont ces perles, ces pierres » hors de prix, dont les Chré- » tiens, disoit-on, avoient fait un » amas prodigieux ? Faut-il que » pour si peu de chose je me sois » décrié dans toute la Province ? » Je connois les délateurs, & j'en » ferai justice. »

Cette réponse que l'on publia par toute la Ville, jetta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis ; & les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourmens, ils découvriroient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après

un *Rajapoutre*, qui paroissoit être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un *Badagas* * qui a de l'esprit: celui-cy parut d'abord s'intéresser à mon malheur, il s'offrit même à se faire caution pour nous. » Hé quoy! me répétoit-il sou-» vent, n'êtes-vous pas touché » des affronts & des supplices „ qu'on va vous faire souffrir? » Je lui fis réponse que la Loy que j'enseignois, nous apprend que lorsqu'on souffre avec patience les injustices qui nous sont faites, nous en sommes éternellement récompensez dans le Ciel; que comme il n'étoit point éclairé des lumieres de la Foy, je ne m'étonnois point qu'il regardât comme une infamie, ce qui faisoit

* Nation particuliere de Malabare, dont la langue est différente de celle des autres Malabares.

la gloire & le bonheur des Chrétiens. Le *Badagas* me coupa la parole, & s'adressant aux Catéchistes, il leur exposa d'une maniere vive à quels supplices ils devoient s'attendre : « Et ce sera » dès aujourdhuy, leur ajoûta- » t-il, qu'on vous arrachera par » la voye des tourmens, ce que » nos prieres & nos exhortations » n'ont pû tirer de vous. »

En effet, il n'étoit encore que deux heures après midi, lorsque nous entendîmes le son de la trompette qui avertissoit de l'arrivée du Capitaine dans le Chaverï public. Il fit asseoir auprès de lui deux Brames avec quelques Rajapoutres, qui devoient être nos Juges. On appella d'abord deux Catéchistes : on leur demanda qui j'étois, & où étoient mes trésors. Comme ils faisoient les mêmes

réponſes qu'ils avoient déja faites à de ſemblables demandes, on commença à les tourmenter, & on leur ſerra les mains entre deux pieces de bois qu'on preſſoit avec violence. La queſtion qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le *Rajapoutre* qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne ſouffroient pas encore aſſez, ſe mit lui-même à tirer les cordes de toutes ſes forces pendant plus d'une demie-heure. Cette torture eſt très-violente, & pluſieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur: c'eſt pourquoi on deſſerra un peu les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres Catéchiſtes furent traitez avec la même rigueur, & eurent une conſtance égale. Cependant on fit venir un *Kollen* (c'eſt celui qui fait

les ouvrages de fer,) & on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire souffrir aux Catéchistes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne sçavions rien dans la prison de tout ce qui se passoit au dehors, & nous étions en prieres lorsque les Gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chrétiens ne douterent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourmens, & ils vouloient absolument me suivre pour participer à mes souffrances. Un jeune homme nommé *Ajarapen*, & parent du *Cramani*, se distingua parmi les autres: bien qu'il fût malade, il me conjuroit avec larmes, de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allois avoir de souffrir pour

Jesus-Christ. Je fus inéxorable, & je lui défendis, comme au reste des Chrétiens, de sortir de la prison: je les priai seulement de demander au Seigneur les forces dont j'avois besoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la Ville que j'étois appellé au Chaveri, toutes les ruës se trouverent remplies de monde à mon passage: quelques-uns me portoient compassion; d'autres, & c'étoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, & disoient que je méritois toute sorte de châtimens pour avoir méprisé leurs Dieux. En arrivant au Chaveri, je trouvai mes Catéchistes étendus par terre: ils avoient les pieds violemment pressez entre de grosses piéces de bois attachées avec des cor-

des : & ils ne pouvoient remuer les mains, quoyqu'on les eût un peu desserrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre signe. Le *Kollen* faisoit rougir au feu ses tenailles, & faisoit grand bruit avec des gros soufflets qu'il agitoit continuellement. Les *Brames* & les *Rajapoutres* étoient assis sur un lieu élevé : on me fit arrêter debout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole : » Enfin voilà, me » dit il, où ont abouti toutes tes » Prédications : tu as crû t'élever » au-dessus des Brames par ta » science, & par ta Loy, & te » voilà maintenant abbatu & hu- » milié à leurs pieds : tu as mépri- » sé nos Dieux, & tu es tombé » entre les mains de *Sexsaeb* qui » les vengera de tes mépris. Re-

» garde les instrumens de ton sup-
» plice.

Je répondis à ce Brame, qu'il me faisoit plaisir de me declarer le motif des mauvais traitemens qu'il me faisoit ; que puisqu'il y étoit porté par la haine de la Religion que je prêchois, plus il exerceroit sur moi de rigueurs, plus il augmenteroit la recompense que j'attendois dans le Ciel. » Hé quoi, me dit sur ce-
» la le Brame, crois-tu aller toi
» seul au Ciel avec tes Disciples ?
» Prétends-tu que tous tant que
» nous sommes qui ne suivons
» pas ta Loy, nous devions être
» damnez ? Il n'y a de salut, lui
» repondis-je, que pour ceux qui
» suivent la Loy que je prêche.
Comme je voulois continuer, le Capitaine m'imposa silence, & dit au Brame en langue More, de ne plus toucher cette matiere.

Aussi-tôt le Brame changea de langage, & me répeta ce qu'on m'avoit déja dit tant de fois, que je ne pouvois me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'étoient préparez. » Sur quoi fondé, lui dis-» je, me demandez-vous de l'ar-» gent ? si c'est une peine que vous » m'imposez, dites-moi quel est » mon crime, faites venir mes » accusateurs ? Quoi, vous me » condamnez à vous donner ce » que je n'ai pas ; & si je le re-» fuse, vous me menacez des » tourmens les plus cruels ? Où » est la justice ? où est la raison ? » Mais reprit le Brame, n'en-» seignes-tu pas ta Loi en pro-» mettant de l'argent à ceux qui » l'écoutent ? Citez-moi, lui » dis-je, un seul homme qui ose » soûtenir ce que vous avancez, » j'avoüerai que j'ai tort. Mille

» gens le disent, répondit le
» Brame. Quoi, lui repliquai-je,
» de mille personnes vous n'en
» sçauriez produire une seule.
» C'est de l'argent qu'il nous faut,
» reprit le Brame, autrement tes
» Disciples vont être tourmen-
» tez de nouveau en ta présence,
» & ensuite on te tourmentera toi-
» même. Comme je ne répondois
rien, il fit battre les Catechistes.
Les coups redoublez de cha-
bouc, faisoient un bruit ef-
froyable, & rien n'égaloit la dou-
leur que je ressentois d'être le té-
moin de leurs souffrances. Quand
on fut las de les frapper, le Brame
m'adressa encore la parole, &
m'ordonna de jetter les yeux sur
les tenailles toutes rouges que le
Kollen venoit de tirer du feu. Je
ne fis, ou plûtôt je ne parus faire
nulle attention à ce qu'il me disoit:
sur quoi il me commanda d'avan-

cer : je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on m'alloit brûler peu à peu avec ces tenailles ardentes ; graces au Seigneur qui me soûtenoit, je sentis en moi une force que je n'avois pas encore éprouvée ; mais je fus bien surpris lorsque m'étant approché du Brame, il m'ordonna simplement de le suivre.

Il étoit accompagné de deux Brames & d'un Rajapoutre : ils me menerent dans une maison voisine du Chaveri : après m'avoir fait asseoir au milieu d'eux, le plus ancien me dit d'un air touchant, qu'il avoit été obligé malgré lui de me maltraiter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de *Sexsaeb*, de n'avoir pas assez menagé ses intérêts ; mais que dans le fonds il étoit affligé de la situation où je me trouvois ;

qu'il me conjuroit de donner quelque argent pour me tirer d'un si mauvais pas. C'est tout de
„ même, lui dis-je, que si vous
„ m'ordonniez de voler dans les
„ airs, quoique je n'aye point
„ d'ailes. Cette comparaison le
„ frappa. Du moins, me dit-il,
„ promettez quelque chose, je
„ me ferai votre caution jusqu'à
„ ce que vous ayiez payé. Je lui fis réponse que je n'avois rien, & qu'ainsi je ne pouvois rien pro-
» mettre. Mais, reprit un autre
» Brame, ne pouvez-vous pas
» engager vos Disciples à vous
» assister dans un besoin si pres-
» sant? lui ayant répondu que nous nous étions fait une Loi de ne rien demander à nos Disciples.
» Hé bien, continua-t-il, il faut
» donc vous résoudre à souffrir
» les tourmens que vous méritez;
» y pensez-vous? Si vous aviez

» affaire à des *Badagas* nés dans
» ces terres, vous auriez quelque
» espérance de les fléchir; mais
» sçavez-vous que vous avez à
» traitter avec des Barbares, avec
» des Mores, avec des gens dé-
» testables par leur cruauté, & par
» leur avarice? Et il ajoûta pres-
» que en pleurant: quoi un Etran-
» ger en proye aux plus cruelles
» douleurs! quoi un Sanias! Mais
» que faire? c'est vous-même qui
» vous perdez, levez-vous donc,
» & suivez-nous. » Enfin ces Brames me dirent tant de choses touchantes, & leurs paroles étoient si étudiées, que bien qu'il y ait plusieurs années que je sois accoûtumé à leurs artifices, ils me persuaderent qu'on m'alloit brûler les mains, me tenailler, & me livrer aux autres supplices dont ils me menaçoient.

Je les suivis dans cette pensée,

me déterminant à tout ce qu'ils ordonneroient de moi ; mais le Capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, & que je persistois toûjours à assurer que je n'avois nulle ressource, il ordonna simplement qu'on me conduisît en prison avec mes Catéchistes.

Le Capitaine de la Forteresse vint me voir aussi-tôt, & après quelques démonstrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait, & donna ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me donnoit, mais que je le remerciois du reste, voulant persévérer jusqu'à la fin dans la pénitence que j'avois commencée. Un Chrétien vint peu après m'avertir que ce *Raja* craignoit que je ne me tuasse, & que pour prévenir cet acci-

dent, il avoit ordonné qu'on me gardât à vûë toute la nuit.

Il est vrai que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets; & l'on croyoit m'avoir traité d'une maniere assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrêmité. Les Gardes me veillerent donc toute la nuit, ils allumerent une grande lampe auprès de moi; ils firent du feu, ils se mirent à chanter & à battre sans cesse du tambour pour ne pas s'endormir: enfin ils eurent continuellement les yeux attachez sur moi, & je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à *Sexsaeb* de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se dechaînerent contre les auteurs

de la perſécution qui nous avoit été ſuſcitée : d'autres au contraire lui écrivirent que ſi l'on nous délivroit de priſon , il falloit abſolument nous chaſſer de *Tarcolan*. Les menaces recommencerent comme auparavant de la part de ceux-ci, & ils me diſoient ſans ceſſe qu'on n'avoit fait que ſuſpendre pour peu de tems les ſupplices auſquels j'étois deſtiné.

Quand il me fut permis de parler à mes Catéchiſtes, je leur demandai s'ils avoient été tourmentez avec ces tenailles ardentes qu'on avoit fait rougir en ma préſence : ils me répondirent que pluſieurs fois on les leur avoit porté au viſage, mais qu'à chaque fois un *Raja* empêchoit qu'on ne les brûlât. Ils reſſentoient de vives douleurs aux pieds & aux mains, qu'ils ne pou-

voient remuer, & ils avoient encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occasion de leur procurer quelque soulagement; & elle se présenta d'elle-même, lorsque je m'y attendois le moins.

J'étois si foible que je ne pouvois presque me soûtenir: le Capitaine de la Forteresse en étant informé, vint me voir sur le champ, pour m'éxhorter à prendre quelque nourriture solide: il me répéta plusieurs fois que les plus grands Pénitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abstinence, se faisoit apporter du ris, & en mangeoient; que je devois les imiter, & qu'il me fourniroit ce qui m'étoit nécessaire; que je pouvois même passer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la Forteresse, & qu'il m'en donnoit la permission.

Je lui répondis qu'étant *Carana gouroukel*, c'eſt-à-dire, cherchant le véritable profit de mes Diſciples, je devois les inſtruire encore plus par mes exemples, que par mes diſcours; qu'après avoir paſſé le jour agréablement dans un jardin, il me ſiéroit mal de les exhorter le ſoir à la patience; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, & qu'enſuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faiſoit. Il me donna des belles paroles; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir, il m'apporta de l'*avel*, & me pria d'en manger. Je lui fis la même réponſe que je lui avois faite le jour de devant, & il me fit les mêmes promeſſes. J'attendis juſqu'à huit heures du ſoir pour voir s'il tiendroit ſa parole; comme il ne vint perſonne de ſa part, je lui

renvoyai son *avel*. Il en fut si touché, qu'il partit sur l'heure avec un *Kollen* qui ôta les fers à mes Catéchistes. J'acceptai aussi-tôt l'*avel* qu'il me présentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire usage, mon estomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abstinence que j'avois faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha extrêmement les Gentils : l'un d'eux qui s'étoit le plus déclaré contre le Christianisme, donna un *fanon** pour m'acheter du lait, afin de participer par cette aumône au mérite de la vie austere que je menois: il m'a fait dire depuis qu'il pensoit sérieusement à sa conversion. «Si ce Sanias étoit Pran-

* C'est environ quatre sols de notre monnoye.

» qui, disoient les autres, auroit-
» il pû vivre de la sorte seulement
» pendant quatre jours ? Que de-
» vons-nous donc penser après
» un mois entier d'une si rude pé-
» nitence ? On nous assuroit qu'il
» faisoit bonne chere : la fausseté
» de ces bruits, qu'on semoit pour
» le décrier, est manifeste ; car
» enfin on ne passe pas ainsi d'une
» extrémité à l'autre.

Un des Principaux de la Ville me rendit de fréquentes visites tant que dura cette persécution. Il ne pouvoit comprendre comment on avoit pû en user ainsi à notre égard. « Hé quoi ! me di-
» soit-il, vous n'avez commis au-
» cune faute qui mérite ce châti-
» ment : vous ne vous occupez
» que de la priere, ou des exerci-
» ces de charité : vos Catéchistes
» vivent d'une maniere irrépré-
» hensible : comment donc se

» peut-il faire que ce malheur » vous soit arrivé ? Vous avez » beau nier la transmigration des » ames, vous ne m'ôterez jamais » de l'esprit l'opinion où je suis » qu'il y a eu sans doute une autre » génération, dans laquelle votre » ame & celles de vos Disciples se » sont attirez les disgraces présen» tes.

Un de mes Catéchistes lui répondit, que l'homme n'est jamais exempt des fautes du moins légéres, & que le moindre péché, par exemple, une distraction volontaire dans la priere, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la Majesté Divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions souffertes : mais que cette vérité n'entroit pas dans l'esprit des Idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de

l'Estre suprême. Le Brame parut embarassé de cette réponse : il le fut encore davantage, lorsque j'ajoûtai qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines passageres de cette vie, que Dieu permet souvent pour notre plus grand bien, fussent toûjours jointes avec le péché ; qu'il s'est trouvé des ames innocentes, qui néanmoins ont beaucoup souffert ; que les souffrances sont d'un grand mérite auprès de Dieu, & font pratiquer plusieurs vertus qui nous seroient inconnues, si nous joüissions de toutes les douceurs de la vie présente ; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces ames saintes, moi qui avois tant de raisons de m'humilier ; mais que je prétendois seulement le désabuser de l'erreur grossiere dans laquelle il avoit vêcu jusqu'alors.

Au reste je crois devoir donner ici un conseil à ceux que la Providence destine à ces Missions, c'est de ne jamais parler d'eux-mêmes en présence des Idolâtres. Un Missionnaire ayant dit par un sentiment d'humilité, qu'il étoit un grand pécheur, un Gentil qui l'écoutoit, alla aussitôt le redire à tous ses compatriotes: Et il faut bien que cela soit » vrai, ajoûtoit-il, car il l'avouë » lui-même.

Le P. Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'instant de sa Mission de *Maduré* pour venir à notre secours: il fit une diligence incroyable, & se rendit en peu de jours au Palais de *Sexsaeb*. C'étoit s'exposer lui-même à une rude prison, que de se présenter à ce Gouverneur dans de pareilles conjectures: son zéle & son cou-

rage lui firent oublier ſes propres interêts, & mépriſer toutes les raiſons de prudence qui ſembloient le détourner de la démarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le Gouverneur, & il lui dit avec un air modeſte, mais d'un ton ferme & aſſûré, qu'ayant ſçû que ſon frere aîné avoit été empriſonné, il apportoit ſa tête pour mourir avec lui, s'il étoit coupable: mais que s'il étoit innocent, il demandoit qu'on le mît en liberté. Sexſaeb fut d'abord ſurpris: cependant il fit des honnêtetez au Miſſionnaire, & après une demie heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda ſa demande.

Le P. Martin ſe mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les ordres de Sexſaeb. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il ſe rendit au Chaveri

public, & présenta la lettre du Gouverneur. Le Capitaine étoit à une grande lieuë delà dans une Peuplade où il fait sa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le Missionnaire demanda la permission de me voir, & on la lui accorda. La joye fut grande de part & d'autre, & nous l'exprimâmes réciproquement par les embrassemens les plus tendres. Ce cher Pere avoit de la peine à me reconnoître, tant j'avois le visage have & défiguré. Quelques heures que nous passâmes ensemble, me dédommagerent de toutes mes peines passées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du Capitaine, ce qui fit soupçonner que la lettre du Gouverneur n'étoit pas peut-être aussi favorable, que le Pere Martin se l'étoit imaginé.

Nous fûmes rassurez sur le soir: le son de la trompette se fit entendre, & peu de tems après le Capitaine arriva à la Forteresse. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, & de rendre à mes Disciples tout ce qui leur avoit été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours & les trompettes, on me mit dans un Palanquin, & le même Capitaine qui m'avoit fait prisonnier, me conduisit avec honneur jusqu'à mon Eglise.

Je voulois retenir quelques jours avec moi le Pere Martin, à qui nous devions notre délivrance: les Chrétiens qui avoient été les Compagnons de ma prison l'en conjuroient instamment: mais son zéle ne lui permit pas de nous donner cette satisfaction; il étoit dans l'impatience

patience de retourner à sa chere Mission, qu'il avoit abandonnée à cause de nous, & après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monsieur, comment s'est dissipé ce premier orage, que les Gentils avoient élevé contre les nouveaux Chrétiens de Tarcolan. Il n'a servi, graces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la Religion, qu'à confirmer dans la Foy ces premiers Fideles, qu'à faire éclater leur constance & leur zele pour la défense des veritez Chrétiennes, & qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de JESUS-CHRIST.

J'espere vous donner bien-tôt des nouvelles de l'Eglise des trois Rois que vous avez fondée dans le Royaume de Carnate. On m'a fait part d'une Relation succin-

te de Joseph Somera, sur la seconde tentative faite par les Espagnols, pour la découverte des Isles Palaos, appellées autrement les nouvelles Philippines, & on a accompagné cette Relation d'une Carte fort exacte. Je vous envoye l'une & l'autre, & je souhaite que vous en soyez content. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S. BOUCHET, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



RELATION EN FORME DE JOURNAL,

De la découverte des Isles de Palaos, ou nouvelles Philippines.

LE Navire sur lequel nous nous embarquâmes pour aller à la découverte des Isles *Palaos*, s'appelloit *la Sainte Trinité*, & avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage : il étoit commandé par le Sergent-Major Dom

François Padilla, il menoit avec lui les Peres Duberon & Cortil Miſſionnaires Jeſuites, accompagnez du Frere Etienne Baudin, qui alloient porter la Foi chez ces Inſulaires.

Ce fut le 14. de Novembre de l'année 1710. que je ſortis des Iſles Philippines, & que je fis route pour reconnoître les Iſles *Palaos*, me ſuppoſant être pour lors par treize degrez neuf minutes de latitude, & par 144 degrez 22 minutes de longitude.

Je navigeai quinze jours, comme il eſt marqué dans la Carte jour pour jour, & le 30 Novembre de la même année, nous découvrîmes la terre, qui nous reſtoit au Nord-Eſt trois degrez Nord à environ trois lieuës, ayant obſervé la variation de quatre à cinq degrez de variation Nord-Eſt dans cette

route. Nous revirâmes de bord pour en approcher de plus près, & nous découvrîmes qu'il y avoit deux Isles, que le Pere Duberon nomma *les Isles de Saint André*, parcequ'on célébroit ce jour-là la fête de ce grand Apôtre.

Lorsque nous fûmes proche des Isles, nous apperçûmes un batteau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Insulaires qui nous crioient de loin: *Mapia, mapia*, c'est-à-dire, bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptisé à Manile, & que nous avions mené avec nous, se montra à eux, & leur parla: aussi-tôt ils vinrent à bord: ils nous dirent que ces Isles s'appelloient *Sonsorol*, & qu'elles étoient du nombre des Isles Palaos. Ils firent paroître beaucoup de joye d'être avec

nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant.

Les peuples ſont bienfaits de corps, & d'une complexion robuſte; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture où ils ſe couvrent d'un morceau de nattes: leurs cheveux ſont preſque crépus, ils ont fort peu de barbe; & pour ſe garentir de la pluye, ils portent ſur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & ſur la tête une eſpéce de chapeau de natte, autour duquel ils attachent des plumes d'oiſeaux toutes droites. Ils furent ſurpris de voir nos gens fumer du tabac, & ils parurent faire grand cas du fer; quand ils en appercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient ſans ceſſe.

Après-midi deux autres batteaux vinrent à nous chargés chacun de huit hommes. Aussitôt qu'ils approcherent de notre bord, ils se mirent à chanter: ils regloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule piece de bois: quelques autres compterent les hommes qui étoient sur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poisson, & des herbes. Les Isles sont toutes couvertes d'arbres jusques sur le bord de la mer. Leurs batteaux nous parurent assez bienfaits; ils se servent de voiles latines, & un côté du batteau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandâmes à

quel aire de vent restoit la principale de leurs Isles, qui s'appelle *Panloq*, & ils nous montrerent le Nord Nord-Est. Ils nous ajoûterent qu'au Sud-Quart-Sud-Ouest, & au Sud-Quart-Sud-Est, sont encore deux Isles, dont l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fûmes un peu approchez de la terre, j'envoyai mon Aide-Pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût moüiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieuë de l'Isle, elle fut abordée par deux batteaux du pais où il y avoit plusieurs de ces Insulaires : l'un d'eux ayant apperçu un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'an-

cre, parceque le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par tout. Quand il fut de retour, j'envoyai encore sur les trois heures un autre homme pour chercher un moüillage : il alla tout auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par tout grand fond de roche; & ainsi nul endroit où l'on pût jetter l'ancre.

Pendant ce tems-là je me soutenois à la voile contre le courant qui portoit avec vitesse au Sud-Est. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les Insulaires qui étoient venus sur notre bord rentrerent dans leur batteau pour s'en retourner : les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais ils ne purent l'y résoudre : ils l'entretinrent

quelque tems des véritez de la Religion, & ils lui firent prononcer les ſaints noms de Jesus & de Marie, ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuſe. On l'interrogea ſur la grandeur de l'Iſle, & ſur le nombre de ſes habitans : il répondit que l'Iſle avoit bien deux lieuës & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit cens perſonnes ; qu'ils vivoient de cocos, de poiſſons, & d'herbages. J'obſervai la hauteur du Soleil à midi, & je me trouvai par cinq dégrés ſeize minutes de latitude Nord ; & la variation au lever du Soleil fut trouvée de cinq dégrés Nord-Eſt.

Les courans nous emporterent au large vers le Sud-Eſt avec violence, de ſorte que nous ne pûmes regagner la terre que le quatriéme à ſix heures du ma-

tin. Nous nous trouvâmes alors à l'embouchure de deux Isles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon moüillage. Ce fut inutilement. Elle revint à quatre heures du soir, apportant pour nouvelle, qu'il y avoit grand fond de roche par tout, & qu'il étoit impossible de jetter l'ancre.

Le cinquiéme à sept heures du matin, les Peres Duberon & Cortil formerent le dessein d'aller à terre pour y planter une Croix. Dom Padilla & moi leur représentâmes les dangers ausquels ils s'exposoient, ce qu'ils avoient à craindre des Insulaires dont ils ne connoissoient point le génie, & l'embarras où ils se trouveroient si les courans jettoient le vaisseau au large, en sorte qu'il ne pût approcher de la terre pour les prendre ou

pour les secourir. Leur zele n'écouta aucunes de ces difficultez, ils persisterent dans leur premiere résolution. Ils laisserent donc le F. Baudin dans le Navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maître du Vaisseau, & l'Enseigne des troupes qu'on destinoit à mettre à terre. Ils emmenerent aussi le Palaos, dont j'ai parlé, avec sa femme & ses enfans.

Les deux Missionnaires étant partis, nous nous soutînmes à la voile toute la journée contre les courans à la faveur du vent. Mais le soir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous mîmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on pût découvrir de l'Isle où nous étions. La nuit nous eûmes quelques grains du Nord-Est au Nord-

Oueſt , du Oueſt, & du Sud-Eſt, & le matin à la pointe du jour la grande Iſle nous reſtoit au Nord-Quart Nord-Oueſt à environ huit lieuës.

Juſqu'au neuviéme à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre, ſans pouvoir rien gagner ; au contraire nous nous éloignions de plus en plus. Je me trouvai par cinq degrez vingt-huit minutes de latitude. Nous tînmes conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Don Padilla, le Frere Jeſuite, mon Aide-Pilote & moi, fûmes d'avis de faire route pour découvrir l'Iſle de *Panloq* Capitale de toutes ces Iſles, qui eſt éloignée de celle que nous quittions d'environ 50. lieuës.

Ce fut le onziéme à neuf heures du matin que nous découvrîmes Panloq, & à midi je me

trouvai par ſept dégrés quatorze minutes de latitude Nord, environ à une lieuë au large de l'Iſle. Sur les quatre heures du ſoir quatre batteaux s'approcherent de notre bord, ſe tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi cable : peu après ils furent ſuivis de deux autres batteaux. Enfin quelques-uns de ces Inſulaires qui étoient dans les batteaux, ſe jetterent à la mer, & vinrent à notre bord : ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber ſous la main. L'un deux voyant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter. Un autre en fit autant à un organeau. Un troiſiéme ayant mis la tête dans un ſabor, vit des rideaux de lit ; il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ſes

forces ; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & aussi-tôt il se jetta à la mer.

Dom Padilla voyant jusqu'où ces Barbares portoient leur avidité, fit mettre ses Soldats sous les armes, car il y avoit bien 80. hommes dans ces six batteaux, & il leur fit signe de ne point approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre : en se retirant ils décocherent plusieurs fléches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du Vaisseau. Alors Dom Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs batteaux, nâgeant droit à terre avec une vîtesse extraordinaire. Puis voyant qu'on ne tiroit plus,

ils regagnerent leurs batteaux, s'y embarquerent, & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nuds, quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communément de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douziéme nous n'eûmes presque pas de vent : nous nous tînmes bord sur bord, sans néanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures il vint encore à nous deux batteaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant; mais comme nous n'avions plus d'Interpretes, nous ne pûmes sçavoir ce qui se disoit. Sur les neuf heures du soir les vents vinrent au Sud Sud-Est, assez frais, & les courans nous portoient au Nord

avec vitesse. Ainsi je pris le parti de passer entre deux Isles le Cap au Nord Nord-Ouest : ce canal avoit environ une petite lieuë de largeur.

Le treiziéme étant à l'Ouest de ces Isles, nous tînmes conseil sur ce que nous avions à faire, & il fut conclu qu'il falloit retourner à *Sonsorol* pour apprendre des nouvelles des deux Missionnaires qui y étoient restez, & de notre chaloupe. Le dix-huit je me trouvai Nord & Sud de l'Isle. Nous demeurâmes-là toute la journée bord sur bord jusqu'à six heures du soir, sans appercevoir aucun batteau, quoique nous ne fussions qu'à une portée de canon de la terre. Nous rodâmes toute la côte du Ouest de l'Isle jusques au 20. qu'un grain forcé du Sud-Est Nord-Est nous obligea de quit-

ter la terre, & de faire vent arriere avec la misaine.

Le 21. nous approchâmes encore de la terre, & à deux heures après-midi nous n'en étions qu'à trois quarts de lieuës, sans appercevoir aucun batteau. Alors un second grain de l'Est Nord-Est forcé nous ayant pris, nous obligea de faire le Ouest Nord-Ouest avec la seule misaine. Nous tînmes encore une fois conseil, & faisant réflexion que nous n'avions point de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau, sans sçavoir où nous pourrions en faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eût à prendre, étoit de nous en retourner à Manille pour y porter cette triste nouvelle. Mais comme la saison des vents de Nord & Nord-Est étoit déja formée, nous fûmes

obligés de faire le tour de Mindanao, selon qu'il est marqué dans la Carte.

Fin de la Relation.





LETTRE DU P. TAILLANDIER, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au P. WILLARD *de la même Compagnie.*

A Pondichery ce 20. Février 1711.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Comme c'est, après Dieu, à vous seul que je suis redevable

bonheur que j'ai de consa-crer le reste de mes jours à la conversion des Infideles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, & de vous marquer en détail ce que j'ai vû ou appris d'une maniere sûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes.

Ce fut le 5. Septembre de l'année 1707, que je partis de Saint Malo avec le P. Bonnet sur le Saint Esprit, Vaisseau de trente pieces de canon, & de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation où il ne se passa rien d'extraordinaire, nous apperçûmes le Cap de Finistere en Galice, & le 8. d'Octobre nous moüillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'Isle de Teneriffe.

Les richesses de cette Isle, son grand commerce, & l'excellent vin de Malvoisie qu'elle produit, la rendent la plus considérable de toutes les Isles Canaries. Elle a dix-huit lieuës de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'Isle s'éleve cette fameuse montagne qu'on nomme *le Pic de Teneriffe* : on l'apperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieuës. Elle a la figure d'un cone dont la base est fort grande. Ce qu'on dit dans quelques Relations de sa hauteur, du froid qui y regne, du tems qu'il faudroit mettre pour arriver jusqu'au sommet, n'est guéres conforme à la vérité. J'ai entretenu des personnes qui ont eu la curiosité d'y monter, & j'ai conclu de ce qu'ils m'ont rapporté que le chemin pouvoit se faire en sept heures.

Il est vrai qu'il semble qu'elle s'éleve au-dessus des nuës : il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les instrumens dont je me servis pour mesurer sa hauteur, ne fussent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'étoit guéres que de treize cens toises.

Le petit Bourg de Sainte Croix est au Nord-Est de l'Isle. Nous en partîmes le 10 ; & après une lieuë de mauvais chemin que nous fîmes sur une montagne stérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite Ville assez bien bâtie, & la Capitale de l'Isle. On trouve au-delà une plaine de deux lieuës, d'où l'on apperçoit la mer du côté de l'Ouest. Là commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'Oran-

gers, de Citroniers, & d'autres arbres de l'Amerique.

Nous marchâmes deux lieuës ſur ces collines, d'où l'on découvre toujours la Mer; & après avoir paſſé par les Villages de la *Matança*, & de *Santa Vittoria*, nous arrivâmes à l'*Arotave* ſeconde Ville de l'Iſle, où les Jeſuites de la Province d'Andalouſie ont un College. On célébroit alors la naiſſance du Prince des Aſturies: ce n'étoit par tout que fêtes, & que divertiſſemens.

C'étoit auſſi le tems auquel on vendange la Malvoiſie: ce raiſin eſt d'une eſpece particuliere: on cüeille ſes grappes avec attention, & on ne prend que celles qui ſont parfaitement mûres pour les porter au preſſoir. Quand le vin eſt tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il ſe conſerve, lorſqu'on le tranſporte dans

dans les divers climats du monde. L'Isle a encore du vin rouge & du vin blanc d'une autre espece. On y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre de l'eau qu'on veut boire.

Le Dimanche 30 d'Octobre sur le soir nous appareillâmes de la rade de Sainte Croix, & le lendemain nous vîmes l'Isle de la Palme, & celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette derniere Isle, & c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoi les habitans même de l'Isle de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 Novembre à huit heures du soir nous vîmes tomber à une portée de fusil une ex-

halaison qui éclaira tout le Vaisseau; elle me parut d'un pied de diametre : elle se partagea ensuite, & se dissipa quelques toises au-dessus de la mer.

Le 25 nous fûmes pris de calme, & nous vîmes plusieurs souffleurs. Ces poissons monstrueux passerent assez près de nous, pour juger sûrement qu'il y en avoit de trente pieds : on ne doit pas en être surpris, si l'on fait réflexion que dans le Nord on a pris des Baleines qui avoient plus de 60. pieds.

Nous entrâmes le 4. Decembre au soir, dans le Port du Cap François de l'Isle de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de 80. lieues en côtoyant la partie du Nord de cette belle Isle: deux bancs de rochers, entre lesquels il faut passer, rendent l'entrée du Port difficile. Les

François possedent plus de cent lieues de côte au Nord, à l'Ouest, & au Sud. Les Espagnols sont dans la partie du Sud qui est vers l'Est.

Nous eûmes bien de la joye de nous revoir dans une terre Françoise, & au milieu de nos Peres qui ont le soin des Paroisses répandues dans le Nord de cette grande Isle. Le P. le Breton, habile Botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre Maison, qu'il m'assura être tout-à-fait semblables au Thé de la Chine. J'en pris quelques unes, & je les fis sécher à l'ombre. Quand je fus à Manile, je les comparai avec du Thé de la Chine: un Chirurgien François, qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du Thé, & qu'il étoit aussi

bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai sçu depuis qu'on a decouvert de semblables plantes au Pérou, & que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos Vaisseaux firent voile le 10. Decembre. Nous passâmes au Nord de l'Isle de Cuba, afin d'éviter les Vaisseaux de guere de la Jamaïque. Cette Isle a deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hyver dans ce Canal, parce qu'on trouve au Sud plusieurs rochers le long de la grande Isle de Cuba, & au Nord le Pracel, où il y a de petites Isles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les Isles de Saint-Domingue & de Cuba: celle-cy est peuplée d'Espagnols qui y ont plusieurs

Villages; elle a un Evêque qui fait sa résidence ordinaire à la *Havane*, Ville Capitale de toute l'Isle: il est suffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue C'est principalement dans l'Isle de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre & en feuille en Espagne, & qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de tabac d'Espagne.

Le 16. Decembre nous entrâmes dans le Port de la Havane, en rangeant le Fort du More à demie portée de pistolet. Ce Château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu, entre le Fort du More, & un autre Fort qui a trente-six pieces de grosse artillerie de fonte. Le canon porte d'un Fort à l'autre. Quand on approche de la Ville, on se trouve à la portée des canons d'un troisiéme

Fort plus petit que les deux autres : il ne peut passer qu'un seul Vaisseau dans chaque passe, le reste de l'entrée étant semé de rochers à fleur d'eau. Ce Port, ou plûtôt cette Baye, s'enfonce une lieue au Sud, & forme comme differens bras à l'Ouest & à l'Est. Le mouillage en est bon, & on y est en sureté contre les vents les plus violens.

La Ville est bien fortifiée. Elle a du côté de la terre plusieurs bastions avec leurs courtines : sa figure est presque ronde, & il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroisses, six Maisons de differens Ordres, & trois Monasteres de Religieuses. Un Pilote Espagnol, que nous avions pris à Teneriffe, nous fit attendre plusieurs jours dans le Port, afin d'éviter les vents de Nord, qui regnent en

hyver dans le Golfe du Mexique, qu'il nous assuroit être plus violens en certains quartiers de la Lune. Nous appareillâmes enfin le 31. Decembre, & a peine fûmes-nous sortis du Port, que nôtre Pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du Nord étoit sur le point de nous accueillir; mais sa prédiction se trouva fausse.

Le 4. Janvier 1708. on sonda sur le soir, & au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au Nord-Nord-Ouest du Cap de *Catoche*. Ce Cap, qui est à l'Est de la Province d'*Iucatan*, a été ainsi nommé, parceque Don Fernand de Cordoue y étant descendu au mois de Mars de l'année 1517, les Indiens lui répétoient sans cesse ces mots: *Con escotoch*: ce qui signifie en leur langue: *Venez*

à nos Maisons. Le Pilote Espagnol nous fit prendre notre route sur la sonde de Campeche, en laissant au Nord les petites Isles de *las Arcas*, *Triangolo*, & *Alacranes*. Nous essuyâmes d'abord trois coups de vent de Nord en trois jours differens : ils avoient soufflé entre le Nord-Est & le Nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violens, & les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils ne les empêche pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent guéres que 24. heures.

Le 10. on estima que nous avions passé le matin à huit heures entre l'Isle de *Triangolo*, & celle d'*Arenas*. Le soir à quatre heures & demie, on trouva soixante-neuf brasses à la sonde, & à six heures on ne trouva plus de fond.

Nous vîmes le 11. une gran-

de troupe de Bonites se promener sur l'eau, s'élancer, & se poursuivre. Après-midi un calme soudain succeda au vent de Sud, & le soir un furieux vent de Nord s'éleva tout à coup. Nous fûmes toute la nuit, & le lendemain à la Cape. ce jour-là sur le soir le vent cessa en un instant, mais la mer, qui étoit encore fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13. nous apperçûmes deux Navires qui nous vinrent reconnoître. C'étoit la Diane Frégate du Roy armée au Havre de Grace, de l'Escadre de M. du Casse, & la Paix armée au Port-Louis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avoient presque contraints de démâter.

Le 14. notre petite Escadre fut augmentée d'un Vaisseau Es-

pagnol qui étoit parti de Campeche pour la *Vera Crus*. Ce soir là le Ciel parut fort couvert : des nuées noires occupoient tous les bords de l'horison : on apperçut en même tems des nuages verdâtres près de la mer du côté du Septentrion ; ces indices joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être assaillis d'une furieuse tempête. Nous ne fûmes pas long-tems à l'attendre. Le Nord se déclara tout à coup avec furie ; chaque Vaisseau prit son parti comme il put : le Navire Espagnol, après s'être soutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, & nous le vîmes courir vent arriere sous la misaine : les deux Vaisseaux François nous quitterent.

Le lendemain 15. la mer fut plus agitée que jamais. Quand

notre Navire se trouvoit entre deux lames, il nous sembloit être dans une vallée à perte de vûë, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachoient même le haut des mâts du S. Jean-Baptiste, autre Vaisseau dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fusil. Le soir pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pancher notre Vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; & bien que chacun tâcha de s'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oyseau de la grandeur & de la forme d'une becassine, fut porté sur notre bord par la violence du vent.

Le 19. nous rencontrâmes les deux Vaisseaux François dont la tempête nous avoit separés,

& nous arrivâmes ensemble le même jour à la *Vera Crus.* C'est là que finit notre premiere navigation de deux mille deux cens lieues. La *Vera Crus*, est à 19. dégrés & 10. minutes, & à 7. heures de différence du Meridien de Paris, selon l'observation & l'estime de nos Pilotes.

Je ne sçai si l'on doit donner le nom de Port à la rade de la *Vera Crus.* Les Vaisseaux moüillent à l'abri du Fort de S. Jean Dulùa ; ce Fort a été construit dans une petite Isle, que la marée couvre entierement, lorsqu'elle est haute. Ce fut le Vendredy Saint de l'année 1519. que Fernand Cortes débarqua près de S. Jean Dulùa, & c'est à l'occasion de ce saint jour, qu'il donna le nom de *Vera Crus* à la Ville, qu'il

fonda cinq lieues plus au Nord que la petite Isle Duliia. On l'appelle à present la *Vieja vera Crus*, pour la distinguer de celle où est maintenant le Port, qu'on nomme la *Nueva vera Crus.* C'est le seul Port qui soit dans le Golfe du Mexique. Cette Ville n'est que le tiers de la Havane : elle n'est considérable que par le séjour qu'y font les Vaisseaux Marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

Nous en partîmes le 3. Février. Nous perdîmes de vûë la mer, pour continuer sur terre notre voïage. Comme la sécheresse étoit grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, & qui est beaucoup plus commode que l'ancien chemin, qu'on est obligé de suivre

pendant la saison des pluyes.

A une grande lieue de la *Vera Crus*, on voit à la droite du chemin un petit Village nommé *Buena Vista*; trois lieues après on passe la riviere *Xamaca*, qui entre dans la mer à 8. lieues de la *Vera Crus*. La journée est ensuite de 10. lieues qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paroisse assez bon en plusieurs endroits, & on arrive au Village de *Cotasta*, situé auprès d'une riviere du même nom. Nous marchâmes le lendemain sur des collines qui ne sont point cultivées. Après cinq lieues de chemin nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, & nous entrâmes dans une plaine, où est le Village de S. Jean, à huit lieues de *Cotasta*.

Le 5. Février nous nous trouvâmes dans un pays plus tem-

peré, & plus agréable à la vûe: nous passâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers, & ensemencés de *mays**: on voyoit de toutes parts une infinité d'oyseaux de toute espece, & tout-à-fait differens de ceux d'Europe. Il y a sur tout quantité de Peruches bleuës plus petites que des grives, & d'une couleur fort vive.

Après deux lieues de chemin, on trouve le Village de Saint Laurent. Ce sont des Noirs qui l'habitent: ils descendent de plusieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maison de leurs Maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce Village, nous nous arrêtâmes

* Blé d'Inde.

à la Ville de Cordua, où il y a plusieurs familles Espagnoles: les maisons y sont bâties à l'Européane, & on pourroit la comparer à un de nos plus gros Bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la Ville d'*Orissava*: elle est un peu plus grande que *Cordua*. On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'*Orissava*, que nous avions apperçûe de 25. lieues en mer, & dont le sommet est toujours couvert de neiges, quoyqu'elle soit située sous la Zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le Pic de Teneriffe.

Ce soir là deux Marchands Espagnols nous aborderent fort civilement. L'un d'eux fit paroître beaucoup de joye, quand il apprit que nous étions François:

il nous rendit une visite particuliere, pour nous dire qu'il étoit né comme nous sujet du plus grand Roy de l'univers, mais qu'il avoit été élevé à Cadis depuis l'âge de dix ans. Bien que sa langue naturelle lui fût devenuë comme étrangere, il ne laissa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur aussi François que la naissance.

Le 6. Février après deux lieues de marche dans la plaine d'*Orissava*, qui étoit toute couverte d'orge qu'on alloit moissonner, nous grimpâmes une montagnes, ou plûtôt une forêt de chêne fort touffus : nous descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes extrémement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diametre, est situé le Village de *Maltrata*, qui n'est habité

que par des Indiens. Le soir nous mîmes deux heures & demie à gagner une montagne toute couverte de Pins de deux especes ; & nous finîmes cette journée qui fut de dix lieues en traversant une plaine de sables, où l'on trouve beaucoup de Palmiers sauvages, de la même espece que ceux qui croissent dans les sables de Pontichery.

Le 7. nous découvrîmes un des plus fertiles païs de l'Amerique : je ne croi pas qu'il y ait sous le Ciel un climat plus doux & plus tempéré : tous les fruits de l'Europe & de l'Amerique y croissent ; & s'il y a peu de vignes & d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence de ses habitans, ou aux sages Loix de la Monarchie Espagnole, dont le dessein est de conserver ce nouveau Monde dans la dépendance d'Espagne

On y voit de très-belles plaines remplies de Villages, dont les maisons sont bâties de briques cuites au Soleil. On seme tous les ans du blé dans ces terres, qui sont arrosées par des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, où il se trouve beaucoup de sources.

Le 8. nous arivâmes à la *Puebla de los Angeles*, Ville la plus considérable de ce Royaume après la Capitale : elle est à peu-près de la grandeur d'Orleans : les rues en sont fort droites, & les maisons assez belles ; elle est partagée en quatre Paroisses : on y compte neuf Monasteres de Religieuses, & un plus grand nombre deCommunautez d'hommes : les Eglises y sont magnifiques, & principalement la Cathédrale.

En sortant de la *Puebla de los Angeles*, on marche pendant 8. lieues dans une très-belle plaine fort peuplée, & très-fertile. A une lieue à la droite du chemin est le Bourg de *Cholala*, où Fernand Cortes pensa périr par la trahison des habitans. A quatre lieues sur la gauche est la Ville & la République de *Tlascala*, qui fut d'un grand secours au même Cortes, pour s'emparer de la Ville de *Mexico*. Là on voit trois montagnes couvertes de neiges. Une de ces montagnes est un Volcan, qui pendant neuf ans avoit discontinué de jetter de la fumée; mais il avoit recommencé depuis trois mois, & la fumée qu'il poussoit en l'air, étoit si épaisse, qu'on l'appercevoit même de la Ville de *Mexico*.

Le lendemain nous entrâmes

dans une forêt de Pins, où l'on trouve quantité de Faisans, de Cocqs d'Inde, & toute sorte de gibier. Dès que nous commençâmes à descendre, nous découvrîmes le lac du Mexique, & le troisiéme jour depuis notre départ de *la Puebla de los Angeles*, nous arrivâmes sur le midi à la Ville de *Mexico* éloignée de 22. lieues de *la Puebla*, & de 80. de *la Vera Crus*.

Cette fameuse Ville, la plus belle & la plus considérable du nouveau Monde, est située dans une grande plaine environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la saison des pluyes qui commencent vers le mois de May, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur : les deux autres sont d'une lieue, & d'une

lieue & demie. Mais dans les tems de ſechereſſe, le Lac, au milieu duquel la Ville eſt ſituée, diminue conſidérablement. Les Eſpagnols ſe ſont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine: mais après bien des frais & des travaux immenſes, ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'exécution de leur projet: néanmoins ils ont remedié par là aux grandes inondations, dont la Ville étoit ſouvent menacée.

La Ville de *Mexico* eſt bâtie fort réguliérement. Elle eſt traverſée de quelques canaux, leſquels ſe rempliſſent des eaux qui viennent du Lac: on en pourroit creuſer dans toutes les rues. Elle eſt beaucoup plus grande que *la Puebla*. Quelques Eſpagnols y comptent deux cens mille ames;

mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille Blancs dans *Mexico* : le reste des Habitans est composé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulatres, de Mestis, & d'autres peuples qui descendent du mélange de ces diverses Nations entre elles, & avec les Européans : ce qui a formé des hommes de couleur si différente depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les Maisons y sont belles, & les Eglises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautez Religieuses : on y voit rouler beaucoup plus de carosses qu'en aucune Ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est

charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'on soit environ à 20. dégrés de latitude Nord. Dans le fort de l'Eté on n'a qu'à se tenir à l'ombre, pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V. un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de tems il y avoit au Mexique entre l'Eté & l'Hyver; » Autant de tems, Sire, lui ré» pondit-il, qu'il en faut pour pas» ser du Soleil à l'ombre. Les pluyes qui commencent au mois de May, & qui ne finissent qu'après l'Eté, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin si l'on considere la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville,

Ville, la magnificence des Eglises & des autres édifices, le grand nombre de carosses qui roulent continuellement dans les ruës, & les richesses immenses de plusieurs Espagnols ; on se formera l'idée d'une des premieres, & des plus riches Villes du monde. Mais d'un autre côté quand on voit que les Indiens, qui sont la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge & nuds pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

Le 11. Mars nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du Sud.

En prenant la route d'*Acapulco* on fait d'abord quatre lieuës dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne, que

les Espagnols appellent *la Subida del arenal*, à cause des sables qu'on y trouve : on passe dans une forêt de Pins qui dure cinq lieuës ; & on descend pendant trois lieuës pour se rendre à *Carnavacca* petit Bourg situé dans un terroir fertile, & dont le climat est beaucoup plus ardent que celui des environs du Mexique.

Le pays qu'on rencontre après ce Bourg, est rempli de Villages d'Indiens, & coupé de rivieres & de ruisseaux qu'on passe à gué dans des tems de sécheresse. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons, jusqu'à la *Subida del passarito*, qu'on descend par un fort mauvais chemin qui est de plus d'une lieuë. Demie-lieuë après on s'arrête à *Pueblo nuevo*, Village d'Indiens, situé sur les bords

d'un lac qui a une lieuë de longueur, & trois quarts de lieuë de largeur. Ce Village est éloigné de 21. lieuës de *Cornavacca*. Nous n'en partîmes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur ; & après six lieuës de marche, nous nous arrêtâmes à un autre Village nommé *Palula*.

Le lendemain nous fîmes encore six lieuës entre des collines chargées de ces arbrisseaux, que les Espagnols nomment *organum*, & que les François appellent *cierges épineux*. On diroit, à les voir de loin, que ce sont une infinité de flambeaux de cire verte. Nous passâmes la riviere de *las Balsas*, de la même maniere qu'on la passoit avant la conquête du Mexique : un quarré de foibles roseaux d'environ 10. pieds, sous lequel on attache

des callebaſſes, ſert de batteau: on vous fait aſſeoir ſur la ſelle d'une Mule, ou ſur un balot qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, & nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la riviere. C'eſt du nom de *Balſas* que les Eſpagnols donnent à cette eſpece de radeau, que la riviere a pris ſon nom: ils devroient plûtôt l'appeller la riviere des Moſquites; car on eſt comme environné d'une nuée de ces inſectes, qui ne ſont pas plus gros que nos plus petits moucherons, & dont les piqueures laiſſent des marques, qui durent ſouvent un mois entier. C'eſt pour éviter leur perſécution qu'on prend le tems de la nuit, pour faire les neuf lieuës de chemin qu'il y a juſqu'au Village de *Sompango*.

Tout ce pays est desert ; on n'y trouve qu'une misérable cabanne qu'on a bâtie sur le chemin pour la commodité des Voyageurs : mais comme elle étoit inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des serpens ou des scorpions : nous aimâmes mieux prendre notre repos sur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au sommeil. Les mauvaises Hôtelleries où on loge dans tout le Mexique, nous avoient accoûtumez à nous passer de lit, & de toutes les autres douceurs qu'on a dans les Voyages de France.

Deux lieuës après *Sompango*, on passe dans un Bourg de 400. familles, dont plusieurs sont Espagnoles ; il se nomme *Cilpacingo*. Ce Bourg est situé dans une

plaine de deux lieuës de longueur, assez fertile, & environnée de collines. Elle est terminée par un gros Village d'Indiens. A une lieuë au-delà on passe par un autre Village, après lequel on fait huit lieuës sur des montagnes fort escarpées, & toutes semées de rochers. Il faut continuellement monter & descendre. Deux chevaux ne sçauroient passer de front dans certains endroits, où le chemin est creusé entre deux rochers. Nous couchâmes dans un petit Village qu'on nomme *los dos Caminos.*

Le lendemain, qui étoit Dimanche, nous y dîmes la sainte Messe : ces bons Indiens vinrent l'entendre ; ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur Curé demeuroit à douze lieuës de leur Village,

& avoit à visiter plusieurs Hameaux fort écartez. Pour nous remercier, ils nous apporterent quelques oranges, & des guirlandes de fleurs. Depuis *los dos Caminos* jusqu'à *Acapulco*, on fait 21. lieuës sans trouver aucun Village: on a bâti de trois en trois lieuës de méchantes cabanes qui servent d'Hôtelleries.

A quatre lieuës de *los dos Caminos*, nous passâmes la riviere de *los Papagaios*, c'est-à-dire, des Perroquets. C'est après celle de *las Balsas*, la plus considérable qu'il y ait depuis *Mexico* jusqu'à la mer. Nous montâmes ensuite pendant une heure & demie sur une montagne fort escarpée, à laquelle on a donné, comme à la riviere, le nom de *Papagaios*, apparemment à cause des gros Perroquets qu'on y

voit. Ils ſont de la groſſeur d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reſte du corps eſt verd : ils apprennent facilement à parler.

Parmi les differentes ſortes d'arbres qui croiſſent ſur cette montagne, on y trouve celui dont on ſe ſert en Europe pour les teintures, & qu'on appelle bois de Campeche : il ne croît pas fort haut, les feüilles en ſont petites, & reſſemblent aſſez à celles du trefle.

Le 10e. jour de notre voyage, nous arrivâmes à *Acapulco*. Ce Bourg eſt à 87. lieuës de *Mexico*, & à 16. dégrez 45. minutes de latitude Nord, ſelon les obſervations des Pilotes. Les Marchands de *Mexico* y ont des maiſons où ils mettent les marchandiſes qu'on apporte de Manile. Tandis que le Vaiſſeau des Phi-

lippines est dans le Port, on y voit quantité de Marchands : mais à peine est-il parti que chacun se retire. Les habitans, même les plus riches, vont passer l'Eté plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*, pendant les chaleurs qui y sont excessives.

Le Port est bon & sûr, mais le Château n'est pas fort : il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les Vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de Decembre ou de Janvier ; & ils en partent depuis le commencement de Mars jusqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas les *brises* * assez fortes pour leurs pesans Galions ; & au-delà des Isles Marianes,

* Nom qui se donne en Amerique à un vent qui vient du côté de la mer.

ils auroient infailliblement à essuyer des vents d'Ouest, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur sont entierement contraires. Il arrive souvent des tremblemens de terre à *Acapulco*: pendant le peu de séjour que nous y fîmes, nous en ressentîmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30. Mars nous mîmes à la voile. Le Vaisseau étoit de 260. hommes d'équipage de toutes les différentes Nations du monde. Le plus grand nombre des Matelots étoit des Philippines. Le Duc d'Albuquerque, Viceroi du Mexique, avoit nommé le Pere Bonnet pour Aumônier du Vaisseau. La langue Espagnole nous servit à entendre les confessions, & à instruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents foibles, & des calmes

qui durerent pendant douze jours, ils ne cesserent que quand nous fûmes à cent lieuës de terre. On fait le Sud-Ouest jusqu'à ce que l'on soit par les treize dégrés de latitude Nord. Alors on a des *brises* très-fortes jusqu'aux Isles Marianes.

Cette navigation est très-douce : on n'a point à craindre de vents contraires ; & le vent qui souffle étant toûjours frais, tempere la chaleur. Mais autant que le voyage est facile depuis Acapulco jusqu'à Manille, autant le retour de Manile à Acapulco est-il dégoûtant & dangereux. Il faut s'élever jusqu'au-delà de trente dégrés, & quelquefois jusqu'au trente-neuviéme dégré de latitude Nord, pour éviter les *brises* qui regnent toûjours auprès des Tropiques.

Comme c'est dans l'hyver que

se fait cette derniere navigation ; on a de rudes tempêtes à essuyer, sans pouvoir relâcher dans la route. Le Navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré sept mois dans cette traversée. L'Amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçû un coup de mer qui mit tout le Navire sous l'eau. Une partie de ses vivres fut gâtée, & sept hommes furent emportez dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejettez dans le Vaisseau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oyseaux, ce qui ne nous étoit pas arrivé dans la traversée des Canaries jusqu'à Saint Domingue, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte.

Le 13. Juin nous moüillâmes à l'Isle de *Guhan*, la principale des Isles Marianes, après avoir

fait en 75. jours 2175. lieuës qu'on compte depuis *Acapulco*. Cette Isle s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est, depuis 13. degrez & 5. minutes, jusqu'à 13. dégrez 35. minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la Messe dans cette terre arrosée du sang de plusieurs de nos Peres, qui ont baptisé tous ces Infideles. On les a rassemblez dans les trois Isles principales de *Guhan*, de *Sarpan*, & de *Saïpan*.

Je saluai Dom Joseph de Quiroga, Sergent Major des Isles, dont la vertu & le zele ont beaucoup contribué à l'entiere conversion de ces Idolâtres. Le même zele l'a porté à établir une bonne discipline parmi les Soldats : ils vivent en commun, la priere se fait régulierement soir & matin, & ils participent souvent aux Sacremens de la Pé-

nitence & de l'Euchariſtie. Je trouvai parmi ces Soldats un François d'Oleron. Le Gouverneur nous envoya, ſelon la coûtume, des rafraîchiſſemens. Je m'embarquai ſur un Canot du pays pour aller à terre, & pour revenir à bord : je n'ai point vû de bâtiment ſi leger, ni qui aille mieux au plus près du vent : je les ai vû pincer le vent à deux quarts de rumbs ; un vent arriere leur eſt moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14. & le 1. Juillet nous découvrîmes les Philippines qui ſont à 336. lieuës des Iſles Marianes. Nous eûmes quelques grains aſſez violens, mais excepté une fois qu'on ſe laiſſa ſurprendre, on ſe tint toûjours ſur ſes gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les Iſles

Philippines jusqu'à Manile, a environ cent lieuës de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courans rapides, soit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puisse moüiller. On a au Nord la grande Isle de Luçon, où est la Ville de Manile, & au Sud, plusieurs Isles de différente grandeur.

Le premier Juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fit faire une lieuë & demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir contre la marée qui nous étoit contraire. Mais aussi-tôt qu'elle nous fut devenuë favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au-devant du Navire, pour le faire gouverner : en cinq ou six heures nous fîmes huit lieuës sans aucun vent. Mais cette ma-

nœuvre pensa nous coûter cher ; car le courant nous ayant porté au milieu de plusieurs petites Isles, que les Espanols appellent *los Naranios*, à cause des Orangers dont elles sont couvertes ; notre vergue de civadiere toucha un rocher fort escarpé d'une de ces Isles : par bonheur il y avoit assez de fond pour ne pas échoüer, & le courant nous ayant fait piroüetter, nous jetta au milieu de cette espece de Port, où nous moüillâmes pour attendre le vent qui nous tira enfin d'un si mauvais pas.

Nous employâmes 15. jours à passer ce détroit, apprehendant sans cesse d'avoir un vent d'Ouest, qui peut-être nous eut obligé à déboucquer. Le 17. Juillet nous arrivâmes à *Cabite* : c'est un Port qui se trouve dans

la Baye de Manile, à trois lieuës de cette Ville. Deux jours après s'éleva un vent d'Oueſt qui dura 12. jours. Il y eut pendant 18. jours une pluye continuelle, qui ne ceſſoit que par intervalle, & pour peu de tems. Ces pluyes recommencent ainſi à pluſieurs repriſes juſqu'au mois de Novembre, & quelquefois juſqu'en Decembre. Alors toutes les plaines ſont inondées : on ſe promene en Canot dans des campagnes ſemées de ris, leſquelles de loin paroiſſent des prairies agréables. Ce ſont ces pluyes abondantes qui moderent la chaleur, & qui étant cauſées par le vent d'Oueſt, rendent le climat de Manile fort humide. L'acier le mieux poli, ſe couvre de roüille en une nuit.

Les forêts de ces Iſles ſont pleines de Buffles ſauvages, de

Cerfs, & de Sangliers d'une espece particuliere. Les Espagnols y ont fait venir d'Amérique des Vaches, des Chevaux, & des Brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cause de l'humidité & des inondations. Il y a de la cire en quantité, & du coton de différente sorte. Le ris y est excellent: le froment croît en quelques endroits; on y trouve aussi de l'ébene, du bois de campeche, de l'indigo, une espece de canelle sauvage, des noix muscades, des figuiers, & des bananiers de plusieurs especes, qui ne sont point en Amerique. Enfin on y voit quantité d'arbres différens, & dont le fruit est particulier. Il y a sur-tout un grand nombre d'arbres propres à la construction & à la mâture des Vaisseaux.

Les rivieres sont pleines de

Caïmans qui dévorent les animaux, & les hommes même. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize personnes. Il avoit 18. pieds de longueur, & la seule machoire avoit cinq pieds. Ces Isles sont entre le dix-neuviéme & le cinquiéme dégré de latitude Nord.

Outre la grande Isle de Luçon, les Espagnols possedent neuf Isles considérables, & plusieurs autres petites Isles, avec une partie du *Mindanao.* Le gouvernement est divisé en vingt Alcadies, dont il y en a douze dans la seule Isle de Luçon. L'Archevêque de Manile a trois Evêques suffragans : celui de *Cagaian* dans le Nord de l'Isle de Luçon ; celui de *Camarinez* dans la partie de l'Est de la même Isle, & celui de *Cebu* dans une Isle du même nom, dont dépendent

les autres Isles voisines. C'est dans l'Isle de *Cebu* que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre Diocèses 700. Paroisses, & plus d'un million de Chrêtiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs Paroisses de l'Europe. Ces Paroisses sont desservies la plûpart par des Augustins, par des Religieux de S. François, & par des Jesuites qui ont converti tous ces Peuples à la foy de Jesus-Christ, & qui les ont soumis à la Monarchie Espagnole.

On trouve encore dans les montagnes & dans les forêts un Peuple barbare, noir, & d'une taille fort petite, qu'on attire peu à peu à la connoissance du vray Dieu. Outre la langue de ces Noirs, qu'on croit être les anciens Habitans de ces Isles;

ceux qui sont convertis, dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales : la *Tagale*, celle de la *Pampanga*, & celle de *Bissaïas*. La Tagale, dont on se sert à Manile & aux environs, est la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entre elles, & avec la langue Malaïe qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, & dans la Peninsule de Malaque : ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces Isles, & qui ont obligé les anciens Insulaires à se réfugier dans les montagnes. D'ailleurs tout ce qui les distingue si fort des Européans, les rend tout-à-fait semblables aux Malais : ils ont le même tour de visage, le nez petit, les yeux grands, & la couleur du corps d'un jaûne olivâtre, comme les Malais. Enfin ils s'habillent de

la même façon, & bâtissent comme eux leurs cabanes de Bambo͏ux sur le bord des rivieres. Ils ont le naturel fort doux, & c'est en cela uniquement qu'ils diffé-rent des Malais dont le génie est cruel & féroce.

Tous ces Insulaires sont fort affectionnez aux Espagnols, & mettent volontiers leurs enfans à leur service, en quoi ils sont bien différens des Américains, qui n'ont pu s'accoûtumer jusqu'ici à la domination de leurs Conquérans. Il est vrai que les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'Evangile & au gouvernement Espagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces Isles.

Bien que Magellan les ait découvertes en 1521. & que depuis ce tems-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir,

on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut Dom Miguel Lopes de Legaspi Biscayen, qui fonda la Ville de Cebu. Manile ne fut fondée qu'en 1571.

Lorsque Magellan débarqua dans une Isle voisine de *Cebu*, un Indien envoyé pour éxaminer les Espagnols, s'étant caché derriere des Bamboux, & les ayant vu de loin prendre leur repas, rapporta aux Principaux du pays que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes; qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables sur lesquelles ils servoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, & qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'étoit ainsi qu'il s'étoit représenté le biscuit de mer, & le tabac qui se prend en fumée.

Un autre Indien député de la petite Province de *Pampanga* vers l'Isle de Luçon, pour engager ses Compatriotes à se soumettre à la domination Espagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon : Ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre ; elles vomissent avec la flamme un boulet de fer fort pesant ; ce boulet étant une fois sorti avec impetuosité, ne cesse de voler de montagne en montage, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un, à qui il puisse porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des Provinces de *Canton* & de *Fokien* : ils demeurent la plûpart dans un fauxbourg de Manile, qu'on appelle le *Parian*. Les Espagnols sont environ quatre

tre mille : il y a beaucoup plus de Mestis nés d'Européans, d'Indiens, & de Chinois.

La Ville de Manile Capitale de toutes les Isles, est sur une grande Baye de l'Isle de Luçon : elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite Citadelle qu'on nomme *San Yago*. Elle a au Nord une riviere, & la mer à l'Ouest ; elle est entourée de plusieurs gros Fauxbourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant jusqu'à quatre lieuës la riviere, on trouve une si grande quantité de Hameaux & de Villages sur ses bords, & sur les divers canaux qu'elle forme, ou qui viennent s'y rendre après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit presque, que cet amas de maisons répanduës dans ce va-

ſte eſpace, ne fait qu'une ſeule Ville.

Il y a dans Manile 14. Egliſes très-propres, dont pluſieurs ſeroient admirées dans les premieres Villes de France. Les Egliſes des Villages ſont bien ornées, & le Service Divin s'y fait avec beaucoup de majeſté. Il n'y a point de Paroiſſe à la campagne, qui n'ait au moins huit ou dix Muſiciens : le Roi d'Eſpagne les exempte du tribut que les Indiens ſont tenus de payer.

On ne peut dire juſqu'où va la libéralité des Rois Catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de JESUS-CHRIST dans les lieux de leur domination : le zéle dont ils ſont animés pour le progrès de la Religion Chrétienne, leur inſpire toute ſorte de moyens de faire adorer le

vrai Dieu à leurs nouveaux Sujets. On envoye chaque année du Mexique cent mille écus, dont soixante-dix mille sont destinez à l'entretien des Autels & des Missionnaires. Les autres sommes qu'on fournit pour une si sainte œuvre, sont encore plus considérables. Mais aussi quelle consolation pour ces pieux Monarques, de voir par leurs soins l'Idolâtrie détruite dans ces vastes contrées, où il n'y a pas 200. ans qu'on sacrifioit au Démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré 7. mois dans ces Isles, qui sont le plus beau pays, le mieux boisé, & le plus agréable à la vuë que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes sur un bâtiment Espagnol qui alloit à Malaque, dans l'espérance d'y trouver

quelque Vaisseau qui fît voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut le 17. Février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la Baye de Manile, & le Lundi 11. de Mars nous moüillâmes dans la rade de Malaque. Nous prîmes dans cette traversée plusieurs de ces Oyseaux qu'on nomme *Fous*; on les appelle ainsi apparemment à cause de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre. Ils viennent se poser sur les mâts au milieu de l'équipage, & quelquefois même sur les bras des Matelots, & on les prend sans qu'ils pensent à s'envoler que lorsqu'ils se sentent pris.

Je n'avois point vû encore la mer aussi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un Canot auroit pû faire avec nous ces 475. lieuës sur une mer, qui est terrible lorsque les vents d'Ouest

soufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pontichery, si nous fussions arrivez quelques jours plûtôt, avant que les Vaisseaux Portugais ou Arméniens partissent pour la côte de Coromandel : mais nous fûmes obligez de nous mettre sur un navire More, ce qui fut pour nous une source de travaux & de disgraces. Permettez-moy, mon Reverend Pere, de vous décrire un peu plus au long cette derniere traversée : jusqu'icy je ne vous ay rapporté que des événemens assez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémitez du monde ; ce que j'ai encore à vous dire, vous fera connoître de quelle maniere Dieu éprouve quelquefois les Missionnaires, avant que de les employer à son service.

Le navire étoit petit & n'avoit qu'un pont. Il étoit si plein

de marchandises, que le Capitaine même couchoit souvent à l'air, ainsi que le reste de l'équipage. Représentez-vous deux Missionnaires, & un Prêtre Portugais avec deux Valets noirs Chrétiens qui le servoient, au milieu de cent Mores ou Gentils tout noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur, que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des Négres. Cependant quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logerent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs du Soleil dans ce climat brûlant; encore falloit-il l'ôter, lorsque le vent n'avoit pas assez de force pour enfler & pour soutenir la voile. Nous eûmes plusieurs jours de calme, & le Soleil à plomb sur la

tête. Nous essuyâmes aussi des grains violens, qui paroissent des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluye qui les accompagnoit, nous incommodoit fort dans notre chaloupe, & il nous falloit lutter sans cesse avec le vent, qui nous arrachoit des mains la natte qui nous couvroit.

Après un mois d'une ennuyeuse & pénible navigation, nous découvrîmes *Achen*, qui n'est qu'à 150. lieuës de Malaque. Nos Pilotes étoient si habiles, qu'ils crurent que nous étions aux Isles de Nicobar, qui sont deux dégrés plus Nord; & ils étoient si prudens, que quoique nous fussions sur le point de manquer d'eau & de vivres, ils vouloient nous exposer à une traversée de trois cens lieuës, sans faire de nouveaux rafraîchissemens. Les

Marchands & les passagers contraignirent le Capitaine de mouiller devant un Village, à 3. lieuës d'Achen : on ne fit qu'une chaloupée d'eau, & on prit quelques provisions.

Le 15 nous appareillâmes, & nous nous vîmes obligés de mouiller le soir même devant Achen, parceque le vent nous manqua, & que la marée nous devînt contraire. La verdure & les belles forêts d'Achen & de Malaca, ne surprennent point les yeux d'un Voyageur qui a vû les Philippines.

La nuit on mit à la voile, & on ne perdit la terre de vûë que le 18. Les calmes ordinaires en cette saison causerent beaucoup d'inquiétude à nos Pilotes ignorans : ils eurent recours à mille superstitions pour obtenir un vent favorable ; tantôt c'étoit un petit Navire chargé de ris

qu'on jettoit à la mer, au milieu des acclamations de l'Equipage : tantôt c'étoit une cassolette de parfums qu'on mettoit à l'amûre : d'autrefois le songe qu'avoit eu un Matelot ou un Esclave, les portoit à jetter de l'eau sur les mâts, à laver le Navire ; ou à faire courir sur le pont une figure de cheval. Enfin ils se recommandoient à nos prieres ; & nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies superstitieuses, pour ne s'adresser qu'à Dieu seul.

Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, & on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions achetez à Achen. La disette d'eau fut si grande le 4. Mai, que nous fûmes contraints de faire rôtir un peu de ris dans un pot de

terre, & de le manger ainsi. Dans cette extrêmité nous nous adressâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre priere fut écoutée : cette nuit-là même il s'éleva un bon vent, & il tomba de la pluye. On la recueillit dans des nattes & dans des voiles, & elle fut si bien ménagée, que nous ne bûvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous estimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du Soleil qui nous brûloit.

Le six Mai un grain violent nous fit courir vent arriere sous une seule voile : le feu Saint-Elme parut au bâton d'enseigne, & sur la hune du grand mât. Le neuviéme, jour de l'Ascension, nos deux mâts de hune se rompirent dans un gros roulis.

Le dix l'eau nous manqua absolument. Nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, & il nous exauça avec la même miséricorde ; il plut pendant la nuit, & on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les aubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorsque le Prêtre Portugais nous expliqua les injures que les Matelots vomissoient contre ce prétendu Démon : (car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme. *Que viens-tu faire en notre bord*, disoit l'un d'eux, *nos marchandises ne sont point à toi, elles n'ont point été volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées ? Cherche*, lui disoit un autre, *cherche les Corsai-*

res & les Forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur Vaisseau, tourmente-les, fais les périr, mais laisse les Marchands en paix. Vaurien, s'écrioit un autre, *va corriger tes parens, ton pere est un voleur; ta mere, tes sœurs se sont décriées par leur mauvaise conduite, tes freres ont merité la mort pour leurs crimes*. Puis ils s'armoient de bâtons, couroient sur le pont, grimpoient sur les aubans, & poussoient de grands cris, sans oser pourtant approcher du prétendu Démon. Enfin lorsque le feu Saint Elme eut disparu, ils se féliciterent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19e. jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entiere disette d'eau: nous eûmes recours selon notre coûtume à la

divine Providence, & deux heures après il tomba une pluye si abondante, qu'en ménageant l'eau comme on failoit, on en eût pour plus de 3. semaines. Le 24. un vent d'Ouest s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre. Au commencement de la nuit le vent augmenta, & un coup de mer prenant le Vaisseau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut incessamment faire vent arriere pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes, qui auroient bientôt rempli & submergé notre Vaisseau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avoit sauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobstant l'abstinence rigoureuse que nous avions faites, il ne nous restoit de vivres que

pour peu de jours ; & cependant il nous falloit repasser ces trois cens lieuës de traversée qui nous avoient déja coûté tant de peines & de fatigues. Mais ce n'étoit pas là ce qui touchoit le plus nos Matelots : ils ne pensoient qu'au danger présent : la mer étoit fort grosse, les lames élevées, courtes, & brisantes nous poursuivoient, & nous menaçoient à chaque instant de la mort : une seule eût suffi pour nous engloutir. Il falloit être extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçût point par son travers. Cette nuit-là, le lendemain vingt-cinq & la nuit suivante l'air retentissoit sans cesse des cris lamentables que poussoient les Faquirs tour à tour, tandis que nous étions tranquilles, & disposés à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner

de notre sort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu que le Christianisme inspire, est différente de la fausse sécurité du Mahométisme.

Le vingt-six, la mer s'appaisa; & le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achen, nous fîmes en sept jours cette longue traversée. Le trois, nous passâmes entre les Isles de Nicobar qui sont à sept dégrés de latitude au Nord d'Achen, & ce jour-là le ris manqua tout-à-fait dans le Vaisseau. On donna à ces Insulaires de la toile & du tabac, & ils nous donnerent en échange des cocos & des ignames: ce sont des racines fort insipides.

Le 5. Juin on mouilla près des Isles de *Pulopinam* & de *Lancavi*, qui ne sont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, &

nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre personnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller querir des provisions. Ainsi pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du Soleil : les Mores mêmes nous portoient compassion, sçachant bien qu'étant nés dans des païs froids, nous devions souffrir beaucoup plus qu'eux. *Pourquoi*, nous disoient-ils, *vous appliquez-vous si constamment à la priere ? Ne souffrez-vous pas assez de la faim & de la chaleur ? Laissez-là vos livres, vous direz toutes ces prieres quand vous vous serez reposez quelque tems à terre.*

La chaloupe qu'on avoit envoyé chercher des vivres, revint la nuit du 14. au 15. Le peu de provisions qu'elle apporta, ren-

dit la vie & les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur, qui nous procuroit ce soulagement, lorsque nous n'avions plus qu'un coco & un verre d'eau. Le 16. nous entrâmes dans la riviere de *Parlis* du petit Royaume de *Queda* : c'est, dit-on, la même riviere, où se donna cette bataille miraculeuse des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par S. François Xavier aux habitans de Malaca. Le P. Bonnet partit dans un canot pour nous preparer une maison à Queda. Comme le Navire ne pouvoit remonter la riviere qu'avec les marées, ce Pere vint nous prendre en parau : c'est une sorte de batteau fait d'un seul tronc d'arbre creusé, qui se termine en pointe par les deux bouts. Nous arrivâmes le 19. Juin à la Ville, où

un Marchand Mahométan de Surate, nous avoit fait trouver une maison.

Le Royaume de Queda est tributaire du Roi de Siam. La Ville a sept à huit mille habitans, & tout le Royaume environ vingt mille: L'entrée de la riviere est à six dégrés dix minutes de latitude Nord. On voit au Nord-Est de l'entrée, à deux ou trois lieuës dans les terres, la montagne de l'Elephant. Elle est ainsi appellée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des Vaisseaux médiocres qui puissent passer la barre, sur laquelle il n'y avoit que deux brasses & demie de haute mer. Dans la riviere jusqu'auprès de *Queda*, on trouve quatre brasses d'eau de haute mer.

Les habitans sont Malais : ils suivent tous la Secte Mahomé-

tane des Turcs, & des Mogols. Leurs maisons sont bâties de bamboux, & élevées sur des pilliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le Roi & quelques-uns des plus riches, ont des maisons de planches : leurs vêtemens sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor, & de Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs ; une piece de toile ou de soye leur entoure la tête, sans la couvrir entierement. Ils portent toujours sur eux leur cry, c'est un poignard fort tranchant long de quinze à dix-huit pouces ; & large de deux pouces : plusieurs sont faits en figure d'onde, & ont des poignées d'or. Ils ont aussi des zagayes, & quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds & fort légers, ils ont deux pieds & quelques pouces de diametre,

ils ſont à l'épreuve du ſabre & du piſtolet. Il y a dans le pays pluſieurs familles venuës de la Côte de Coromandel : il eſt aiſé de les diſtinguer , parcequ'ils ſont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve auſſi quelques Chinois , qui y ſont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'eſt pas peuplé : il eſt plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de Buffles ſauvages , d'Elephans , de Cerfs, & de Tigres. On y prend les Elephans comme dans le Royaume de Siam , & c'eſt un des principaux revenus du Roy. Le plus grand que j'y ay vû , avoit ſix coudées & demie de hauteur. Les plaines ſont coupées de pluſieurs canaux , qui les rendent fertiles en différentes eſpeces de ris. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes,

la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du Monde, parmi lesquels le Mangoustan & le Durion sont les plus estimés même des Européans.

Le Roy ne leve aucun tribut sur ses Sujets ; il a des mines d'un Etain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité : il en fait fabriquer des pieces de monnoye qui pesent une livre, & qui ne valent que sept sols. Il fait battre aussi de petites pieces d'or rondes de bas aloy, d'une ligne & demie de diametre, sur lesquelles sont gravées des lettres Arabes : on en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnoye de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le Peuple. Les vivres y sont fort bons, & à vil prix. Les Mar-

chands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle le calin aux Indes: ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, & ils en rapportent du calin, de l'or en poudre, & des Eléphans.

Quand nous arrivâmes à *Quèda*, nous apprîmes que depuis environ deux ans, un François nommé Martin, y avoit souffert la mort pour la Religion Catholique: il étoit Pilote d'un petit bâtiment sorti de Bengale, dont le Capitaine étoit Anglois. Après avoir passé à Achen & à Batavie, il tua son Capitaine, & s'empara de toutes les marchandises du Vaisseau. Dans l'appréhension que son crime ne fût découvert, il pensa à se délivrer de ceux dont il avoit plus de raison de se défier: dans ce dessein il aban-

donna dans une Isle deserte sur la côte de Java, cinq Matelots Chrétiens, qu'il y avoit envoyés sous prétexte d'y faire de l'eau : mais peu après ayant été obligé de relâcher à *Querda*, un esclave du Capitaine tué l'accusa auprès du Roi, qui confisqua le bâtiment, & condamna le coupable à la mort. Comme on le conduisoit au lieu du supplice, on vint de la part du Prince lui offrir la vie & mille écus, s'il vouloit embrasser le Mahométisme : il aima mieux mourir que de renoncer sa foi. Il expira le Crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'Oraison Dominicale : *Votre Nom soit sanctifié*. Nous avons sçu ces particularités d'un Portugais, de quelques Mestis Portugais, d'un Malais qui lui servit d'Interprête jusqu'au dernier soupir,

& des Mahometans même de Surate, tous témoins oculaires de sa constance & de sa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'admirable conduite de la Providence, qui ne se lasse point de nous attendre; & qui d'un pecheur coupable de tant de crimes, en fait en un instant un Martyr de JESUS-CHRIST.

Nous fûmes obligés de passer sept mois au milieu de ces Barbares pour attendre la mousson. Je vous laisse à penser, mon Reverend Pere, ce qu'ont à souffrir des Missionnaires qui se voyent contraints de vivre parmi des hommes pervers, sans espérance d'en convertir un seul, & privés de la seule consolation qui leur reste en ce monde, qui est le saint Sacrifice de la Messe. Je ne compte point parmi nos peines, celle de se rendre les

services

services qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie : nous ne trouvâmes pas un seul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la riviere : outre cela Dieu nous affligea le P. Bonnet & moi d'une maladie assez ordinaire aux Européans, quand ils séjournent dans un climat aussi brûlant que l'est celui-ci. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'esclavage un Chrétien de Macao, qui depuis quatre ans n'avoit pû obtenir sa délivrance : Hé ! que sçai-je, si ce n'étoit pas pour secourir ce fervent Catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contretems qui nous avoient fait relâcher à *Queda !*

Il y avoit long-tems que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare : il exauça notre priere, lorsque nous

nous y attendions le moins ; trois Navires de Saint-Malo n'ayant pû se rendre à Mergui pour hyverner, furent obligés de se radouber à l'Isle de Janselon. M. de la Lande, qui s'étoit embarqué à Pontichery pour procurer à ces Vaisseaux les rafraîchissemens nécessaires, conduisit le plus petit Navire à *Queda* pour y acheter des vivres. A peine le Navire eût-il moüillé à l'entrée de la riviere, que des Marchands Mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous disposions à aller voir ces Messieurs à bord, lorsqu'ils arriverent : nous leur offrîmes notre maison, & ils nous firent le plaisir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roy, & ils obtinrent tout ce qu'ils demanderent. J'allai en canot prendre le Capitaine qui étoit incom-

modé : nous l'avions connu sur le Saint-Esprit, où il étoit Lieutenant, & où il nous avoit comblé d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la riviere. Ses bords en plusieurs endroits sont tout couverts d'arbres, sur lesquels nous voyions matin & soir des Singes sauter en foule de branche en branche. Nous vîmes aussi beaucoup de Crocodiles qui se reposoient sur le sable. Il en passa un auprès de notre canot qui avoit bien vingt pieds de longueur : on lui tira un coup de fusil, je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en blessa un de douze pieds qui étoit sur le bord de la riviere, nous vîmes les traces de son sang, & il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour se jetter à l'eau.

Le Vaisseau mit à la voile le 10. Janvier 1710. Le 24. nous passâmes près des Isles de Nicobar de huit dégrés. Les Insulaires vinrent dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos, & quelques poules pour les changer avec du tabac en feüilles. Ils sont presque nuds, leur couleur est d'un bazané jaunâtre : parmi les Noirs ils pourroient passer pour Blancs. Ils font une espece de pâte de racines qui leur tient lieu de pain; car il ne croît dans leurs Isles ni ris, ni bled.

Le 2. Février nous moüillâmes à la rade de Pontichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir séparé du P. Bonnet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une façon toute particuliere. Vous avez appris sans doute avec quel courage lui & le Pere Faure sont en-

trés le 16. Janvier de cette année 1711. dans les Isles de Nicobar, pour annoncer Jesus-Christ aux peuples barbares qui les habitent : il seroit inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déja mandé en France. Ainsi je me contenterai, en finissant cette Lettre, de vous communiquer quelques observations que j'ai faites dans le cours de ce long Voyage, & je m'estimerai heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, qui est du côté du Nord-Oüest en France, diminuë peu à peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les Isles Canaries & les premieres Isles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le Nord-Est,

& cette déclinaison augmente jusqu'à la *Vera Crus*, où elle est de six dégrés.

A Acapulco sur la Mer pacifique, elle n'est que de trois dégrés & cinq minutes Nord-Est : elle augmente jusqu'à ce qu'on se trouve auprès des bancs de saint Barthelemy qui sont à dix-sept dégrés de longitude, avant que d'arriver aux Isles Marianes. Nous la trouvâmes en cét endroit de quatorze dégrés, elle a été de seize dégrés sept ou huit années auparavant, quoiqu'en dise M. Dampierre dans son Voyage autour du Monde, où il assure qu'il n'y a point de déclinaison considérable depuis Acapulco jusqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de saint Barthelemy, elle diminuë considérablement en avançant vers les Philippines. Aux Isles Marianes elle étoit l'an-

née 1708. de huit dégrés & quarante minutes. A *l'Embocadero de San Bernardino* qui est à dix-sept dégrés & quelques minutes de longitude plus à l'Oüest que les Isles Marianes, la déclinaison n'est plus que de deux dégrés Nord-Est. A Manile qui est à quatorze dégrés trente minutes de latitude Nord, & à huit heures quatre minutes de différence du Méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle soit considérable. Lorsqu'on va de Manile à Malaca, la déclinaison devient Nord-Oüest.

Dans toutes les grandes Mers qui sont vers la Zone Torride, auprès des Tropiques, les vents ne viennent jamais de l'Oüest: ils soufflent toûjours depuis le Nord & le Nord-Est, jusqu'au Sud-Est & Sud. Les courans portent aussi à l'Oüest. Dans les Mers

[illegible] a Co- [illegible] des Phi- [illegible] Mari- [illegible] de [illegible]

[illegible]

ent, & le devancent : on les
fait passer au-delà avec une
grande vîtesse, & cependant si
l'on jette dans la Mer une piece
de bois, elle restera bien loin
derriere le Vaisseau. Je ne sçai
si l'on ne pourroit pas expliquer
ceci par l'exemple des ondulations
que produit une pierre jettée
dans un bassin. Ces ondulations
s'avancent vers le bord
sans emporter avec elles ce qui
surnage dans le bassin. Ainsi l'on
voit à quarante & cinquante
lieuës des côtes, des débris de
mâts qui sont dans la Mer, peut-être
depuis plus de vingt ans,
sans que les vents violens de plusieurs
jours les ayent portés à la
côte.

J'ai remarqué que les chaleurs
de la Zone Torride ne sont pas
excessives au point qu'on nous les

représente dans plusieurs Relations : quoiqu'elles soient fort grandes, on s'y accoûtume aisément. Il y a même sous la Zone Torride des pays assez tempérés, comme, par exemple, le Bresil, le Pérou, Siam, la Peninsule de Malaca, & principalement les environs de la Ville de Mexico. Généralement parlant, plus on est près de la ligne, moins on souffre de la chaleur à cause des pluyes fréquentes, & parce que le Soleil passe fort vîte auprès du Zenith. Au contraire sous le tropique, il est deux mois sans s'éloigner de plus de trois dégrés & demi du Zenith.

Je souhaite, mon Révérend Pere, que ce détail dans lequel je suis entré, vous soit agréable, & j'espère que vous voudrez bien vous souvenir dans vos saints

Sacrifices de la personne du monde, qui est avec le plus de reconnoissance & de respect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S.
P. TAILLANDIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.





LETTRE DU P. DENTRECOLLES, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au Pere Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

A Jao-tchéou ce 27. Août 1712.

ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

J'ai différé jusqu'ici à vous écrire, dans l'espérance que je

recevrois des autres Missionnaires les nouvelles qui regardent leurs Missions : mais leurs Lettres n'étant point encore arrivées, & la crainte de manquer l'occasion des Vaisseaux qui partent, m'obligent de me borner à ce qui concerne l'état présent des deux Eglises de *Jaot chéou*, & de *King te ching*, dont le Seigneur a bien voulu me confier la conduite. Graces à sa misericorde, cette Chrétienté s'augmente de jour en jour ; j'ay conféré cette année le baptême à près de 80. Adultes, dont plusieurs commencent déja à faire goûter le Christianisme en divers endroits. J'espere en baptiser encore un grand nombre dans la route que je dois tenir d'icy à *Kieou Kiang*.

La foy de mes Néophytes a été éprouvée cette année par une

nouvelle persécution qui leur a été suscitée au sujet du culte des Idoles : quelques-uns d'eux ont été chargés de chaînes, d'autres ont été bâtonnés. Il y en a eu qui ont souffert avec une fermeté digne des premiers Siecles, la perte de leurs biens, & beaucoup d'autres mauvais traitemens, parce qu'ils avoient embrassé le Christianisme, ou qu'ils avoient contribué à la conversion de leurs amis. Cependant le nom Chrétien n'en a point été deshonoré, & la Religion n'a rien perdu de l'estime qu'on avoit pour elle.

J'attribue cette protection particuliere de Dieu, à la ferveur & à la pieté des nouveaux Fidéles. Vous en seriez surpris & édifié, mon Révérend Pere, si vous en étiez témoin. Un Missionnaire que j'ay eu chez moy

pendant quelques jours, en a été extrémement touché : ce ne sont point de simples Chrétiens, me disoit-il, ce sont des modeles de la plus haute vertu. Il est vrai que je trouve en la plûpart une délicatesse de conscience, une horreur des moindres fautes, un amour des souffrances, une assiduité à fréquenter les Sacremens, une charité pour le prochain, qui me rendent bien légeres toutes les peines de ma Mission. Il n'y en a guéres parmi eux qui ne se préparent à la Communion par un jour de jeûne : j'en ai vû qui se disposoient à célébrer la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, par huit jours de jeûne, & cela afin d'obtenir par son entremise la grace de surmonter une passion qui les dominoit.

Je ne pus me rendre que la veille de Noël à mon Eglise de

Jao-tcheou : à peine y fus-je arrivé, qu'il me fallut aller chez un Chrétien qui étoit à l'extrémité, & qui depuis quatre jours demandoit sans cesse de mes nouvelles. Ma présence redonna des forces à ce pauvre moribond : il me témoigna sa joye par ses larmes, & par les continuelles actions de grace qu'il rendoit au Seigneur, de ce qu'il m'avoit fait venir à tems pour l'aider à mourir Saintement. Je le confessai, je lui donnai le Viatique & l'Extrême-Onction, peu après je fis la recommandation de l'ame, & il expira la nuit suivante. Un des grands obstacles qu'il eut à surmonter pour sa conversion, fut de chasser une Concubine qu'il regardoit, selon les loix de l'Empire, comme sa seconde femme ; quoiqu'il n'eût des enfans que de celle-là, il n'hésita

pas à la renvoyer, aussi-tôt qu'on lui fit entendre que c'étoit une condition nécessaire pour recevoir le baptême.

La nuit de Noël se passa dans les exercices ordinaires de la piété Chrétienne. Je fus infiniment consolé de la ferveur d'un grand nombre de Catéchumenes qu'on me présenta pour le baptême. Je ne différai point à leur accorder une grace qu'ils me demandoient avec larmes, & à laquelle ils s'étoient disposés par les plus saintes pratiques de la Religion, en quoi ils ne cédoient pas aux plus anciens Fidéles.

Les faveurs extraordinaires que Dieu a fait à plusieurs de mes Néophytes, & qu'ils regardent comme de véritables miracles, ont beaucoup servi à la conversion de quelques Infidé-

les. Outre les guérisons surprenantes qu'on ne peut attribuer qu'à l'Eau benite, ou à l'invocation du saint Nom de Dieu, la maniere dont la famille d'un fervent Chrétien a été délivrée d'un incendie, a quelque chose d'extraordinaire. Tout le monde dormoit profondément, le feu, qu'un jeune enfant avoit mis par mégarde à la maison, commençoit à gagner de tous côtés, lorsque la femme d'un Chrétien se sentit frappée rudement, & s'éveillant en sursaut, elle jetta de grands cris qui reveillerent toute sa famille. On s'apperçut alors du danger où l'on se trouvoit, & on eut le tems d'éteindre les flammes, qui faisoient déja un si grand ravage, qu'un peu plus tard on n'auroit jamais pû y apporter de remede.

Que ce soit là un effet miraculeux de la protection de Dieu sur cette famille, comme le pensent nos Néophytes, & comme je le crois aussi-bien qu'eux, c'est sur quoi je ne veux point appuyer: je suis bien plus touché des miracles sensibles que la grace opére dans certaines ames. J'en ai fait depuis peu l'expérience en conférant le baptême à un pauvre Artisan, homme grossier, d'un naturel dur, & qui avoit, je ne sçai quoi de féroce. Je n'aurois jamais cru trouver tant de lumieres, ni de si tendres sentimens pour Dieu, dans un homme de ce caractere. Je l'avois conduit à l'Eglise, où je le laissai seul pendant quelque tems pour se préparer à la grace du baptême. Quand je revins le trouver pour commencer la cérémonie, il étoit prosterné

au pied de l'Autel, le visage baigné de larmes, & ne me répondoit que par des paroles entre-mêlées de soupirs & de sanglots. Je vous avoue, mon Révérend Pere, que ce spectacle m'attendrit : les Chrétiens qui m'accompagnoient, en furent si frappés, qu'ils lui donnerent le surnom de Contrit. Après que la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda pour le prier de lui faire part des saintes pensées qui lui avoient fait répandre tant de larmes: Trois » vûes différentes, lui répon- » dit-il, m'ont pénétré de dou- » leur: la vûe de mes pechez, » que Dieu vouloit bien me » pardonner; la vûe des flammes » de l'Enfer, que les eaux du Bap- » tême alloient éteindre; la vûe » de JESUS-CHRIST étendu sur » une Croix qui me délivroit par

» ses douleurs des peines éternel-
» les. J'avois compassion de moi,
» ajoûta-t-il, j'avois compassion
» de JESUS-CHRIST. Il n'y a certainement que la grace qui ait pu produire dans le cœur de ce Catéchumene une dévotion aussi affectueuse que celle qu'il fit paroître : mais l'Esprit Saint souffle où il veut, & il sçait quand il lui plaît, amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est principalement dans les retraites spirituelles que nous faisons faire depuis peu d'années à nos Néophytes, qu'ils ressentent les plus fortes impressions de la grace. Le P. de Chavagnac est le premier à qui la pensée soit venuë de donner les exercices au Chinois selon la méthode de Saint Ignace, de même qu'il se pratique dans quelques Provinces de France, sur-tout en Bre-

tagne, où ces saints exercices ont beaucoup servi à la réformation des mœurs, & à la sanctification des Peuples de cette belle Province. C'est aussi à l'exemple de ce zélé Missionnaire que j'ai fait faire cette année trois retraites à mes Chrétiens ; deux à *Jao-tchéou*, & une à *King te tching*. Permettez-moi de vous en faire le détail, mon Révérend Pere, je me flatte que vous serez édifié & de l'ordre qui se garde dans ces sortes de retraites, & des sentimens de pénitence & de componction qu'elles inspirent aux nouveaux Fidéles, & des fruits qu'ils en retirent pour avancer de plus en plus dans les voyes de la perfection.

Voici d'abord la methode que j'observe pendant les huit jours que dure la retraite : ceux qui y sont admis, ce qu'ils regardent

comme une grande grace, se rendent au jour marqué dans mon Eglise : quand ils sont tous assemblés, je leur fais un discours, où je leur expose la fin de la retraite, combien il leur importe de la bien faire, les secours & les moyens qu'ils y ont pour assurer leur salut, les réglemens qu'il leur faut observer, le silence & le recüeillement dans lequel ils doivent passer ces saints jours, afin que huit jours de pénitence réparent tant d'années criminelles ; & les remplissent de ferveur pour le reste des années qu'ils ont à vivre.

L'entretien fini, se fait la Priére, qui consiste à reciter l'Acte de Contrition trois fois, lentement, & à voix basse, mettant une pause considérable entre chaque fois qu'on le recite. Après quoi ils viennent modeste-

ment l'un après l'autre au pied de l'Autel, où je leur distribuë à chacun un Crucifix, l'Image de la Sainte Vierge, & des instrumens de pénitence à ceux qui en demandent, les avertissant d'en faire un aussi saint usage qu'ont fait ceux qui les ont précédé dans de semblables retraites. Je les conduis ensuite dans leur chambre : comme le logement me manque, je suis obligé de les mettre plusieurs ensemble dans la même chambre. La nourriture, pour laquelle je ne prends rien d'eux, est fort frugale, & proportionnée au peu qu'on me fournit chaque année. Les bénédictions que Dieu répand sur ces saints exercices, me dédommagent avec usure de ce que je puis souffrir par le retranchement des dépenses nécessaires pour ma personne. Mais il est certain

certain que si les secours temporels étoient plus abondans, on feroit des biens infinis qu'on ne fait pas, quelque zéle & quelque bonne volonté qu'on ait d'ailleurs. C'est peut-être là la seule peine que ressente un Missionnaire.

Mon principal soin pendant tout le tems de la retraite, est d'occuper continuellement ceux qui l'a font, en variant le plus qu'il m'est possible les exercices de chaque jour. Ces exercices consistent en des méditations sur les grandes vérités du Christianisme & sur les principaux Mysteres de la Religion; en des exhortations sur les Commandemens de Dieu, sur la Confession & la Communion, sur la patience dans les adversités, sur le soin de sanctifier les actions les plus communes, & sur le zéle pour le

ſalut de leurs freres. Je leur fais faire auſſi de fréquens Actes de Foi ſur tous les articles de notre croyance, en les parcourant l'un après l'autre; ce qui les diſpoſe à la cérémonie, dans laquelle ils renouvellent les promeſſes qu'ils ont faites au Baptême.

J'ajoûte à cela l'explication des Tableaux, qui repréſentent les différens états du Pécheur & du Juſte pendant cette vie, & après la mort. Vous ſçavez quel eſt le fruit que produit cet exercice ſi ordinaire dans les Retraites de Bretagne: il fait la même impreſſion ſur nos Néophytes, & je ſuis perſuadé que c'eſt un des plus utiles de la retraite. Enfin leurs repas ſont ſuivis chacun d'un entretien particulier, qui tient lieu de récréation. Dans ces ſortes d'entre-

tiens je leur rapporte quelques exemples de l'Ecriture, ou différens traits de l'Histoire Ecclésiastique, qui ont le plus de conformité avec les vérités qu'ils ont méditées pendant le jour. Ces vérités ainsi réduites en pratique, ajoûtent l'exemple à la conviction, & servent à les affermir davantage dans les résolutions qu'ils ont prises à la fin de leur méditation. Le tems qu'ils ont de libre entre les exercices publics, s'employe ou à lire un Livre de piété, ou à mettre sur le papier les bonnes pensées que Dieu leur inspire, ou à préparer leur confession générale. Par ce moyen il n'y a pas un seul moment de vuide dans la journée, & la variété qui se trouve dans tous ces exercices qui se succedent les uns aux autres, leur fait passer tout ce saint tems avec

une rapidité dont ils sont eux-mêmes surpris.

La Communion de la Retraite se fait en forme d'amende honorable, pour réparer en quelque sorte les fautes qu'ils auroient pû commettre, en n'apportant point à la sainte Table les dispositions que demande la participation du Corps de JESUS-CHRIST. Leur coûtume à présent est de venir certains jours à l'Eglise, pour se prosterner dans l'endroit où se donne la Communion, & se préparer à une action si sainte par différens Actes de Foi, d'humilité, & d'amour de Dieu.

Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression, est l'adoration de la Croix. Comme ce fut durant la semaine Sainte que je donnai la premiere Retraite, cette cérémonie s'y trou-

va naturellement, & je m'apperçûs que les cœurs étant beaucoup mieux disposés qu'à l'ordinaire, les sentimens de douleur & de componction étoient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant aux pieds du Crucifix pour l'adorer, ils l'arrosoient d'un torrent de larmes : l'Eglise retentissoit de toutes parts de soupirs & de sanglots. Ce spectacle me toucha de telle sorte, que je fus contraint d'interrompre de tems en tems l'Office du Vendredy Saint, j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie en quelque tems que se fasse la retraite. Je la place à la fin de la méditation, qui se fait sur la Passion du Sauveur.

Enfin la retraite finit par une derniere pratique qui en est com-

me la conclusion. C'est une protestation qu'ils font par écrit de n'oublier jamais les graces qu'ils ont reçûës dans ce saint tems, & d'y correspondre avec toute la fidélité dont ils sont capables ; de haïr tout le reste de leur vie ce qu'ils ont haï pendant leur retraite ; de n'estimer que ce qu'ils y ont estimé, & de reconnoître par une vie fervente l'amour infini que JESUS-CHRIST a pour eux. Chacun met au bas de cet écrit ses résolutions principales : ils doivent le porter sur eux toutes les fois qu'ils approchent des Sacremens ; & s'ils viennent à mourir, on l'enferme avec eux dans le même cercueil. Cette pensée les frappe, & les avertit dans l'occasion d'être fidéles à observer ce qu'ils ont promis au tems de la retraite.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, qu'un Missionnaire ne peut guéres donner ces sortes de retraites sans beaucoup de fatigues : mais toutes les peines qu'il prend, sont bien adoucies par les consolations intérieures dont il est rempli, lorsqu'il voit une troupe de Chrétiens livrés par la grace à l'esprit de pénitence & de componction, & qu'il est obligé d'essuyer des larmes, que la force & l'onction de la divine parole font couler avec abondance.

C'est ce qui m'est arrivé dans le sacré Tribunal : la plûpart fondoient en pleurs en s'accusant de leurs péchés, plusieurs revenoient jusqu'à six ou sept fois dans la crainte de ne s'être pas assez bien expliqués : d'autres comptoient pour rien toutes leurs confessions précédentes.

dans la pensée qu'en les faisant, ils n'avoient pas été pénétrés d'une assez vive douleur : j'en sçai plusieurs qui terminoient chaque méditation par de saintes rigueurs qu'ils exerçoient sur leur chair : j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer de l'Eglise, pour les forcer à prendre un peu de repos.

Un de ces fervens Néophytes méditant la Passion du Sauveur, apperçut un cloud qui sortoit d'une planche de son Oratoire; dans le dessein d'imiter JESUS-CHRIST souffrant, il s'appuya la tête si long-tems, & en tant de divers endroits sur le cloud, qu'il se fit une espece de couronne. Une vive douleur, de même qu'un grand amour est quelquefois capable de ces sortes d'excès. Le même se préparant à sa confession générale, crut voir pendant

la nuit son Ange Gardien qui lui présentoit une porcelaine, en lui disant ces paroles : Sou-
» viens toi d'avoir peint des fi-
» gures indécentes sur une pareille
» porcelaine : c'étoit un péché qui lui étoit échappé de la mémoire dans son examen, & dont il ne s'étoit jamais confessé. J'ai eu beaucoup de peine à détourner une autre d'aller se cacher pour toûjours dans le fonds d'un désert, afin de se mettre à couvert, disoit-il, des tentations du monde, & de chercher un asile à sa propre foiblesse. Je ne vous parle pas des restitutions faites, quoique l'injustice fût douteuse ; ni des reconciliations renouvellées, quoiqu'elles eussent été déja faites.

Au reste, mon Révérend Pere, si tout cela n'étoit que le fruit d'une ferveur passagere, je ne

croirois pas devoir vous entretenir : mais ce qu'il y a de consolant, & ce qui fait bien sentir combien une retraite bien faite est utile à la sanctification des ames, c'est la constance avec laquelle nos Néophytes persévérent dans la pratique de la vertu. Quelque réglée que fût cette Chrétienté, avant que j'eusse pensé à lui procurer ce moyen de salut, il me semble qu'elle prend maintenant une face toute nouvelle : je trouve ces nouveaux Fidéles beaucoup plus assidus à l'Eglise, plus dévots envers nos saints Mysteres, plus exacts à s'approcher des Sacremens. S'il leur arrive de tomber en quelque péché, ils s'en confessent aussi-tôt, sans différer à le faire au Dimanche suivant. Les plus légeres fautes les allarment : ils ne manquent point de faire un

quart-d'heure de méditation chaque jour, & d'examiner tous les soirs leur conscience. Il y en a qui viennent passer un jour chaque mois à l'Eglise, pour y faire une espece de retraite en forme de préparation à la mort. Plusieurs ne se contentant pas de l'abstinence qu'ils font le Vendredi & le Samedi, la font encore le Mercredi en l'honneur de saint Joseph que la Mission de la Chine a pris pour son Patron. Je connois de jeunes Artisans, qui, pour ne pas manquer aux prieres vocales qu'ils se sont prescrites, recitent régulierement le Chapelet dans les rues en allant le matin à leur travail, & revenant le soir dans leur maison.

S'ils sont obligés de faire quelque voyage, la premiere chose qu'ils font à leur retour, c'est de

venir trouver le Missionnaire, & de lui exposer l'état de leur conscience avec une candeur & une simplicité admirable. Un jeune homme qui avoit suivi son pere à plus de 30 lieues de *Jaotcheou*, où les affaires de son commerce demandoient sa présence, vint à l'Eglise, selon la coûtume, dès le lendemain de son arrivée : je sçavois qu'il avoit employé à la priere tous ses momens de loisir, que durant tout le chemin c'étoit son occupation ordinaire, & qu'il avoit passé plus de deux mois dans un jeûne continuel : je songeois à mettre des bornes à sa ferveur, lorsque prévoyant ce que j'avois à lui dire, il me coupa la parole, en me répétant le mot d'un S. Anachorete, que j'avois rapporté dans un entretien de la retraite : Je suis déterminé, me dit-il, à faire de la

peine à celui qui m'en fait. Il vouloit parler de son corps. J'ai sçu encore que le même jeune homme se trouvant exposé à une tentation violente, où un de ses parens l'avoit malheureusement engagé, s'étoit sauvé de ce danger par une prompte fuite, & avoit foulé aux pieds toutes les considérations humaines pour conserver son innocence.

Tels sont les fruits de bénédiction qu'opérent les retraites dans le cœur de nos Néophytes ; vous ne serez guéres moins édifié du zéle qu'elles leur inspirent pour la conversion des Infidéles & pour le salut de leurs freres. Je me contenterai de vous en rapporter quelques exemples.

Un de ceux qui avoit fait la premiere Retraite, vint m'offrir un écu pour les frais de la seconde, voulant, disoit-il, avoir part

au bien qui s'y feroit. Cette somme toute légere qu'elle vous paroisse, ne laissoit pas d'être considérable pour ce Chinois.

Mon Catéchiste se disposant à aller chez un de ses parens pour des affaires de famille, on crut que la modicité de ses gages le portoit à m'abandonner. Un fervent Chrétien vint me trouver aussi-tôt, & me pria de lui permettre d'augmenter les gages du Catéchiste de trois écus par an, afin de le retenir au service de mon Eglise. « Je serai bien ré-
„ compensé, m'ajoûta-t-il de cet-
„ te somme dont je me prive,
„ puisque j'annoncerai J. C. par
„ la bouche du Catéchiste, &
„ qu'un grand nombre d'Infidé-
„ les tiendront de moi le bon-
„ heur qu'ils auront d'être con-
„ vertis à la Foi, & de marcher
„ dans les voyes du salut.

Un Artisan au sortir de la retraite, alla à la campagne chez quelques-uns de ses amis, où il travailla pendant du tems sans recevoir aucun salaire : il réüssit par-là dans son dessein, qui étoit d'ouvrir dans ces endroits deux Chrétientés, lesquelles dans la suite pourront devenir très-nombreuses.

Un autre a nourri pendant long-tems un Infidéle, qui donnoit quelque espérance de conversion, & qui s'est converti effectivement. J'en ai vû d'autres qui jeûnoient plusieurs jours de suite, & qui faisoient beaucoup d'autres austérités, pour obtenir de Dieu la conversion de leurs parens, ou de leurs amis. Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si j'entrois dans le détail de ce que le zéle a fait entreprendre à plusieurs des Néophytes, pour

gagner leurs freres à J. C.

La dévotion au sacré cœur de Jesus, qui croît de plus en plus en France, est très-commune parmi nos Chrétiens, & produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte humanité du Sauveur. Le livre qu'on a composé sur ce sujet, & qui nous a été apporté par le feu Pere de Brossia, a été traduit à Macao en Portugais: j'espere que par le moyen de cette traduction, une dévotion si solide passera jusques dans les Isles Philippines, & dans l'Amérique Espagnole. J'ai envoyé un de ces Livres à M. le Marquis de Puente notre insigne Bienfaicteur. Ce sont-là des particularités que je devrois peut-être me dispenser de vous écrire: je ne le fais qu'afin que dans l'occasion vous profitiez de ces connoissances, pour nous

procurer un nouveau secours de prieres des personnes, qui, en France comme ici, ont une dévotion particuliere au sacré cœur de JESUS.

J'attribuë encore aux prieres ferventes de nos Chrétiens, la protection toute récente que le *Tao*, ou premier Mandarin, vient d'accorder à la Religion. Ce Mandarin qui gouverne trois grandes Villes, paroît depuis long-tems goûter la Doctrine de l'Evangile, & affectionner ceux qui l'embrassent : on crut même au commencement de son Mandarinat qu'il professoit le Christianisme, parce qu'on remarquoit en lui beaucoup d'intégrité, & un éloignement si grand de toute sorte de superstitions, qu'il en étoit venu jusqu'à interdire quelques Temples d'Idoles, & à maltraiter les Bon-

zes, mais c'eſt un Grand du ſiécle, & il y a ſoixante ans qu'il vit dans l'infidélité ; deux obſtacles qui rendent ſa converſion bien difficile. Voici l'occaſion qui nous a mérité de ſa part de nouvelles faveurs, & qui me donne lieu de croire que déſormais il employera ſon autorité à ſoûtenir les Chrétiens contre les inſultes des Infidéles.

Il y avoit plus d'un mois qu'on étoit ménacé d'une ſtérilité prochaine : le Ciel fut tout en feu pendant tout ce tems-là, & la ſécchereſſe devint ſi grande qu'on perdoit presque toute eſpérance de recolte. Le Peuple & les Magiſtrats eurent recours aux Idoles ſelon la coûtume, pour en obtenir de la pluye : la ſuperſtition & la politique ont beaucoup de part à ces ſortes de cérémonies, le Peuple ſuivant alors les

préjugés de son éducation ; & le Magistrat, pour paroître populaire, s'accommodant aux idées les plus ridicules du Peuple.

L'inquiétude du *Tao* étoit si grande, qu'il se levoit plusieurs fois la nuit pour voir si le Ciel ne se couvroit point de nuages. Il avoit déja envoyé son premier Domestique pour me saluer, & pour me faire part de la triste situation où il se trouvoit. Je faisois alors quelques excursions à la campagne : cependant on le pressa de permettre certaines superstitions qui étoient du goût du Peuple, mais il le refusa constamment ; il s'avisa seulement d'une pratique assez nouvelle : il ordonna qu'à l'entrée de la nuit, on mettroit dans chaque rue un grand nombre d'enfans : qui pousseroient de tems en tems des cris vers le Ciel ; se persua-

dant que leur innocence feroit capable d'attirer fur la terre la pluye qu'on fouhaitoit depuis fi long-tems. Ce moyen fut inutile. Enfin preffé de nouveau par les Mandarins, il eût recours à *Tching-hoang* : (c'eft le Génie tutelaire de la Ville, & de tout le Gouvernement,) & il lui fit même un vœu écrit de fa main; mais il m'affura dans la fuite que fi je m'étois trouvé à *Jao-tcheou*, il n'auroit jamais fait ce vœu.

Dès le lendemain de mon arrivée, il m'envoya un Exprès, pour m'avertir qu'il vouloit venir lui-même implorer le fecours du Dieu que nous adorons, & il me prioit de lui prefcrire de quelle maniere il devoit fe comporter. Ma réponfe fut que Dieu ne vouloit pas être confondu avec de fauffes Divinités, quand

même on lui donneroit la préférence, & qu'ainsi c'étoit seulement au vray Dieu qu'il devoit s'adresser. Il me donna sa parole qu'il n'iroit dans aucun Temple d'Idole, & que le jour suivant il se rendroit à mon Eglise, & y paroîtroit de la maniere la plus respectueuse. En effet il y vint à pied depuis son Palais, suivi de tous les Mandarains subalternes qui lui faisoient cortege. Ma maison fut tout-à-coup remplie de toute sorte de Mandarins d'Armes & de Lettres, de plusieurs Lettrez de distinction, & en particulier d'un *Han-lin yuen* : c'est un Lettré beaucoup plus considérable que les Docteurs ordinaires. La Salle contre laquelle l'Eglise est adossée, fut couverte à l'instant de riches carreaux placés sur deux lignes, où tous les Mandarins se rangerent chacun

ſelon leur dignité. Ils ſe proſterner ent tous pluſieurs fois avec un ordre, un ſilence, & un reſpect qui me ſurprit.

La cérémonie achevée, le *Tao* & les cinq principaux Mandarins vinrent me ſaluer, & m'exhorterent fort d'implorer avec mes Chrétiens l'aſſiſtance de notre Dieu. Je leur répondis que je ne pouvois pas les aſſurer que nos prieres ſeroient exaucées ; que Dieu étant libre diſpenſateur de ſes dons, il les fait quand il lui plaît, & à qui il lui plaît: » Lorſque les Grands de l'Empire, leur ajoûtai-je, préſentent une perſonne à l'Empereur pour l'élever à quelque dignité, ils ſe contentent de lui expoſer ſon mérite & ſes ſervices ; c'eſt de la bonté & de l'équité de l'Empereur que vient la récompenſe : il eſt le

maître d'accorder ou de refu- «
ser ce qu'on lui demande, sans «
que personne ose désapprou- «
ver sa conduite. Il en est de «
même ici. Nous faisons des «
vœux au Seigneur, nous lui «
représentons nos besoins : qu'il «
exauce nos prieres, ou qu'il «
les rejette, il mérite égale- «
ment nos hommages & nos re- «
spects. »

A peine se furent-ils retirés, que j'assemblai les Chrétiens dans l'Eglise : ils se mirent en prieres, & nous fîmes tous ensemble un vœu à sainte Anne, dont on célébroit la fête ce jour-là, pour obtenir par son entremise le secours nécessaire dans un besoin si pressant. La priere étant finie, le Ciel commença à se charger d'épais nuages : peu après il vint une grosse pluye dont les premieres gouttes tom-

berent ſur le Palais du Mandarin. Soit que ſelon le cours naturel des choſes, la pluye dût arriver ce jour-là, ſoit que Dieu en ait avancé le tems pour glorifier ſon ſaint Nom parmi les Infidéles ; il eſt certain qu'elle fut géneralement regardée comme un effet de la bonté du Dieu que nous avions invoqué. On trouvoit ſeulement qu'elle n'étoit tombée que ſur *Jao-tcheou*, & aux environs : mais on eut lieu d'être content le lendemain, car la pluye fut abondante & univerſelle.

Le *Tao* ne put retenir ſa joye : il envoya auſſi-tôt à mon Egliſe un préſent de cierges, de parfums, & d'un vaſe rempli de fleurs des plus eſtimées du pays, qu'il avoit cueillies de ſa propre main, pour être placées ſur l'Autel. Il voulut auſſi rendre de

ſolemnelles

solemnelles actions de graces au souverain Seigneur. Le Maître des cérémonies suivi des joüeurs de flûtes & de hautbois, m'annonça son arrivée. J'allai au-devant de lui, & je le trouvai qui étoit descendu de sa chaise, & qui se revêtoit de son Surtout de cérémonie, & des autres marques de son Mandarinat. Les Grands Mandarins ne paroissent ainsi que dans des jours de cérémonie, ou lorsqu'ils rendent visite à des personnes d'un rang supérieur. La cérémonie se passa avec toutes les marques du plus profond respect: on eût pris le Mandarin pour un de nos Chrétiens les plus fervens.

Au sortir de l'Eglise, je l'invitai à passer dans ma maison, où je lui fis servir une petite collation dont il parut content.

Dans l'entretien que j'eus avec lui, je fis tomber le discours sur les vexations que les Infidéles faisoient de tems en tems aux Chrétiens, & je le priai d'y mettre ordre. » Vous voyez, Sei-
» gneur, lui dis-je, que le Dieu
» que nous adorons, est un grand
» Maître qu'on n'invoque pas en
» vain: cependant ceux qui font
» profession de le servir, sont su-
» jets tous les jours à des imposi-
» tions, ausquelles ils ne peuvent
» se soumettre, sans violer la pu-
» reté de leur Foy. On les somme
» de contribuer au culte des Ido-
» les, & parce qu'ils le réfusent,
» comme ils y sont obligés, on en
» vient jusqu'à soulever tout un
» quartier contre eux; on a voulu
» même les chasser de la Ville. Ils
» succomberont infailliblement
» sous le pouvoir de leurs enne-
» mis, si vous ne les soûtenez de-

votre autorité. Un Edit public « que vous feriez porter, les met- « troit à couvert de l'oppression, « rien n'est plus conforme à votre « équité, & à l'affection dont vous « nous honorez. Le *Tao* me pro- « mit de s'opposer à ces exactions injustes : Mais dans l'Edit que « je porterai, me dit-il, il ne sera « fait aucune mention des Chré- « tiens, car il paroîtroit que cette « grace seroit mandiée, & peut- « être publieroit-on que vous « l'auriez achetée. Laissez-moi « faire, vous n'en aurez pas moins « ce que vous souhaittez.

Dès le lendemain il fit affi- cher l'Edit en question, qu'il composa aussi-tôt qu'il m'eut quitté. Il étoit conçu en ces ter- mes :

La conduite du Seigneur du « Ciel est exemte de toute par- « tialité : il est esprit, lumiere, «

» équité, & droiture. Quiconque
» s'applique à observer exacte-
» ment tout ce que lui prescrit
» son devoir; quiconque a une
» crainte respectueuse pour le Sei-
» gneur du Ciel, une fidélité in-
» violable pour son Prince, une
» parfaite soumission à l'égard de
» ses Parens, un dévouëment sin-
» cere pour ses amis; celui-là at-
» tire sur soy des bénédictions,
» bien qu'on ne voye pas toujours
» quand & comment elles lui ar-
» rivent.
» Mais au contraire si quelqu'un
» mene une vie criminelle, liber-
» tine, dissoluë; quand depuis le
» matin jusqu'au soir il porteroit
» sur sa tête un brasier, où il brû-
» leroit des parfums en l'honneur
» des Esprits, les Esprits ne lui
» envoyeront que des malheurs;
» cela est immanquable. Si les
» Esprits ne discernoient pas ce

qui est vertu ou vice dans ceux «
qui les invoquent ; s'ils ac- «
cordoient indifféremment des «
bienfaits à quiconque s'adresse «
à eux, dès-là ces Esprits péche- «
roient contre le souverain Sei- «
gneur, & mériteroient son indi- «
gnation. Comment après cela «
ces Esprits seroient-ils en état «
d'assister les hommes ? «

Le peuple ignorant & livré «
dès l'enfance à des erreurs dont «
il ne revient jamais, ne songe «
point à quitter le vice, & à «
avancer dans la vertu : il met «
toute sa confiance dans les «
vœux qu'il fait aux Esprits, «
pour en obtenir la santé, & «
d'autres choses de cette natu- «
re : j'apprends même qu'on im- «
pose pour cela des taxes sur cha- «
que famille, qu'on fait contri- «
buer l'artisan & le pauvre, & «
qu'on leve de force ces sortes «

» de contributions : c'eſt-là un
» déſordre criant. Je défends
» qu'on faſſe déſormais rien de
» ſemblable dans toute l'étendûë
» de mon Gouvernement, ſoit
» dans les Villes, ou à la campa-
» gne, ſoit dans les lieux de grand
» abord & de commerce. Sous
» prétexte de demander la ſanté
» aux Eſprits, on ne fait qu'aug-
» menter la miſere du pauvre, &
» inquiéter les riches, qui ſont
» trop éclairés pour donner dans
» ces erreurs populaires. Que les
» Miniſtres de la Juſtice puniſſent
» ceux qui contreviendront à ce
» préſent Edit, & qu'au beſoin
» on ait recours à mon Tribunal.

Trois jours après la publication de cet Edit, le *Tao* m'invita à dîner. Il me combla d'honnêtetés pendant le repas, & me dit pluſieurs fois qu'il n'oublieroit jamais l'inſigne faveur qu'il

avoit reçûë du Dieu des Chrétiens. Je pris de-là occasion de lui annoncer les vérités du Christianisme. Il parut par son silence, & par le trouble peint sur son visage, qu'il faisoit attention à mes paroles : les questions même qu'il me fit, pourroient être regardées comme des prémices de conversion. Sur ce qu'il me dit qu'il ne voyoit point de Lettrés parmi mes Chrétiens, quoiqu'il y en ait plusieurs dans les autres Provinces : je lui fis une réponse dont il parut touché, sçavoir, que le pauvre, comme le riche, étoit également l'objet de notre zéle ; que si je vivois ici à la maniere des Chinois, dans la vûë de procurer la conversion des Grands & du Peuple, il y avoit plusieurs de mes Freres qui passoient leur vie dans les forêts au milieu des Sauvages, & se rendoient bar-

bares comme eux pour les gagner à JESUS-CHRIST. Je lui ajoûtai ensuite que dans le Regne passé, avant la conquête des Tartares, plusieurs Mandarins professoient ouvertement le Christianisme à la Cour, & dans les premieres Charges des Provinces. Sur cela je lui presentai la copie d'un Edit qui fut publié il y a plus de 80. ans par un Mandarin Chrétien de même rang que lui, par lequel il rendoit à Dieu de solemnelles actions de graces pour un bienfait semblable à celui qu'il venoit de recevoir. Il prit cet Ecrit, & voulut le garder: c'étoit ce que je prétendois, car les exemples font beaucoup d'impression sur les Chinois. Peut-être serez-vous bien-aise de le voir; le voici que j'ai traduit presque mot pour mot:

» Moi, *Sun*, (c'est le nom de

famille du Mandarin) je fais «
sçavoir par ce présent Edit aux «
Mandarins de Lettres & d'Ar- «
mes, à la Noblesse & au Peu- «
ple, que je rendrai en ce jour «
de solemnelles actions de gra- «
ces au souverain Seigneur pour «
la pluye qu'il a bien voulu nous «
accorder. «

Le souverain Maître de l'U- «
nivers a exaucé nos vœux, il a «
fait descendre sur nous sa misé- «
ricorde; la voix de son tonner- «
re s'est fait entendre, & elle a «
été suivie d'une pluïe abondan- «
te: tout le païs a eu part à ce «
bienfait du Seigneur; pour- «
rions-nous manquer à la recon- «
noissance que nous lui devons? «

Certainement l'Univers a «
un Maître qui l'a formé, & qui «
le conserve: cependant les «
hommes s'adressent aux Dé- «
mons, au lieu de recourir à «

» l'Auteur de toutes les créatu-
« res : ils abandonnent leur Sou-
» verain légitime, pour s'atta-
» cher à un usurpateur.

» Quoi de plus injuste & de
» plus ridicule que le culte des
» Esprits ! on leur immole des
» victimes, on leur fait des li-
» bations, on brûle pour eux de
» la monnoye de papier doré,
» dans la persuasion où l'on est
» que ces offrandes leur sont uti-
» les. Prétendre que les Esprits
» ont besoin de ces choses, c'est
» les assujettir à la condition
» commune des hommes : com-
» ment peut-on penser après cela
» qu'ils président à l'Univers ?
» S'imaginer que les Esprits font
» cas de la monnoye de papier,
» c'est les croire moins raisonna-
» bles que les hommes ; & l'on
» dira que de tels Esprits sont
» les Seigneurs de l'Univers ?

Ce qu'un homme est incapable «
de faire, on l'attribüë à ces «
prétendus Maîtres du monde: «
que signifie cela: *offrez leur des* «
viandes & du vin, vous pouvez «
en espérer des bienfaits. C'est «
avoir de ces Esprits l'opinion «
qu'on ne voudroit pas avoir «
du Mandarin le plus avide. «

J'ai une idée bien différente «
de celui que j'adore: le vérita- «
ble Seigneur est un pur Esprit, «
rien ne lui est caché, il voit «
tout, il connoît tout; cette «
doctrine est aisée à compren- «
dre, cependant bien peu la «
connoissent. Pour moi j'ai eu «
le bonheur d'apprendre cette «
doctrine & de la croire: c'est «
pourquoi je vous declare qu'au- «
jourd'hui je sortirai de mon «
Palais revêtu de mes habits de «
cérémonie, pour remercier de «
ses bienfaits le Maître souve- «

» rain de toutes choses. Un de
» mes Officiers monté à cheval
» portera devant moi le tableau
» du Saint Chiffre du Seigneur:
» (c'est-à-dire, le Nom de JESUS.)
» Je fais sçavoir mes volontés
» par ce présent Ecrit, afin que
» l'on s'y conforme. Datté de la
» 4e. année du Regne de l'Em-
» pereur *Tsang tching*, le 10e. du
» 5e. mois.

Il y a lieu de croire que cet Edit, qui est d'un grand Mandarin, servira à confirmer notre *Tao* dans les sentimens favorables qu'il paroît avoir pour notre sainte Religion, & pour ceux qui l'embrassent.

Je ne puis finir cette Lettre sans vous faire part de quelque chose d'assez singulier, touchant la maniere dont deux enfans ont reçû cette année le Baptême. Deux Chrétiens de *King te ching* traver-

soient une chaîne de montagnes : ils rencontrerent sur le chemin un homme tout éploré, qui tenoit entre ses bras un petit enfant qui se mouroit ; & le portoit à un Temple d'Idoles pour y demander sa guérison. Un de ces deux Chrétiens qui étoit Médecin, considéra attentivement l'enfant, & jugea qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre : il consola le pere le mieux qu'il put, & l'entretint du bonheur qu'il pouvoit procurer à son fils, s'il consentoit qu'on lui administrât le Baptême. Le pere pressé par les exhortations du Néophyte, donna son consentement : la difficulté fut de trouver de l'eau; on étoit dans un païs aride, & fort éloigné des endroits où l'on eût pû en aller querir. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils virent passer un homme chargé de deux sceaux

d'eau, & l'enfant fut baptisé sur l'heure. Celui qui leur avoit servi de l'eau, disparut un instant après, sans qu'on pût avoir connoissance ni d'où il venoit, ni à quel dessein il portoit de l'eau dans un lieu aussi désert que l'étoit celui-là. Nos Chrétiens trouvent en cela du prodige : pour moi je me contente d'admirer la Providence de Dieu sur ses Elûs.

Cette même Providence ne m'a paru guéres moins admirable à l'égard d'un autre enfant. Il vint au monde à seize mois ; ce fait est hors de doute. Sa mere, après que le terme ordinaire de sa grossesse fut expiré, ressentoit de tems en tems les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir se délivrer de son fruit. Moi-même étant à *King te tching*, je ne voulus jamais permettre qu'au milieu de son dixiéme mois on la trans-

portât en chaise dans le lieu où les Chrétiens étoient assemblés: j'allai la confesser & la communier dans sa maison. Des Médecins peu habiles vouloient user de remedes violens, s'imaginant qu'elle portoit dans son sein une masse informe, ou un enfant mort, ou même quelque monstre. Mais Dieu touché sans doute de la vertu du pere & de la mere, ne permit pas que ce conseil prévalût. Vers la fin du seiziéme mois notre Chrétienne accoucha d'un fils plein de vie que je baptisai. Il me parut avoir à six mois toute la force qu'ont les enfans ordinaires à un an. Cette heureuse naissance a contribué à la conversion de plusieurs Infidéles, qui lui insultoient auparavant sur son malheur, & qui l'attribuoient à la Religion Chrétienne qu'elle avoit embrassée depuis peu de tems.

[illegible]-moi, en finissant [illegible], d'ajouter ce que le [illegible] m'écrit de Peking: [illegible] au mois de Février que je [illegible], dans laquelle il [illegible] depuis quelque [illegible] dans notre E-[illegible] baptêmes; & que [illegible] on en comp-[illegible] mille dans [illegible] de Peking. Le [illegible] vers ce [illegible] nos Missions du Nord [illegible] grande muraille, où il [illegible] à soixante-[illegible] Huit Chrétiens, [illegible] chefs de famille, [illegible] de dix lieuës [illegible] pour participer aux saints [illegible] Quoiqu'ils soient Chi-[illegible] comme naturalisés [illegible] c'est une [illegible] parmi lesquels [illegible] d'une infini-

le Peuples dépend de la con-
ssion de la Chine : c'est pour
personnes qui aiment vérita-
ment JESUS-CHRIST, & qui
irent le faire aimer de toutes
Nations, un grand motif
ider les Missionnaires, soit
des prieres ferventes, soit
les autres secours qu'ils peu-
nt leur procurer. Je suis avec
n du respect en l'union de vos
nts Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur en Notre Seigneur
FRANÇOIS XAVIER DENTRECOLLES,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU P. JACQUEMIN, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au Pere Procureur des Missions des Indes & de la Chine.

De l'Isle de Tsong-ming dans la Province de Nanking le 1. Septemb. 1711.



MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

L'Isle de Tsong-ming d'où j'ai l'honneur de vous écrire, & qui

est le lieu de ma Mission, n'est pas fort éloignée du continent de la Province de *Nan king* : elle n'en est séparée à l'Oüest que par un bras de mer, qui n'a pas plus de cinq ou six lieuës. Elle est située sous le 33e. dégré de latitude Nord.

Ceux que j'ai consultés sur son origine, assurent qu'elle s'est formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à *Nan king*, a entraîné de diverses Provinces qu'il arrose. C'est pourquoi outre le nom de Tsong-ming qu'on lui donne, on l'appelle communément *Kiang-chè* : ce qui signifie, langue de *Kiang* : soit parce qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a assez la figure d'une langue ; soit parce qu'elle est placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

La maniere dont cette Isle a commencé de se peupler, ne lui est pas fort honorable : c'étoit anciennement un pays sauvage & désert, tout couvert de roseaux : on y reléguoit les bandits & les scélérats dont on vouloit purger l'Empire. Les premiers qu'on y débarqua, se trouverent dans la néceffité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs alimens du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs & industrieux : ils défricherent cette terre inculte, ils en arracherent les plantes inutiles, ils semerent le peu de grains qu'ils avoient apportés, & ils ne furent pas long-tems sans recüeillir le fruit de leurs travaux. Au bout de quelques années une partie du terroir qu'ils avoient cultivé, devint si fertile, qu'elle leur fournit abondamment de-quoi vivre.

C'est ce qui fit naître la pensée à quelques familles Chinoises, qui avoient de la peine à subsister dans le Continent, de venir habiter une terre, dont la culture pouvoit les tirer de l'extrême indigence où elles étoient. Elles se transplanterent donc dans l'Isle, & partagerent entre elles tout le terrein. Mais ces nouveaux venus ne pouvant défricher toute l'étenduë du terroir qu'ils s'étoient donné, appellerent dans la suite à leur secours d'autres familles du Continent: ils leur céderent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles payeroient tous les ans en diverses denrées, une rente proportionnée à la récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle *Quo-teou*, & il subsiste encore maintenant dans tout le pays.

L'Isle de *Tsong-ming* n'étoit pas alors d'une aussi vaste étenduë qu'elle l'est à present. Dans la suite des tems plusieurs petites Isles s'étant rassemblées peu à peu autour de celle dont je parle, elles s'y réunirent insensiblement, & formerent enfin toutes ensemble un terrein continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieuës de longueur, & cinq à six de largeur.

La premiere année que j'arrivai dans l'Isle, je crus, sur le rapport que m'en firent les Insulaires, qu'elle s'étendoit de l'Est à l'Oüest: mais l'ayant parcouru quelque tems après, & l'ayant même côtoyé par mer, je trouvai qu'elle s'étendoit du Sud-Est au Nord-Oüest.

Il n'y a dans tout le pays qu'une Ville qui est du troisiéme Ordre; elle est petite, si on la com-

pare aux autres Villes de l'Empire : elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, & entourées de fossez pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du Ciel qui s'y amassent, & qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrein y est uni, & on n'y voit point de montagnes : on ne s'appercevroit pas même que les endroits les plus proches de la mer, sont beaucoup plus bas que ceux qui en sont éloignés, si l'on n'y voyoit de profonds canaux qu'on y a creusés, & qu'on a bordés de chaussées fort élevées pour mettre la campagne à couvert des inondations.

L'air du pays est temperé : il est sain, quoique les pluies qui tombent en abondance, sur-tout

au Printems, & au milieu de l'Eté, le rendent fort humide. Si les pluïes arrivent au même tems que les grandes marées, une partie de la campagne en est inondée: cette inondation finit à mesure que la marée baisse, mais elle rend l'eau des puits très-mauvaise à boire. On supplée à cet inconvenient, en recueillant l'eau qui tombe du Ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie, & se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de 12. jours: la neige qui couvre alors la terre, n'y est jamais fort haute, & elle se fond aux premiers rayons du Soleil. Il n'en est pas de même de la chaleur qui y dure près de deux mois, & qui y seroit excessive, si elle n'étoit moderée de tems en tems par des vents & par des pluyes

pluyes d'orage accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du Ciel; & que la foudre n'écrase quelques-uns de ces Insulaires. Les Infidéles regardent ces accidens comme des châtimens du Ciel; & quelque chose qu'on leur dise au contraire, on ne sçauroit leur ôter de l'esprit, que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre, ne soient de méchantes gens & indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du Nord-Est des coups de vent terribles, que nous appellons ouragans sur nos mers, & que les gens du pays appellent *Pao-fong*, c'est-à-dire, vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur résiste; arbres, maisons, tout est ren-

versé : pendant deux ou trois jours que regnent ces vents, ils ruïnent entierement les travaux des pauvres gens de la campagne, & détruisent l'espérance des plus abondantes recoltes. Ces vents furieux soufflent d'ordinaire vers la fin de Juillet, à la mi-Août, & au commencement de Septembre. Malheur aux Vaisseaux qui se trouvent alors sur les côtes de la Chine, il est rare qu'ils échappent au naufrage.

Nos Insulaires se souviendront long-tems des désordres que causa un de ces ouragans la nuit du premier jour de leur 6e. Lune, en la 35e. année du Regne de l'Empereur qui est aujourd'hui sur le Trône. Il s'éleva dès le matin un vent violent, sa fureur augmenta durant la nuit, & la mer en fut tellement agitée,

qu'elle franchit ses bornes, & se répandit à plus d'une lieuë loin dans l'Isle. Toute la récolte de l'année fut perduë, les maisons furent renversées, des milliers d'hommes, de femmes, & d'enfans furent engloutis dans les eaux: il ne se sauva que peu de personnes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nâge, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de triste, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré. Cependant quand je parcours cette partie de l'Isle, qui a été si maltraittée depuis peu d'années, je la trouve aussi peuplée & aussi-bien cultivée, que les terres les plus recu-

lées de la mer, qui n'ont rien à souffrir de l'inondation.

Au reste le pays est fort agréable : la multitude des maisons dont la campagne est toute semée, fait un bel effet à la vûë. D'espace en espace on voit de gros Bourgs, où il y a quantité de boutiques de Marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut desirer. Les unes sont garnies de soyeries & d'étoffes somptueuses : on vend dans les autres tout ce qui peut contribuer aux nécessités, & même aux délices de la vie. Dans d'autres on trouve tout ce qui sert aux choses du ménage, comme sont les meubles, & les autres ustenciles domestiques.

De plus il y a entre chaque Bourg autant de maisons répandües çà & là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées

au labour. A la verité ces maisons ne sont rien moins que magnifiques : car à la reserve de celles des riches qui sont bâties de brique, & couvertes de tuilles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toict de chaume, & sont construites de simples roseaux entrelassés les uns dans les autres. Cette simplicité n'a pourtant rien de méprisable. Les arbres plantés de côté & d'autre le long des fossés pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins qui sont fort étroits, parce que le terrein y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de Marchands qui vendent des rafraîchissemens aux Voyageurs. On s'imagineroit presque que toute l'Isle,

dans les endroits où elle est le mieux cultivée, n'est qu'un seul Village d'une étenduë immense.

Vous me demanderez sans doute, mon Révérend Pere, comment un si grand peuple peut subsister dans une Isle qui n'est pas, ce semble, d'une étenduë proportionnée au nombre de ses habitans : mais le détail dans lequel je vais entrer, satisfera pleinement à cette difficulté, & à toutes les autres que vous pourriez me faire. L'Isle étant aussi peuplée qu'elle l'est, vous jugez bien qu'il n'est pas possible que le gibier s'y conserve; aussi n'en trouve-t-on point, & ceux qui en veulent, doivent le faire venir d'ailleurs. La chair de cochon est la plus commune, & en même tems la plus estimée. Il faut convenir qu'elle est

meilleure qu'en Europe ; mais au goût de nos Chinois, nos mets les plus délicats n'ont rien qui lui soit comparable.

Il y a un grand nombre de grosses Oyes, de Canards domestiques, & encore plus de Poules, qui ne laissent pas d'être aussi cheres qu'en France, mais à bien meilleur marché qu'en Espagne, & dans le Bresil. En hyver les côtes de la mer sont toutes couvertes de Canards sauvages qu'on prend dans des piéges. On y nourrit aussi quantité de Buffles, mais ils ne servent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force & d'une grandeur extraordinaires, sont cependant si dociles & si traitables, qu'un jeune enfant s'en rend le maître, & les conduit par tout où il veut. Les chevaux y sont rares ; à la reserve de ceux qui sont

destinés à monter la Cavalerie de l'Empereur, il n'y a que quelques gens riches qui en ayent, encore est-ce plûtôt pour affecter un certain faste, que pour s'en servir au besoin. De gros Asnes sont la monture ordinaire, même des personnes les plus distinguées.

La terre y porte peu de fruits: on y voit de gros citrons ausquels on ne touche point: ils ne servent que d'ornemens dans les maisons: on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, & cela uniquement pour divertir la vûë, & pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à assaisonner les viandes, des abricots qu'on pourroit manger, si l'on se donnoit le tems de les laisser meurir sur l'arbre; de grosses pêches, qui ne sont guéres moins bonnes

que celles d'Europe, mais dont il faut user sobrement, parcequ'elles donnent la dissenterie qui est mortelle en ce pays-ci.

Le meilleur fruit qu'on y trouve, c'est le *Setse*. Il est de la grosseur de nos pommes: sa peau est fine, unie, & délicate: elle couvre une chair molle & rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs & applatis. Ce fruit n'est meur que vers le commencement de l'Automne: il est agréable au goût, fort rafraîchissant, & ne nuit point à la santé. On y voit aussi de gros melons d'eau, qu'ils appellent melons d'Occident: la chair en est rouge, & remplie d'une eau fraîche & sucrée, qui désaltere dans les grandes chaleurs.

Enfin dans toutes les saisons de l'année il y croît toutes sortes d'herbes & de légumes qu'on

ne connoît point en Europe. De la graine de ces herbes on fait ici une huile qui tient lieu de beurre, & qui est d'un grand usage pour les saulces. Les Cuisiniers de France, qui ont le plus rafiné sur ce qui peut réveiller l'appetit, seroient surpris de voir que nos Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de simples féves qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chan-tong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur blé, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vûë & au goût.

Le terroir ne souffre point de vignes, cependant toute l'Isle a du vin en abondance. Outre celui que les Mandarins font ve-

nir pour leur table d'une Ville du troisiéme Ordre de la Province, qui passe pour être très-délicat; ces Insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espece particuliere de ris différent de celui dont ils se nourrissent. Le débit en est grand parmi le peuple. Voici comment ils s'y prennent pour faire ce vin: ils laissent tremper le ris dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent, pendant 20. & quelquefois 30. jours: ils le font cuire ensuite: quand il s'est liquefié au feu, il fermente aussitôt, & se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux: sous cette écume se trouve un vin très-pur: on le tire à clair, & on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau de vie,

qui n'eſt guéres moins forte que la nôtre.

La ſituation de l'Iſle feroit juger que la plûpart de ſes habitans s'occuperoient de la peſche; néanmoins il y en a très-peu qui ſoient peſcheurs de profeſſion. Le poiſſon qu'on y trouve de toute eſpece, vient du côté de terre ferme. Une infinité de barques qui en ſont chargées, y abordent en certaines ſaiſons de l'année. Parmi ces barques, il y en a toujours dix ou douze remplies de Chrétiens des différentes Egliſes du Continent. Ils ne manquent pas alors de venir me trouver pour ſe confeſſer, & participer à la ſainte Table. C'eſt d'ordinaire le jour de l'Aſcenſion de N. S. que les hommes ſe rendent à mon Egliſe: le lendemain ou quelques jours après, je vais dans la maiſon d'un Chré-

tien, où les femmes se rassemblent, & où je leur administre les Sacremens. Je suis charmé de leur foy & de leur pieté, & je suis persuadé que ces pauvres gens seront un jour aussi grands dans le Ciel, qu'ils paroissent ici bas méprisables aux yeux des hommes.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les sortes de poissons qu'on apporte dans l'Isle; je m'attacherai seulement à quelque espece particuliere, dont on n'a point de connoissance en Europe. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, & qui pese environ 40. livres, est celui qu'ils appellent *Tcho kia yu*, c'est-à-dire, *l'encuirassé*. Ils le nomment ainsi, parce qu'effectivement il a sur le dos, sous le ventre, & aux deux côtés une suite d'écailles tranchantes rangées en

ligne droite, & posées les unes sur les autres à peu-près comme sont les tuiles sur nos toicts. C'est un poisson excellent, dont la chair est fort blanche, & qui ressemble assez à celle du Veau pour le goût.

Quand le tems est doux, on pesche une autre sorte de petit poisson fort délicat, que les gens du pays appellent *poisson de farine* à cause de son extrême blancheur, & parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux petits cercles d'argent fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à 40. livres pesant d'un seul coup de filet.

Mais à mon sens le meilleur poisson qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pesche à la 4e. & 5e. Lune : il approche assez de nos Brames de mer, & il pese 5.

à 6. livres. Il se vend d'ordinaire 8 sols la livre sur le lieu de la pesche, & le double à 20. lieuës dans les terres où on le transporte.

A peine cette pesche est-elle finie, que des côtes de la Province de *Tche Kiang* il arrive de grands Vaisseaux chargés d'une autre espece de poisson frais, qu'on nomme *le poisson jaune*, à cause de sa couleur. Il ressemble aux Morues de Terre-neuve. Il n'est pas croyable combien il s'en consomme dans la saison depuis les côtes de *Fokien* jusqu'à celles de *Chan-tong*, outre la multitude prodigieuse qu'on sale dans le pays même où se fait la pesche. On le vend à très-vil prix, quoique les Marchands ne puissent l'aller chercher sans s'engager dans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du

Mandarin la permiſſion de faire le commerce, loüer enſuite un Vaiſſeau, aller à 20. lieuës dans les terres acheter de la glace dont on fait des magazins durant l'hyver pour ce trafic, enfin acheter le poiſſon à meſure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de cale du Vaiſſeau ſur des couches de glace, de la même maniere qu'à Dieppe on arrange les harans dans des tonnes. C'eſt par ce moyen que malgré les plus grandes chaleurs, ce poiſſon ſe tranſporte dans des ports éloignés, & y arrive auſſi frais que s'il ſortoit de la mer. Il eſt aiſé de juger combien cette peſche doit être abondante, puiſque le poiſſon ſe vend à ſi bon compte, nonobſtant la dépenſe que font les Marchands qui l'apportent.

Quelque grand que ſoit le

commerce qui s'en fait dans l'Isle, il ne suffiroit pas pour nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans. Ainsi depuis la 6e. jusqu'à la 9e. Lune, ils font venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer, qui s'étendent depuis l'embouchure du *Kiang* jusqu'à la Province de *Chan-tong*. C'est-là que de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau: tout y est disposé de telle sorte que les eaux s'écoulent aussi-tôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux Marchands de l'Isle, qui en chargent leurs Vaisseaux à peu de frais. Ainsi, comme vous voyez, nos Insulaires ne subsistent que de la pesche & du cochon salé,

dont ils ont ſoin de faire de bonnes proviſions.

Depuis 20. à 30. ans, la mer d'année en année a tellement rongé le terrein de l'Iſle le plus proche de la terre ferme, que ceux qui dans leur jeuneſſe cultivoient leurs terres à plus d'une lieuë de la mer, ont été obligés ces années dernieres, de rebâtir leurs maiſons dans le peu de terrein que la mer ne leur avoit pas encore enlevé: mais ce qu'elle avoit dérobé d'un côté, elle l'a reſtitué de l'autre, en ſorte qu'on voit à preſent de vaſtes campagnes enſémencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques. J'allai l'an paſſé dans une de ces campagnes qui a trois lieuës de longueur, & demi-lieuë de largeur: elle eſt déja jointe à la terre de l'Iſle par une de ſes extrémités, & elle s'y joindra bien-

tôt toute entiere. J'appris qu'il y avoit là huit familles Chrétiennes, qui depuis long-tems n'avoient vû aucun Missionnaire. Je les visitai, & après les avoir confessés & communiés, je baptisai onze Adultes. Ma présence a beaucoup consolé ce petit nombre de Chrétiens; ils ont pris le dessein de bâtir incessamment une Chapelle, & je leur ai promis de les aller voir tous les ans.

La terre n'est pas la même dans toute l'Isle: il y en a de trois sortes dont le rapport est bien différent. La prémiere est située vers le Nord, & ne se cultive point: elle est à peu-près comme sont nos prairies; les roseaux qui y croissent naturellement, sont d'un revenu très-considérable. On employe une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la campagne; l'au-

tre partie sert à brûler, & fournit le chauffage, non seulement à tout le pays, mais encore à une partie des Côtes voisines de la terre ferme.

La seconde espece de terre, est celle qui depuis la premiere s'étend jusqu'à la mer du côté du midi. Ces Insulaires y font tous les ans deux recoltes; l'une de grains, qui est générale, se fait au mois de Mai; l'autre se fait de ris ou de coton: celle-là au mois de Septembre, & celle-ci un peu après. Leurs grains sont le froment, l'orge, & une espece de blé barbu, qui bien que semblable au segle, est pourtant d'une autre nature.

La culture du ris est la plus pénible. Dès le commencement de Juin ils inondent leurs campagnes de l'eau des canaux qui les environnent, & qui commu-

niquent de tous côtés : ils employent pour cela certaines machines semblables aux chapelets dont on se sert en Europe pour dessécher les marais, ou pour vuider les bâtardeaux. Ensuite ils donnent à cette terre trois ou quatre labours consécutifs, & toûjours le pied dans l'eau. Après ce premier travail ils rompent les mottes de terre avec la tête de leur hoyau ; & par le moyen d'une machine de bois sur laquelle un homme se tient debout, & est tiré par un Buffle qu'il conduit, ils unissent le terroir, afin que l'eau se répande par tout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le ris qu'un mois auparavant ils avoient semé fort épais dans un autre canton, & ils le transplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand le ris commence à

paroître, leur soin doit être d'arracher les mauvaises herbes qui seroient capables de l'étouffer: ils doivent encore veiller, sur tout dans les grandes chaleurs, à ce que leurs champs soient toûjours inondés des eaux de la mer qui remplissent leurs canaux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que par une disposition admirable de la Providence, ces eaux qui sont salées pendant tout le reste de l'année, deviennent douces & propres à fertiliser leurs terres, précisément au tems qu'ils en ont bésoin pour les cultiver.

La récolte du coton demande moins de soin & de fatigues. Le jour même qu'ils ont moissonné leurs blés, ils sément le coton dans le même champ, & ils se contentent de remuer avec un rateau la surface de la terre.

Quand cette terre a été humectée par la pluye ou par la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds. Les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu du mois d'Août: d'ordinaire elles sont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur succede un petit bouton qui croît en forme d'une gousse de la grosseur d'une noix. Le 40e. jour depuis la fleur, cette gousse s'ouvre d'elle-même; & se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de ver à soye. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, & contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est tems de faire la récolte: néanmoins quand il fait beau tems, on

laiſſe le fruit encore deux ou trois jours expoſé au Soleil ; la chaleur l'enfle, & le profit en eſt plus grand.

Comme toutes les fibres du coton ſont fortement attachées aux ſemences qu'elles renferment, on ſe ſert d'un roüet pour les en ſéparer. Ce roüet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, & l'autre de fer de la longueur d'un pied, & de la groſſeur d'un poulce. Ils ſont tellement appliqués l'un à l'autre, qu'il n'y paroît aucun vuide : tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au ſecond, l'autre main leur applique le coton, qui ſe détache par le mouvement, & paſſe d'un côté, pendant que la ſemence reſte nuë & dépoüillée de l'autre. On carde enſuite le coton, on le fi-

le

le, & l'on en fait des toiles.

Il y a une troisiéme sorte de terre qui est stérile en apparence, & qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandûë par arpens dans divers cantons de l'Isle du côté du Nord. On en tire une si grande quantité de sel, que non seulement toute l'Isle en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme, qui viennent en chercher secrettement pendant la nuit. Ils l'achetent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent: car s'ils sont surpris par les Mandarins, leurs barques & leur sel sont confisqués, & de plus ils sont condamnés selon les Loix à quatre ou cinq années de galere. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts, un moyen

infaillible d'éviter le châtiment : qu'un des amis du coupable, en saluant le Mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une dixaine de pistoles, le Mandarin juge aussi-tôt qu'il s'est trompé, & qu'il a pris pour du sel les diverses marchandises qui étoient dans la barque.

Il seroit assez difficile d'expliquer comment il se peut faire que certaines portions de terre dispersées dans tout un pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur sont contigues, sont très-fertiles en blé & en coton. Il arrive même souvent que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées : ce sont là de ces secrets de la nature que l'esprit

humain s'efforceroit vainement de pénétrer, & qui doivent servir à lui faire admirer de plus en plus la grandeur & la puissance de l'Auteur même de la Nature.

Peut-être serez-vous bien-aise de sçavoir de quelle maniere on tire le sel de la terre dont je parle : le voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, & on l'éleve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le Soleil en a seché la surface, & qu'elle paroît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enleve, & on la met en divers monceaux qu'on a soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluye ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu panchées, & qui ont des

bords de 4. ou 5. doigts de hauteur : puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainsi épurée ne devient pas pour cela inutile : on la met à quartier ; au bout de quelques jours ; quand elle est seche, on la réduit en poussiere, après quoi on la répand sur le terrein d'où elle a été tirée : elle n'y a pas demeuré 7. à 8. jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on tire encore une fois de la même maniere que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, les

femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties sur le lieu même, à faire boüillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se partage également sous les bassins, & s'exhale en fumée par un long tuyau dressé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux salées ont bouilli quelque tems, elles s'épaississent, & se changent peu-à-peu en un sel très-blanc, qu'on rémue sans cesse avec une large espatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entierement sec.

Des forêts entieres suffiroient à peine pour entrétenir le feu nécessaire au sel qui se fait pendant toute l'année: cependant on ne trouve aucun arbre dans l'Isle.

La Providence y a suppléé en faisant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines. Il y a là un grand nombre de Chrétiens pleins de ferveur & de pieté, qui ont une Eglise dédiée aux Saints Anges. La premiere fois que je les visitai, ils me firent remarquer ce trait de la Providence à leur égard.
„ Voyez, me disoient-ils, com-
„ bien cette aimable Providence
„ est attentive à nos besoins ; car
„ enfin s'il nous falloit aller cher-
„ cher bien loin ces roseaux que
„ nous trouvons sous la main,
„ nous ne pourrions jamais résis-
„ ter à une semblable fatigue, &
„ nos terres nous deviendroient
„ par-là tout-à-fait inutiles.

Le grand commerce qui se fait dans l'Isle, sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans. Le commer-

ce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur premiere Lune, qu'ils employent aux divertissemens & aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de là tout est en mouvement dans la Ville & à la campagne. Les uns apportent des Provinces de *Kiang-si* & du *Hou quang* une quantité prodigieuse de ris, celui qu'on recueille dans toute l'Isle suffisant à peine pour l'entretenir un ou deux mois. Les autres portent dans les Villes du Continent leur coton & leurs toiles, & en reviennent avec toute sorte de denrées, & avec d'autres marchandises qu'ils débitent en très-peu de tems. J'ai vû des Marchands, par exemple, qui, trois ou quatre jours après leur arrivée, avoient vendu jusqu'à six mille bonnets propres de la saison.

Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui avec un peu d'économie, trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On voit quantité de familles, qui n'ont pour tout fonds que 50. sols ou un écu: & cependant le pere, la mere avec deux ou trois enfans, vivent de leur petit negoce, se donnent des habits de soye qu'ils portent aux jours de cérémonie, & amassent en peu d'années dequoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre, & c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits Marchands qui se voit cinquante sols, achéte du sucre, de la farine, & du ris. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle ici, le cœur des Voyageurs. A

peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les Villageois, qui dès le matin viennent en foule dans la Ville; par les Vendeurs de roseaux, par les Ouvriers, les Porte-faix, les Plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit au boût de quelques heures 20. sols au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entrétien de sa petite famille.

La monnoye dont on se sert pour le commerce, est la même qui est en usage dans tout l'Empire: elle consiste en divers morceaux d'argent de toute sorte de figures qu'on pese dans de petites balances portatives, & en des deniers de cuivre enfilés dans de petites cordes centaine par centaine jusqu'au nombre de mille. Leur argent n'est pas tout

M v

de même titre. Il s'en trouve du titre de 90. jusqu'à celui de cent, qui est le plus fin. On en voit aussi du titre de 80. c'est celui qui est de plus bas aloi: il n'est point de mise, à moins que l'on n'en augmente le poids jusqu'à la valeur de celui qui doit passer dans le commerce.

La livre d'argent est du poids de deux de nos écus: il y en a du poids de 6. de 7. & même de 50. d'autres de la valeur de 250. de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, & on les employe pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail: il faut les mettre au feu, les battre, les applatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, & d'en donner le poids dont on est convenu. D'où

il arrive que le payement est toujours beaucoup plus long & plus embarrassant que n'a été l'achapt. Ils avoüent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoyes d'un prix fixe & d'un poids déterminé ; mais ils disent que leurs Provinces fourmilleroient aussi-tôt de faux monnoyeurs, ou de gens qui altéreroient les monnoyes ; & que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on coupe l'argent, à mesure qu'on en a besoin, pour payer le prix de ce qu'on achete.

Pour vous donner une idée entiere de ce pays, il faut encore, mon R. P. vous entretenir de la maniere dont il est gouverné, & des diverses conditions de ses habitans. Toute l'Isle se partage en quatre sortes de personnes. Le premier Ordre est

celui des Mandarins, soit qu'ils soient Mandarins d'armes, ou qu'ils soient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang, & fait à peu-près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a sous lui quatre Mandarins, dont l'emploi répond assez à celui de nos Capitaines: quatre autres Mandarins dépendent d'eux & sont comme leurs Lieutenans: ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à sa dignité; & quand il paroît en public, il est toujours accompagné d'une escorte d'Officiers de son Tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes, partie cavalerie, partie infante-

rie. Les Soldats sont du pays même, & y ont leur famille. On leur paye de trois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de 5. sols d'argent fin, & d'une mesure de ris par jour, ce qui suffit pour l'entrétien d'un homme. Les Cavaliers ont 5. sols de plus, & deux mesures de petites féves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de tems en tems la revûë de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs fleches, leurs cuirasses, & leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de 30. ou de 40. coups de bâton. On leur fait faire aussi l'exercice, si cependant l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse & sans or-

dre qu'ils font à la suite du Mandarin. Hors de là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix regne depuis tant d'années, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les Soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe, cette profession est regardée de la plûpart comme une fortune qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis, ou par les présens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier des Mandarins de Lettres, est le Gouverneur de la Ville, & de tout le pays : c'est lui seul qui administre la Justice : il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paye à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui

ont été tués dans quelques démêlés, où que le désespoir a porté à se donner la mort. Deux fois le mois il donne audience aux 27. Chefs de quartiers répandus dans l'Isle, & il s'informe exactement de ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribuë les Passeports aux Barques & aux Vaisseaux, il écoute les plaintes & les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple: tous les procès viennent à son Tribunal: il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels: mais sa Sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur; & comme les Tribunaux de la Pro-

vince, & encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'Arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois autres subalternes qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces Charges ressemblent assez à celles des Lieutenans particuliers de nos Présidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, & seulement en ce qui concerne les examens & les dégrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluye ou du beau tems. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par tout

des Ordonnances qui préscrivent un jeûne universel : il est défendu alors aux Bouchers & aux Traitteurs de rien vendre sous des peines griéves : cependant quoiqu'ils n'étalent pas la viande sur leur boutique, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'Ordonnance. Le Mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres Mandarins vers le Temple de l'Idole, il allume sur son Autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après quoi tous s'asseyent : pour passer le tems, ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, & enfin ils se retirent. C'est ce qu'ils appellent

demander de la pluye ou du beau tems.

Il y a deux ans que le Viceroi de la Province s'impatientant de voir que la pluye n'étoit point accordée à ses demandes réiterées, envoya un petit Mandarin dire de sa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluye à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la Ville, & feroit raser son Temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces ménaces: car le jour marqué arriva sans qu'il y eût de pluye. Le Viceroi offensé de ce refus, songea à tenir sa parole: il défendit au Peuple de porter son offrande à l'Idole, il ordonna qu'on fermât son Temple, & qu'on en scellât les portes; ce qui fut exécuté sur le champ.

Mais la pluye étant venûë quelques jours après, la colere du Viceroi s'appaisa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le second rang dans l'Isle. On appelle ainsi ceux qui ont été autrefois Mandarins dans d'autres Provinces, (car on ne peut l'être dans son propre pays,) soit qu'ils ayent été cassés, & presque tous sont de ce nombre ; soit que d'eux-mêmes ils ayent quitté le Mandarinat avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcés par la mort de leur pere ou de leur mere ; car un Mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussi-tôt se dépoüiller de sa Charge, & donner par là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des Nobles ceux qui n'ayant pas eu

assez de capacité pour parvenir aux dégrés Litteraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entrétiennent avec les Mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre & respecter du Peuple.

Le troisiéme Ordre est celui des Lettrés. On compte dans l'Isle près de 400. Bacheliers: trois d'entre eux sont Chrétiens : il y a aussi deux Bacheliers d'Armes, sept ou huit Licentiés, & trois ou quatre Docteurs. Outre cela il s'y trouve une infinité de gens d'étude qui depuis l'âge de 15. à 16. ans jusqu'à celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au dégré de Bachelier,

quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plûtôt l'ambition que le désir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le dégré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilege d'être admis à son Audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui : honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

Enfin le dernier Ordre comprend tout le peuple. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul Mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple quarré de papier scellé de son Sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des Villes & des Villages, & il est aussi-tôt obéi. Il ordonna l'an passé qu'on

creusât tous les canaux qui sont dans l'Isle ; ses ordres furent exécutés en moins de 15. jours.

Une si prompte obéïssance vient de la crainte & du respect que le Mandarin s'attire par la maniere dont il conduit un si grand peuple : il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil ; il est superbement vêtu, son visage est grave & sévere : quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte toute dorée ; il est précédé de tous les gens de son Tribunal, dont les bonnets & les habits sont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux côtés de la ruë, les uns tiennent devant lui un parasol de soye, les autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre, & d'espace en espace avertissent à haute voix le Peuple de se tenir

dans le respect à son passage; quelques-uns portent de grands foüets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer: le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui sçait qu'il n'échaperoit pas aux châtimens que lui feroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ses ordres.

Quoique ces Insulaires passent pour être plus grossiers que les gens du Continent, je trouve néanmoins que leurs manieres ne sont guéres moins polies ni moins honnêtes, que celles des autres Chinois que j'ai connus ailleurs. Ils gardent dans les Villages, comme à la Ville, toutes les bienséances qui conviennent au rang d'un chacun, soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent; ou bien qu'ils se rendent

visite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de respect & de civilité, dont ils usent en se parlant : en voici quelques-uns : Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *fi sin*, disent-ils, *vous prodiguez votre cœur*. Si on leur a rendu quelque service, *sie pŏ tsin*, *mes remerciemens ne peuvent avoir de fin*. Pour peu qu'ils détournent une personne occupée, *fàn laò*, *je vous suis bien importun*. *Tĕ tsoúi*, *c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté*. Quand on les prévient de quelque honnêteté, *pŏ càn*, *pŏ càn*, *pŏ càn*. *Je n'ose*, *je n'ose*, *je n'ose*, c'est-à-dire, souffrir que vous preniez cette peine là pour moi. Si l'on dit quelque parole qui tourne tant soit peu à leur louange, *Kì càn*, *Comment oserois-je ?* c'est-à-dire, croire de telles

telles choses de moi. Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger, *yeoù mán*, ou bien, *tái mán. Nous vous avons bien mal reçus, nous vous avons bien mal traitté.* Ils ont toujours à la bouche de semblables paroles qu'ils prononcent d'un ton affectueux, mais je ne voudrois pas répondre que le cœur y eût beaucoup de part.

Il n'y a guéres de peuple qui craigne davantage la mort que celui-ci ; quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, sur-tout parmi les personnes du sexe, qui se la procurent, ou par colere, ou par désespoir. Mais il semble qu'ils apprehendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article : tel qui n'aura que 9. ou 10. pistoles, les employera à

ſe faire conſtruire un cercueil plus de 20. ans avant qu'il en ait beſoin ; & il le regarde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon.

J'ajoûterai que je n'ai point vû de Nation plus curieuſe que celle des Chinois : ils veulent tout voir & tout entendre. Du reſte ils ſont doux & paiſibles, quand on ne les irrite pas ; mais violens & vindicatifs à l'excès, quand ils ont été offenſés. En voici un exemple : Il n'y a que trois ans que nos Inſulaires s'apperçurent que le Mandarin avoit détourné à ſon profit une grande partie du ris, que l'Empereur dans un tems de ſtérilité envoyoit pour être diſtribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accuſerent à un Tribunal ſupérieur, & prouverent que de quatre cens charges de ris qu'il avoit reçues,

il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix Le Mandarin fut cassé sur l'heure de son Emploi. Quand il fut sorti de la Ville pour prendre le chemin de la mer, il fut bien surpris de ne point trouver à son passage ni tables chargées de parfums, comme c'est la coûtume, ni personne qui tirât ses bottes pour lui en chausser de nouvelles. Il étoit pourtant environné d'une foule prodigieuse de peuple, mais ce n'étoit rien moins que pour lui faire honneur que ce grand monde étoit accouru; c'étoit pour l'insulter, & pour lui reprocher son avarice. Les uns l'inviterent par dérision à demeurer dans le pays, jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le ris que l'Empereur lui avoit confié pour le soulagement des peuples. D'autres le tirerent hors de sa chaise, & la briserent: plu-

sieurs se jetterent sur lui, déchirerent ses habits, & mirent en pieces son parasol de soye. Tous le suivirent jusqu'au Vaisseau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Hors de ces sortes d'occasions qui sont rares, les Chinois sont fort traitables, & ont un profond respect pour les personnes qui ont sur eux quelque autorité. Ils sont d'ordinaire assez avides de loüange, sur-tout les petits Lettrés; mais il me paroît qu'ils le sont encore plus d'argent: l'on ne doit jamais leur en confier qu'après avoir pris de sages précautions, encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain Canton de l'Isle où les Peuples aiment le procès de telle sorte, qu'ils engagent leurs maisons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils

ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous-main au Mandarin, a l'adresse d'éluder le châtiment, & de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avoit appellé en Justice. De-là naissent entre eux des haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse. La voye la plus ordinaire qu'ils employent pour se vanger, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi : les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait don-

ner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire, & selon les Loix, ceux qui en sont convaincus, doivent être punis de mort.

On ne doit pas être surpris de trouver de pareils excès chez un Peuple qui ne connoît point d'autre loy de la charité, que celle de s'aimer soi-même, ni d'autre bonheur que celui qu'il se procure en contentant ses plus injustes passions. On en voit pourtant à qui les seules lumieres de la raison inspirent de l'horreur pour ces sortes de crimes: ce sont des gens de probité aux yeux des hommes, à qui il ne manqueroit que d'être Chrétiens, pour être véritablement vertueux aux yeux de Dieu. Ils se reconcilient de bonne foy avec leurs ennemis, & ils mettent souvent en usage des moyens qu'une ami-

tié toute naturelle leur fait imaginer, pour soulager un ami qui est dans la disgrace, & pour rappeller dans sa famille les biens que quelque revers de fortune, ou le défaut de conduite, en avoit fait sortir. Un de ces moyens m'a paru avoir quelque chose d'assez singulier, pour vous le rapporter à la fin de cette Lettre.

Quand les affaires d'un particulier sont dérangées, six de ses amis s'unissent ensemble afin de le secourir, & forment avec lui une societé qui doit durer sept ans. Ils contribuent d'abord les uns plus, les autres moins, jusqu'à la concurrence d'une certaine somme. Par exemple, ils lui feront la premiere année une avance de 60. pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce: pour faire cette

ſomme, ils ſe taxent chacun pour toutes les années de la maniere ſuivante : D'abord celui qu'on veut aſſiſter tient le premier rang dans la societé ; car c'eſt pour lui qu'elle ſe forme ; le ſecond des Aſſociés débourſe 15. piſtoles ; le troiſieme 13, le quatriéme 11, le cinquiéme 9, le ſixiéme 7, & le ſeptiéme 5. Cette premiere année finie, ce ne ſeroit pas un grand ſervice qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourſer l'argent qu'on lui a avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpétuité : que font-ils donc ? ils le taxent à ſon tour à 15. piſtoles qu'il doit fournir pendant chacune des ſix années qui reſtent ; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puiſque ce n'eſt qu'une partie du profit qu'il a dû retirer de la ſomme capi-

tale de 60. pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année tous les Associés fournissent leur contingent à l'ordinaire, & celui d'entre eux qui l'année d'auparavant avoit avancé 15. pistoles, en reçoit 60. & il en fournit 13. les années suivantes. La troisiéme année, c'est le troisiéme des Associés qui reçoit les 60. pistoles, & qui ensuite en débourse 11. tant que la Societé dure : & ainsi du reste. Chacun des Associés reçoit à son tour la somme de 60. pistoles, plûtôt ou plûtard, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la Societé a été formée, se trouve avoir la somme principale de 60. pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque

année beaucoup plus que les 15. pistoles qu'il a été obligé de débourser. La Table suivante, où vous verrez d'un coup-d'œil ce que chacun débourse ou reçoit chaque année, vous donnera une idée plus nette de la forme de cette Societé.

Premiere année.

Le 1er. reçoit	60. pistoles.
Le 2e. donne	15.
Le 3e. donne	13.
Le 4e. donne	11.
Le 5e. donne	9.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Seconde année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. reçoit	60.
Le 3e. donne	13.

Le 4e. donne	11.
Le 5e. donne	9.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Troisiéme année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. donne	13.
Le 3e. reçoit	60.
Le 4e. donne	11.
Le 5e. donne	9.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Quatriéme année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. donne	13.
Le 3e. donne	11.
Le 4e. reçoit	60.
Le 5e. donne	9.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Cinquième année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. donne	13.
Le 3e. donne	11.
Le 4e. donne	9.
Le 5e. reçoit	60.
Le 6e. donne	7.
Le 7e. donne	5.

Sixième année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. donne	13.
Le 3e. donne	11.
Le 4e. donne	9.
Le 5e. donne	7.
Le 6e. reçoit	60.
Le 7e. donne	5.

Septième année.

Le 1er. donne	15. pistoles.
Le 2e. donne	13.

Le 3ᵉ. donne	11.
Le 4ᵉ. donne	9.
Le 5ᵉ. donne	7.
Le 6ᵉ. donne	5.
Le 7ᵉ. reçoit	60.

Quoique la taxe imposée à chacun des Associez soit inégale, & que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plûtôt la somme de 60. pistoles, & que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce, les dédommage bien des avances qu'ils ont faites.

Il est tems, mon Révérend Pere, de finir cette Lettre qui n'a été peut-être que trop longue. J'espere vous entretenir

une autre année des fruits que Dieu voudra bien opérer par mon ministere dans cette Chrétienté naissante. Je la recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur en Notre Seigneur
JACQUEMIN, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU P. GABRIEL MAREST, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au Pere GERMON *de la même Compagnie.*

Aux Cascaskias, Village Illinois, autrement dit de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, le 9. Novembre 1712.



MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

Je souhaiterois pouvoir vous donner de nos Missions des con-

noiſſances qui répondiſſent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vaſtes pays ſemés de Villes & de Bourgades, où une multitude innombrable d'Idolâtres ſe préſente en foule au zéle des Miſſionnaires, donneroit lieu de croire que les choſes ſont ici ſur le même pied : il s'en faut bien, mon R. Pere, dans une grande étendûë de pays, à peine trouve-t-on trois ou quatre Villages : notre vie ſe paſſe à parcourir d'épaiſſes forêts, à grimper ſur les montagnes, à traverſer en canot des lacs & des rivieres pour atteindre un pauvre Sauvage qui nous fuit, & que nous ne ſçaurions apprivoiſer ni par nos diſcours, ni par nos careſſes.

Rien de plus difficile que la converſion de ces Sauvages; c'eſt

un miracle de la miséricorde du Seigneur : il faut dabord en faire des hommes, & travailler ensuite à en faire des Chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujettis à aucune Loy, l'indépendance dans laquelle ils vivent, les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des Chefs parmi eux, mais ces Chefs n'ont nulle autorité : s'ils usoient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verroient aussi-tôt abandonnés de ceux mêmes qui les auroient choisis pour Chefs ; ils ne s'attirent de la considération & du respect, qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudiere, c'est-à-dire, de quoi donner des festins à ceux qui leur obéïssent.

C'est de cette indépendance que naissent toute sorte de vices

qui les dominent. Ils ſont lâches, traîtres, légers & inconſtans, fourbes; naturellement voleurs, juſqu'à ſe faire gloire de leur adreſſe à dérober, brutaux, ſans honneur, ſans parole, capables de tout faire quand on eſt libéral à leur égard, mais en même tems ingrats & ſans reconnoiſſance. C'eſt même les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus inſolens: On me craint, diſent-ils, on me recherche. Ainſi quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on eſt contraint de leur faire valoir les petits ſervices qu'on leur rend.

La gourmandiſe & l'impudicité ſont ſur tout les vices qui regnent le plus parmi nos Sauvages: ils ſe font une habitude des actions les plus déteſtables, avant

même qu'ils soient en âge de connoître toute la honte qui y est attachée : si vous ajoûtez à cela la vie errante qu'ils menent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous convien-drez aisément que la raison doit être bien abrutie dans ces gens-là, & qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'E-vangile. Mais plus ils sont éloi-gnés du Royaume de Dieu, plus notre zéle doit-il s'animer pour les en approcher, & les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous sçavons en même tems que tout nous est possible avec le se-cours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conver-sions que Dieu veut bien opérer par notre ministere, que nous sommes à couvert de l'orgueil &

de tout retour que nous pourrions faire ſur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces converſions, ni aux ſolides raiſonnemens du Miſſionnaire, ni à ſon éloquence, ni à ſes autres talens qui peuvent être utiles en d'autres pays, mais qui ne font nulle impreſſion ſur l'eſprit de nos Sauvages : on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là ſeul, qui des pierres mêmes, ſçait faire, quand il lui plaît, des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un pays fort agréable. Il n'eſt pas néanmoins auſſi enchanté que nous le repréſente l'Auteur de la nouvelle relation de l'Amérique Méridionale, qui a paru ſous le nom de M. le Chevalier de Tonti. J'ai oüi dire à M. de Tonti lui-même, qu'il déſavouoit cet ouvrage, & qu'il n'y reconnoiſſoit que

son nom qui est à la tête.

Il faut avoüer pourtant que le pays est très-beau : de grandes rivieres qui l'arrosent, de vastes & épaisses forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays soit plus au Sud que la Provence, l'hyver y est plus grand : les froids y sont pourtant assez modérés. Pendant l'Eté la chaleur y est moins grande : l'air est rafraichi par les forêts, & par la quantité de rivieres, de lacs, & d'étangs dont le pays est coupé.

La riviere des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39. dégré de latitude : elle a environ 150. lieuës de longueur, & ce n'est guéres que vers le printems qu'elle est bien navigable. Elle court au Sud-Oüest, &

vient du Nord-Est ou Est-Nord-Est. Les campagnes & les prairies sont toutes couvertes de Bœufs, de Chevreuils, de Biches, de Cerfs, & d'autres bêtes fauves. Le gibier y est encore en plus grande abondance: on y trouve sur-tout quantité de Cygnes, de Grues, d'Outardes, & de Canards: les folles avoines qui croissent naturellement dans les campagnes, les engraissent de telle sorte, qu'il en meurt très-souvent que la graisse étouffe. Les Poules d'Inde y sont pareillement en grand nombre, & elles sont aussi bonnes qu'en France.

Ce pays ne se borne pas à la riviere des Illinois: il s'étend encore le long du Mississipi de l'un & de l'autre côté, & a environ 200. lieues de longueur, & plus de 100. de largeur. Le

Mississipi est un des plus beaux fleuves du monde : une chaloupe le monta ces dernieres années jusqu'à 800. lieuës : des chutes d'eau l'empêcherent d'aller plus loin.

Sept lieuës au-dessous de l'embouchure du fleuve des Illinois, se trouve une grande riviere nommée le *Missouri*, ou plus communément *Pekitanoui*, c'est-à-dire, eau bourbeuse, qui se décharge dans le Mississipi, du côté de l'Oüest : elle est extrêmement rapide, & elle salit les belles eaux du Mississipi, qui coulent de-là jusqu'à la mer. Elle vient du Nord-Oüest, assez près des mines que les Espagnols ont dans le Mexique, & est fort commode aux François qui voyagent en ce pays là.

Environ 80. lieuës au-dessous du côté de la riviere des Illinois, c'est-à-dire du côté de l'Est (car

le Missisipi court ordinairement du Nord au Sud) se décharge encore un autre belle riviere appellée *Ouabache*. Elle vient de l'Est-Nord-Est. Elle a trois bras, dont l'un va jusqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie & la Caroline, & le troisiéme jusqu'aux *Miamis*. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans ce pays-ci des mines de plomb & d'étain, & que si des Mineurs de profession venoient creuser cette terre, ils y trouveroient peut-être des mines de cuivre & d'autre métal.

Outre ces grands fleuves qui arrosent un pays si étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivieres. C'est sur une de ces rivieres qu'est situé notre Village du côté de l'Est entre le fleuve *Ouabache* & le *Pekitanoui*.

Nous

Nous sommes par le 38. dégré. On voit quantité de Bœufs & d'Ours qui paissent sur les bords du fleuve *Ouabache*. La chair des jeunes Ours est un mets très-délicat.

Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, comme sont les pommes de terre, & d'autres dont il est inutile de marquer ici les noms barbares. Les arbres y sont fort hauts & fort beaux: il y en a un auquel on a donné le nom de Cedre du Liban: c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espece de couronne. Le *Copal* est un autre arbre dont il sort de la gomme, qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne sont pas ici en grande quantité: on y

trouve des pommiers & des pruniers ſauvages, qui produiroient, peut-être, de bons fruits, s'ils étoient greffés; beaucoup de meuriers dont le fruit n'eſt pas ſi gros qu'en France, & différentes eſpeces de Noyers. Les Pacanes (c'eſt ainſi qu'on appelle le fruit d'un de ces Noyers) ſont de meilleur goût que nos noix de France: on nous a apporté des Pêchers du Miſſiſſipi qui viennent fort bien. Mais parmi les fruits du pays, ceux qui me paroiſſent les meilleurs, & qui ſeroient certainement eſtimés en France, ce ſont les *Piakimina*, & les *Racemina*. Ceux-ci ſont longs deux fois à peu-près comme le doigt, & gros environ comme le bras d'un enfant: ceux-là reſſemblent aſſez aux neffles, à la reſerve que la couronne en eſt plus pe[illegible]. Nous avons auſſi du raiſin, r[illegible]is

il n'est que médiocrement bon; c'est au haut des arbres qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la Messe. Nos Sauvages ne sont pas accoûtumés à cueillir le fruit aux arbres; ils croyent faire mieux d'abattre les arbres mêmes: ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs des Villages.

Il semble qu'un pays aussi beau & aussi étendu que celui-ci, devroit être semé de Villages bien peuplés: cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieuës d'ici, où il y a huit à neuf cens Sauvages, & l'autre est sur le Mississipi à 25 lieuës de notre Village. Les hommes sont communément d'une taille haute, fort

lestes, & bons coureurs, étant accoûtumés dès leur plus tendre jeunesse à courir dans les forêts après les bêtes. Ils ne se couvrent qu'à la ceinture, ayant le reste du corps tout nud : pour les femmes, elles se couvrent encore le sein d'une peau de Chevreuil. Mais les uns & les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'Eglise : ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robbe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les Illinois sont beaucoup moins barbares que les autres Sauvages : le Christianisme & le commerce des François les a peu-à-peu civilisés : c'est ce qui se remarque dans notre Village dont les habitans sont presque tous Chrétiens : c'est aussi ce qi porté plusieurs François à s'y

blir, & tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces Sauvages ne manquent pas d'esprit, ils sont naturellement curieux, & tournent une raillerie d'une maniere assez ingenieuse. La chasse & la guerre sont toute l'occupation des hommes : le reste du travail regarde les femmes & les filles : ce sont elles qui préparent la terre que l'on doit ensemencer, qui font la cuisine, qui pilent le bled, qui construisent les cabanes, & qui les portent sur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres de telle sorte, que la pluye ne peut y pénétrer quand elles sont neuves. Outre cela elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, & à en faire des jarre-

tieres, des ceintures, & des facs: car les bœufs font ici bien différens de ceux d'Europe : outre qu'ils ont une groffe boffe fur le dos vers les épaules, ils font encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos Sauvages de celles qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes ainfi occupées & humiliées par le travail, en font plus dociles aux vérités de l'Evangile. Il n'en eft pas de même vers le bas du Miffiffipi, où l'oifiveté qui regne parmi les perfonnes du fexe, donne lieu aux plus affreux déréglemens, & les éloigne entierement de la voye du falut.

Il feroit difficile de dire quelle eft la Religion de nos Sauvages; elle confifte uniquem dans quelques fuperftitions d

on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des Bêtes, & aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des Charlatans qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espece de Génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou*; & à les entendre, c'est ce Génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie & de la mort. Un Oyseau, un Bœuf, un Ours; ou plûtôt le plumage des oyseaux, & la peau de ces bêtes, voilà quel est leur *Manitou*: ils l'exposent dans leurs cabanes, & ils lui font des sacrifices de Chiens, ou d'autres animaux.

Les Guerriers portent leurs

Manitous dans une natte, & ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les Charlatans ont pareillement recours à leurs *Manitous* quand ils composent leur médecine, ou qu'ils pancent leurs malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses, & de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs *Manitous*; & en même tems ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le Charlatan nomme tantôt une bête, & tantôt une autre: ensuite il se met à succer la partie du corps, où le malade sent de la douleur: après l'avoir succée pendant quelque tems, il se leve tout à coup, & il lui jette une de d'Ours, ou de quelque anin

qu'il tenoit cachée dans la bouche: Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit: après quoi il dit en s'applaudissant: Qui peut résister à mon *Manitou?* N'est-ce pas lui qui est le maître de la vie? Si le malade vient à mourir, il a aussitôt une fourberie toute prête, pour rejetter cette mort sur une autre cause, qui est survenüë depuis qu'il a quitté le malade. Mais au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considere, qu'on le regarde lui-même comme un *Manitou*; & qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le Village pour le régaler.

L'autorité que se donnent ces ortes de Charlatans, met un :and obstacle à la conversion

des Sauvages : embrasser le Christianisme, c'est s'exposer à leurs insultes, & à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille Chrétienne en fit l'expérience : elle passoit tenant son chapelet à la main devant la cabanne d'un de ces imposteurs : celui-ci s'imaginant que la vûë d'un chapelet semblable avoit causé la mort à son pere, entra aussi-tôt en fureur, prit son fusil, & étoit sur le point de tirer sur cette pauvre Néophyte, sans qu'il fut arrêté par quelques Sauvages qui se trouverent présens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes, ni combien de fois j'aurois expiré sous leurs coups, sans une protection particuliere de Dieu, qui m'a préservé de leur fureur. Une f
entre autres, l'un d'eux m'aur

fendu la tête d'un coup de hache, si je ne m'étois détourné dans le tems même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Graces à Dieu, notre Village est purgé de tous ces fourbes. Le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remedes que nous leur donnons, & qui opérent la guérison de la plûpart, ont perdu les Charlatans de crédit & de réputation, & les ont forcés d'aller s'établir ailleurs.

Il y en a pourtant parmi eux qui ne sont pas tout-à-fait si brutaux; on peut quelquefois les entretenir, & essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs *Manitous*: mais il n'est pas ordinaire d'y réüssir. Un entretien qu'un de nos Peres eut avec un de ces Charlatans, vous fera connoître

jusqu'où va leur entêtement à cet égard, & quelle doit être la condescendance d'un Missionnaire, pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les François étoient venus établir un Fort sur le fleuve *Ouabache* : ils demanderent un Missionnaire, & le Pere Mermet leur fut envoyé. Ce Pere crut devoir aussi travailler à la conversion des *Mascoutens* qui avoient fait un Village sur les bords du même fleuve : c'est une Nation de Sauvages qui entend la langue Illinoise, mais qui par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses Charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du Missionnaire.

Le parti que prit le P. Mer

met, fut de confondre en leur présence un de ces Charlatans, qui adoroit le Bœuf comme son grand *Manitou.* Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avoüer, que ce n'étoit point le Bœuf qu'il adoroit, mais un *Manitou* de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, & qui rend la vie à ses malades; il lui demanda si les autres bêtes, comme l'Ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un *Manitou* qui est sous la terre: sans doute, répondit le Charlatan: mais si cela est, reprit le Missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un *Manitou* qui les anime. Rien de plus certain, dit le Charlatan. Cela me suffit, repliqua le Missionnaire, pour 'ous convaincre que vous êtes ien peu raisonnable: car si

l'homme qui eſt ſur la terre, eſt le maître de tous les animaux, s'il les tue, s'il les mange; il faut que le *Manitou* qui anime les hommes, ſoit auſſi le maître de tous les autres *Manitous*.: où eſt donc votre eſprit de ne pas invoquer celui qui eſt le maître de tous les autres? Ce raiſonnement déconcerta le Charlatan; & c'eſt tout l'effet qu'il produiſit, car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules ſuperſtitions, qu'ils l'étoient auparavant.

Dans ce tems-là même une maladie contagieuſe déſola leur Village, & enlevoit chaque jour pluſieurs Sauvages: les Charlatans n'étoient pas épargnés, & ils mouroient comme les autres. Le Miſſionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en pr- nant ſoin de tant de malades:

s'y appliqua sans relâche, & son zéle pensa lui coûter plusieurs fois la vie. Les services qu'il leur rendoit, n'étoient payés que d'outrages; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher des fleches contre lui, qui tomberent à ses pieds, soit qu'elles fussent poussées par des mains trop foibles, ou que Dieu qui destinoit le Missionnaire à d'autres travaux, ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le P. Mermet ne laissa pas de conférer le Baptême à quelques Sauvages qui le demanderent avec instance, & qui moururent peu après l'avoir reçu.

Cependant les Charlatans s'éloignerent un peu du fort, pour faire un grand sacrifice à leur *Manitou*. Ils immolerent jusqu'à [illegible]. Chiens, qu'ils porterent au aut d'une perche en chantant,

en danſant, & en faiſant mille poſtures extravagantes. La mortalité ne ceſſoit pas pour tous ces ſacrifices. Le Chef des Charlatans s'imagina que leur *Manitou* plus foible que le *Manitou* des François étoit contraint de lui ceder. Dans cette perſuaſion il fit pluſieurs fois le tour du fort en criant de toutes ſes forces: » Nous ſommes morts; douce- » ment, *Manitou* des François, » frappe doucement, ne nous tue » pas tous. Puis s'adreſſant au » Miſſionnaire: Arrête, bon Ma- » nitou, fais nous vivre, tu as la » vie & la mort dans ton coffre; » laiſſe la mort, donne la vie. Le Miſſionnaire l'appaiſa, & lui promit de prendre encore plus de ſoin des malades qu'il n'avoit fait juſqu'alors: mais nonobſtant tous les ſoins qu'il ſe donna, il périt plus de la moitié du Village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différens de ces Sauvages, & de ce qu'ils étoient eux-mêmes autrefois. Le Christianisme, comme je l'ay déja dit, a adouci leurs mœurs farouches, & ils se distinguent maintenant par certaines manieres douces & honnêtes, qui ont porté des François à prendre de leurs filles en mariage. De plus nous trouvons en eux de la docilité, & de l'ardeur pour la pratique des vertus Chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons chaque jour dans cette Mission. Dès le grand matin on appelle les Catéchumenes à l'Eglise, où ils font la priere, ils écoutent une Instruction, & chantent quelques Cantiques. Quand ils sont retirés, on dit la Messe, à laquelle tous s Chrétiens assistent, les hom-es placés d'un côté, & les fem-

mes de l'autre: on y fait aussi la priere, qui est suivie d'une Instruction; après quoi chacun va à son travail: nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remedes nécessaires, à les instruire, & à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction.

Après midi se fait le Catechisme, où tout le monde se trouve, Chrétiens & Catéchumenes, hommes & enfans, jeunes gens & vieillards, & où chacun sans distinction de rang ni d'âge répond aux questions que lui fait le Missionnaire. Comme ces Peuples n'ont aucun livre, & que naturellement ils sont indolens, ils auroient bien-tôt oublié les principes de la Religion, si on ne leur en rappelloit le souvenir par des Instructions presque cor nuelles. La visite des cabai

nous occupe le reste de la journée.

Le soir tout le monde s'assemble encore à l'Eglise, pour y entendre une Instruction, faire la Priere, & chanter quelques Cantiques. Les Dimanches & les Fêtes on ajoûte aux Exercices ordinaires une Instruction qui se fait après les Vêpres. La ferveur avec laquelle ces bons Néophytes se rendent à l'Eglise à toutes ces heures, est admirable, ils interrompent leur travail, & accourent de fort loin pour s'y trouver au tems marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulieres qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes; & là ils récitent le Chapelet à deux choeurs, & chantent bien avant dans la nuit des Cantiques. Ces Cantiques sont de véritables In-

ſtructions qu'ils retiennent d'autant plus aiſément, que les paroles ſont ſur des airs qu'ils ſçavent, & qui leur plaiſent.

Ils s'approchent ſouvent des Sacremens, & l'uſage eſt parmi eux de ſe confeſſer & de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auſquels ils pourroient ſe confeſſer, ſans quoi ils ne nous laiſſeroient pas le loiſir de vaquer à nos autres fonctions. C'eſt le Samedi & le Dimanche de chaque ſemaine que nous les entendons, & ces jours-là nous ſommes accablés par la foule des Pénitens. Le ſoin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'eſt ſur-tout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux : leur docilité eſt parfaite alors, & nous avons la con-

solation assez ordinaire de les voir mourir dans une grande paix, & avec une vive espérance d'être bien-tôt réunis à Dieu dans le Ciel.

Cette Mission doit son établissement au feu Pere Gravier. A la vérité le P. Marquet fut le premier qui découvrit le Mississipi il y a environ 39. ans: mais ne sçachant pas la Langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque tems après il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, & de travailler à la conversion de ces Peuples; la mort qui nous l'enleva lorsqu'il étoit en chemin, laissa à un autre le soin d'exécuter cette entreprise. Ce fut le P. Dalloës qui s'en chargea: il sçavoit la Langue des *Oumiamis*, laquelle approche assez de celle des Illinois: cependant il n'y fit que fort

peu de séjour, dans la pensée où il étoit, qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique.

Ainsi c'est proprement le Pere Gravier qui doit être regardé comme le Fondateur de la Mission des Illinois; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur Langue, & qui les a réduits selon les regles de la Grammaire: nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce Missionnaire eut dabord beaucoup à souffrir des Charlatans, & sa vie fut exposée à de continuels dangers: mais rien ne le rebutoit, & il surmonta tous les obstacles par sa patience & par sa douceur. Étant obligé de partir pour *Michillimakinac*, sa Mission fut confiée au P. Bineteau & au P. Pi

Je travaillai quelque tems avec ces deux Missionnaires, & après leur mort je restai seul chargé de toutes les fatigues de la Mission jusqu'à l'arrivée du P. Mermet. J'étois auparavant dans le grand Village des *Peouarias*, où le P. Gravier, qui y étoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année. Mais je regrette infiniment un de nos Instructeurs, dont la vie & la mort ont été très édifiantes. Nous appellons ici Instructeurs, ce que dans d'autres Missions on appelle Catéchistes; parce que ce n'est pas dans l'Eglise, mais dans les cabanes qu'ils instruisent les Catéchumenes & les nouveaux Fidéles. Il y a pareillement des Instructrices pour les femmes &

pour les filles. Henry (c'eſt ainſi que ſe nommoit l'Inſtructeur dont je parle) quoique d'une famille aſſez baſſe, s'étoit rendu reſpectable à tout le monde par ſa grande pieté. Il n'y avoit que ſept à huit ans qu'il demeuroit dans notre Village ; avant que d'y venir, il n'avoit jamais vû de Miſſionnaire, & n'avoit pas même la premiere idée du Chriſtianiſme. Sa converſion eut quelque choſe d'aſſez ſingulier. Il fut attaqué de la petite vérole lui & toute ſa famille : cette maladie lui ravit dabord ſa femme, & quelques-uns de ſes enfans ; elle rendit les autres aveugles, ou extrémement difformes : il fut lui-même réduit à l'extrémité. Lorſqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui ſembla voir des Miſſionnaires qui lui rendoient

doient la vie, qui lui ouvroient la porte du Ciel, & qui le pressoient d'y entrer; & dès ce moment il commença à se mieux porter.

A peine fut-il en état de marcher, qu'il vint nous trouver dans notre Village, & nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la Religion: à mesure que nous l'instruisions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos Instructions, & toute cette famille fut bien-tôt disposée à recevoir le Baptême. Un de ses enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands sentimens de pieté que nous découvrîmes en lui. Dans les cruelles maladies dont il fut long-tems affligé, sa priere étoit continuelle, & il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henry son pere

a paſſé pareillement par de rudes épreuves : une longue & fâcheuſe maladie acheva de purifier ſa vertu, & l'a diſpoſé à une mort qui nous a paru précieuſe aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de tems que je conférai auſſi le Baptême à une jeune Catéchumene âgée de 17. ans, qui a fort édifié nos Chrétiens par ſa fermeté, & par ſon attachement inviolable au Chriſtianiſme. Les exemples domeſtiques étoient bien capables de la ſéduire : fille d'un pere & d'une mere idolâtres, elle trouvoit dans ſa propre famille les plus grands obſtacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaiſie à un jeune libertin de l'épouſer : il mit tout en œuvre pour la faire conſentir à ce mariage, juſqu'à promettre qu'il ſe

seroit Chrétien. Le pere & sa mere de notre Catéchumene, qui avoient été gagnés par le jeune homme, la traitterent avec la derniere inhumanité pour ébranler sa constance. Son frere en vint jusqu'à la menacer qu'il la tueroit, si elle s'obstinoit à refuser son consentement. Ces menaces & ces mauvais traittemens ne firent nulle impression sur elle : toute sa consolation étoit de venir à l'Eglise, & souvent elle me disoit : « La mort dont on me menace, ne m'effraye point ; je la préférerai volontiers au parti qu'on me propose. C'est un séducteur que ce jeune homme qu'on veut que j'épouse ; il ne pense nullement à se convertir. Mais quand ses promesses seroient sinceres, ni lui, ni d'autres ne changeront point la résolution que j'ai pri-

» se : non , mon Pere , je n'au-
» rai jamais d'autre Epoux que
» JESUS-CHRIST.

La persécution qu'on continua de lui faire dans sa famille, fut poussée si loin, qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parens qui étoit Chrétien : là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne rallentirent point sa ferveur : ce qui est d'autant plus surprenant, que la moindre adversité est capable de décourager nos Sauvages. Ayant appris quelque tems après que sa mere étoit en danger de perdre la vûë, par deux cataractes qui lui couvroient les yeux ; cette généreuse fille, oubliant les indignes traittemens qu'elle en avoit reçus, courut aussi-tôt à son secours : sa tendresse & ses soins assidus attendrirent le cœur de la mere, &

la gagnerent à un point, qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'Eglise, où elle se fait instruire, pour se disposer à la grace du Baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos Sauvages ne vivent guéres que de la chair boucannée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des tems pendant l'année où tout le monde quitte le Village, & se disperse dans les forêts pour courir après les bêtes. C'est un tems critique où ils ont plus besoin que jamais de la présence du Missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ces courses.

Il y a sur-tout deux grandes Chasses : celle d'Eté, qui ne dure guéres que trois semaines ; & celle qui se fait pendant l'Hyver, qui dure quatre à cinq mois.

Quoique la Chaſſe d'Eté ſoit la plus courte, elle eſt cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu Pere Bineteau : il ſuivoit les Sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de Juillet ; tantôt il étoit en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui ſont extrêmement hautes ; tantôt il ſouffroit cruellement de la ſoif, ne trouvant point dans les prairies toutes deſſéchées une ſeule goutte d'eau pour l'appaiſer. Le jour il étoit tout trempé de ſueurs, & la nuit il lui falloit prendre ſon repos ſur la terre, expoſé à la roſée, aux injures de l'air, & à pluſieurs autres miſeres dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causerent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'Hyver les Sauvages

se partagent en plusieurs bandes, & cherchent les endroits où ils présument que la Chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaitterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vûë. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la pieté, & leur administrer les Sacremens. Notre Village est le seul où il soit permis à quelques Sauvages d'y demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élevent des poules & des cochons, à l'exemple des François qui s'y sont établis ; & ceux-là se dispensent pour la plûpart de ces sortes de Chasses. Le P. Mermet avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au Village pour leur instruction : la

délicateſſe de ſa compléxion le met entierement hors d'état de ſoutenir les fatigues attachées à ces longs voyages : cependant malgré ſa foible ſanté, je puis dire qu'il eſt l'ame de cette Miſſion : c'eſt ſa vertu, ſa douceur, ſes inſtructions pathétiques, & le talent ſingulier qu'il a de s'attirer le reſpect & l'amitié des Sauvages, qui ont mis notre Miſſion dans l'état floriſſant où elle ſe trouve. Pour moi qui ſuis fait à courir ſur la neige, à manier l'aviron dans un canot, & qui ai, graces à Dieu, les forces néceſſaires pour réſiſter à de ſemblables travaux, je parcours les forêts avec le reſte de nos Sauvages, dont le plus grand nombre paſſe une partie de l'Hyver à chaſſer.

Ces courſes qu'il nous faut faire de tems en tems, ſoit à

la suite des Sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos Missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernieres années, lesquelles pourront vous donner une idée de la maniere dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos Missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, du moins elles sont aimables & précieuses par les travaux & les fatigues qui en sont inséparables.

A 25. lieuës d'ici se trouve le Village des *Tamarouas*. C'est une Mission qui d'abord avoit été confiée au P. Pinet, dont Dieu benit tellement le zéle & les travaux, que j'ai été témoin moi-même que son Eglise ne pouvoit contenir la multitude des

Sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce Pere eut pour succesſeur M. Bergier, Prêtre du Seminaire des Missions Etrangeres. Ayant appris qu'il y étoit dangereuſement malade, je m'y transportai auſſi-tôt pour le secourir. Je demeurai huit jours entiers auprès de ce digne Ecclésiastique : les ſoins que je pris de lui, & les remedes que je lui donnai ſemblerent le rétablir inſenſiblement ; en telle ſorte que croyant ſe trouver mieux, & ſçachant d'ailleurs combien ma préſence étoit néceſſaire dans ma Miſſion, à cauſe du départ des Sauvages, il me preſſa de m'en retourner. Avant que de le quitter, je lui donnai par précaution le ſaint Viatique ; il m'inſtruiſit de l'état de ſa Miſſion, en me la recommandant au cas que Dieu diſposât de lui.

Je chargeai le François qui avoit soin du malade, de nous faire avertir aussi-tôt qu'il seroit en danger, & je repris le chemin de ma Mission.

Comme il n'y a que 25. lieuës de l'un à l'autre Village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvû qu'on marche bien: les repas qu'on prend en chemin, consistent en quelques épis de bled, & quelque morceau de bœuf boucanné qu'on porte avec soy: lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de quelque ruisseau pour avoir de quoi boire, on fait griller le bled & la viande, après quoi on se couche auprès du feu, se tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon qu'on a besoin de se réchauffer.

Lorsque j'arrivai à notre Village, presque tous les Sauvages

étoient partis: ils s'étoient dispersés le long du Mississipi. Je me mis aussi-tôt en chemin pour les aller joindre. A peine avois-je fait six lieuës, que je trouvai trois cabanes, dans l'une desquelles étoit un bon Vieillard fort malade. Je le confessai, je lui donnai quelques remedes, & je lui promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avoit encore plusieurs jours à vivre.

Cinq ou six lieuës plus loin, je trouvai un grand nombre de cabanes qui faisoient une espece de Village: je m'y arrêtai quelques jours pour y faire mes fonctions accoûtumées. Dans l'absence du Missionnaire, on ne manque point de s'assembler tous les jours dans une grande cabane; & là on fait la Priere, on récite le Chapelet, on chante des Cantiques, quelquefois bien

avant dans la nuit : car c'est principalement durant l'hyver lorsque les nuits sont longues, qu'on en passe une grande partie à chanter les loüanges de Dieu. Nous avons soin de nommer quelqu'un de nos Néophytes des plus fervens & des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avois déja demeuré quelque tems avec ces chers Néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à 18 lieuës encore plus loin en descendant le Mississipi, il y avoit des malades qui avoient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pyrogue : c'est une espece de batteau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, & qui est fort massif ; ce qui donne beaucoup de peine, quand il faut remonter la rivie-

re. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre, & comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces 18. lieuës en un seul jour.

Les malades n'étoient pas dans un danger aussi pressant qu'on me les avoit dépeints, & je les eus bien-tôt soulagés par mes remedes. Comme il y avoit là une Eglise & un grand nombre de cabanes, j'y demeurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes Néophytes par de fréquentes instructions, & par la participation des Sacremens. Nos Sauvages ont une telle confiance au Missionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable, tout ce qui s'est passé durant son absence : ainsi quand il est arrivé quelque désordre, ou lorsque quelqu'un a donné

quelque occasion de scandale, le Missionnaire en étant informé, est en état de remedier au mal, & de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir.

Il me fallut séparer de mes Néophytes plûtôt que je n'aurois voulu : ce bon Vieillard que j'avois laissé assez mal, & la maladie de M. Bergier m'inquiétoient sans cesse, & me pressoient de retourner au Village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Mississipi, mais ce fut avec de grandes fatigues : je n'avois qu'un Sauvage avec moi, & son peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin j'arrivai à tems dans la cabane de ce fervent Chrétien qui se mouroit : il se confessa pour la derniere fois, & il reçut le saint Viatique avec de-

grands sentimens de pieté, exhortant son fils & tous les assistans à vivre selon les maximes de l'Evangile, & à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la Foy qu'ils avoient embrassée.

Aussi-tôt que je fus arrivé à notre Village, je voulus aller voir M. Bergier, mais on s'y opposa, & on m'allegua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avoit promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvoit douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison, mais peu de jours après j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune Esclave vint sur les deux heures après-midi nous apprendre sa mort, & nous prier d'aller faire ses obséques. Je partis à l'heure même. J'avois déja

fait six lieuës lorsque la nuit me prit : une grosse pluye qui survint, ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour, que le tems s'étant un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, & je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au Village ; Dieu m'ayant donné la force de faire ces 15. lieuës en un jour & une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la Messe pour le défunt, & je le mis en terre.

La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le François qui étoit auprès de lui : il la sentit venir tout à coup, & dit qu'il étoit inutile de me venir chercher, puisqu'il seroit mort avant mon arrivée. Il prit seulement le Crucifix entre ses mains, qu'il baisa affec-

tueusement, & il expira. C'étoit un Missionnaire d'un vrai mérite, & d'une vie très-austere. Au commencement de sa Mission il eût à soutenir de rudes assauts de la part des Charlatans, qui profitant du peu de connoissance qu'il avoit de la Langue des Sauvages, lui enlevoient tous les jours quelques Chrétiens: mais dans la suite il sçut se faire craindre à son tour de ces imposteurs. Sa mort fut pour eux un sujet de triomphe. Ils s'assemblerent autour de la Croix qu'il avoit plantée; & là ils invoquerent leur *Manitou*, en dansant, & en s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le Missionnaire; après quoi ils briserent la Croix en mille pieces. C'est ce que j'appris quelque tems après avec douleur.

Je crus qu'un pareil attentat

ne devoit pas être impuni, c'est pourquoi je priai les François de ne plus faire de traite avec eux, qu'ils n'eussent reparé l'insulte qu'ils avoient faite à la Religion. Cette punition eut tout l'effet que je souhaittois: les principaux du Village vinrent deux fois de suite me témoigner le sensible regret qu'ils avoient de leur faute, & ils m'engagerent par cet aveu à aller de tems en tems les voir. Mais, il faut l'avouer, un Missionnaire ne fait pas grand bien auprès des Sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux, & qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela ils oublient bien-tôt les Instructions qui leur ont été faites, & peu à peu ils retournent à leurs anciens désordres.

C'est cette connoissance que nous avons de l'inconstance des

Sauvages, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la Mission des *Peouarias*; l'éloignement où nous étions de ce Village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchoit d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs les mauvais traittemens qu'ils avoient faits au feu P. Gravier, avoient obligé Messieurs les Gouverneurs de Canada & de la Mobile, de défendre aux François de faire la traite chez eux. A la vérité plusieurs Chrétiens de ce Village étoient venus se rendre auprès de nous; mais il y en restoit beaucoup d'autres, qui n'étant pas soutenus par les Instructions ordinaires, pouvoient chanceler dans la Foy.

Enfin dans le tems que nous pensions aux moyens de rétablir cette Mission, nous apprîmes de

quelques François qui y avoient fait la traite secretement, que ces Sauvages étoient fort humiliés de l'abandon où on les avoit laissés; que dans plusieurs rencontres ils avoient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étoient plus fournis par les François; qu'ils paroissoient vivement touchés de la maniere indigne dont ils avoient traitté le P. Gravier, & qu'ils demandoient avec instance un Missionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger au P. Mermet, au P. de Ville, & à moi, qu'il falloit profiter de la disposition favorable où étoient les *Peouarias* pour remettre la Mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissoit un moyen tout naturel: il étoit nécessaire que l'un de nous fît un voyage à *Michilli-*

makinac, c'est-à-dire, à plus de 300. lieuës d'ici, pour conférer avec le P. Joseph Marest mon frere sur les affaires de nos Missions dont il est Supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvoit se dispenser de passer par le Village des *Peouarias*; & l'on espéroit que la présence d'un Missionnaire les détermineroit à renouveller les instances qu'ils avoient déja faites, & les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'étois parfaitement connu de ces Sauvages, le Pere Mermet, & le Pere de Ville me chargerent de l'entreprise. Je partis donc le Vendredy de la semaine de Pasques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour à me préparer à un si long voyage, parce que j'étois pressé par deux *Peouarias*, qui vouloient s'en retourner, & dont j'étois bien aise

d'être accompagné. Quelques autres Sauvages vinrent avec nous jusqu'au Village des *Tamarouas*, où j'arrivai le second jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant sur moi que mon Crucifix & mon Breviaire, & n'étant accompagné que de trois Sauvages. Deux de ces Sauvages n'étoient pas Chrétiens, & le troisiéme n'étoit encore que Catéchumene.

Je vous avoüe, mon R. Pere, que je fus un peu embarassé, quand je me vis à la merci de ces trois Sauvages, sur lesquels je ne pouvois guéres compter. Je me représentois d'un côté la legereté de ces sortes de gens, que la premiere fantaisie porteroit peut-être à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre allarme. D'un autre côté l'horreur

de nos forêts, ces vastes Pays inhabités, où je périrois infailliblement si j'étois abandonné, se présentoient à mon esprit, & m'ôtoient presque tout courage. Mais enfin me rassurant sur le témoignage de ma conscience, qui me disoit interieurement que je ne cherchois que Dieu & sa gloire, je m'abandonnai entierement à la Providence.

Les voyages qu'on fait en ce pays-ci ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de tems en tems des Bourgs & des Villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des batteaux pour passer les rivieres, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous remettent dans le droit chemin, si vous vous égarés. Ici rien de tout cela: nous avons

marché

marché pendant douze jours ſans rencontrer une ſeule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vûë, coupées de ruiſſeaux & de rivieres, ſans trouver aucun ſentier qui nous guidât : tantôt il falloit nous ouvrir un paſſage à travers des forêts épaiſſes au milieu des broſſailles remplies de ronces & d'épines : d'autrefois nous avions à paſſer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois juſqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit ſur l'herbe ou ſur quelques feüillages, expoſés au vent, à la pluye, & aux injures de l'air : heureux encore quand on ſe trouve auprès de quelque ruiſſeau : autrement, quelque alteré qu'on ſoit, la nuit ſe paſſe ſans pouvoir éteindre ſa

ſoif. On allume du ſeu, & quand on a tué quelque bête en chemin faiſant, on en fait griller des morceaux qu'on mange avec quelques épis de bled d'Inde, ſi l'on en a.

Outre ces incommodités communes à tous ceux qui voyagent dans ces deſerts, nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'eſt pas que nous ne trouvaſſions quantité de Chevreuils, de Cerfs, & ſur-tout de Bœufs ; mais nos Sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient oüi dire la veille de notre départ que le pays étoit infeſté de partis ennemis, les avoit empêchés de prendre leurs fuſils, de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embaraſſés, s'il leur falloit prendre la fuite : ainſi ils ne ſe ſervoient

que de leurs fleches ; & les Bœufs qu'ils dardoient, s'enfuyoient avec la fleche dont ils étoient percés, & alloient mourir fort loin de nous.

Du reste ces pauvres gens avoient grand soin de moi ; ils me portoient sur leurs épaules, lorsqu'il falloit passer quelque ruisseau ; & quand il y avoit de profondes rivieres à traverser, ils ramassoient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils lioient ensemble, & me faisant asseoir sur cette espece de batteau, ils se mettoient à la nage, & me poussoient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque parti de Guerriers : il n'y auroit point eu de quartier pour eux ; ou ils auroient eu la tête cassée, ou bien on les auroit fait prison-

niers, pour les brûler enſuite à petit feu, ou les jetter dans la chaudiere. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages. Ce ne ſont d'ordinaire que des partis de vingt, de trente, ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne ſont que de ſix ou ſept perſonnes, & ce ſont les plus redoutables. Comme ils font conſiſter toute leur habileté à ſurprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le ſoin qu'ils ont de ſe cacher, pour faire plus ſûrement le coup qu'ils méditent. Car nos Guerriers ne ſe piquent point d'attaquer l'ennemi de front, & lorſqu'il eſt ſur ſes gardes: il faut pour cela qu'ils ſoient dix contre un; encore dans ces occaſions-là, chacun ſe défend-il d'avancer le premier. Leur méthode eſt de ſuivre leurs ennemis à la piſte, & d'en tuer

quelqu'un lorſqu'il eſt endormi ; ou bien de ſe mettre en embuſcade aux environs des Villages, de caſſer la tête au premier qui ſort, & de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ſes Compatriotes. Et voici comme la choſe ſe pratique.

Auſſi-tôt qu'un de ces Guerriers a tué ſon ennemi, il tire ſon couteau, il lui cerne la tête, & il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans ſon Village : il ſuſpend durant pluſieurs jours cette chevelure au haut de ſa cabane, & alors tous ceux du Village viennent le féliciter de ſa valeur, & lui apportent des préſens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à ſa victoire. Quelquefois ils ſe contentent de faire des priſonniers ; mais auſſi-tôt ils leur lient les mains ; & ils les font

courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmenent. Le sort de ces prisonniers est bien triste, car souvent on les brûle à petit feu, & d'autrefois on les met dans la chaudiere pour en faire un festin à tous les Guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces Guerriers. J'admirai combien la vûë de nos Sauvages est perçante; ils me montroient sur l'herbe leurs vestiges, ils distinguoient où ils s'étoient assis, où ils avoient marché, combien ils étoient; & moi j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus légere trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que

la peur ne les saisit pas à ce moment, ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu après moi-même je leur donnai, sans y penser, une rude allarme. Une enflure que j'avois aux pieds me faisoit marcher lentement, & ils m'avoient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention : je m'apperçus tout à coup que j'étois seul, & vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussi-tôt à les appeller, mais ils ne me firent aucune réponse : je criai plus fort : & eux ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de Guerriers, se déchargeoient déja de leurs paquets pour courir plus vîte : je redoublois mes cris, & leur frayeur augmentoit de plus en plus : les deux Sauvages Idolâtres commençoient déja à prendre la fuite ; mais le

Catéchumene ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissoit : quand il se fut apperçu qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit signe à ses camarades; » puis en m'abordant : « Vous nous » avez bien fait peur, me dit-il » d'une voix tremblante : mes com» pagnons s'enfuyoient déja, mais » pour moi j'étois résolu à mourir » avec vous, plûtôt que de vous » abandonner. » Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage, & de leur côté ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moy.

Cependant le mal que j'avois aux pieds devenoit plus considérable : dès le commencement du voyage je m'y étois fait quelques empoules que je négligeai, me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fati-

gue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles & des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre, que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état; je ne marchois plus que sur des playes, ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnoient, qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour: ils me rendirent ce service deux jours de suite: mais ayant gagné la riviere des Illinois, & n'étant plus qu'à 25. lieues des *couarias*, j'engageai un de mes Sauvages à prendre les devants, pour donner avis aux François de mon arrivée, & de la fâcheuse situation où je me

trouvois. Je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant comme je pouvois, & étant porté de tems en tems par les deux Sauvages qui étoient restés avec moi.

Le troisiéme jour je vis arriver sur le midy plusieurs François qui m'amenoient un canot avec des rafraîchissemens ; ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant : c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, & de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquerent dans leur canot ; & comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos, & les bons traittemens qu'ils me firent, m'eurent bien-tôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds.

D'un autre côté je fus fort consolé des démarches que firent les *Peouarias*; tous les Chefs du Village vinrent me saluer, en me témoignant la joye qu'ils avoient de me revoir, & me conjurant d'oublier leurs fautes passées, & de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, & je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussi-tôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appelloient à *Michillimakinac*.

Après avoir demeuré 15. jours dans le Village des *Peouarias*, & m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit de moi, je songeai à continuer ma route. J'avois esperé que les François, qui devoient s'en retourner vers ce tems-là, me meneroient avec eux jusqu'à mon terme : mais

comme il n'étoit point encore tombé de pluye, il ne leur fut pas possible de sortir de la riviere. Ainsi je pris le parti d'aller à la riviere de Saint Joseph dans la Mission des *Pouteautamis*, qui est gouvernée par le P. Chardon. En neuf jours de tems je fis ce second voyage, qui est de 70. lieuës, & je le fis partie sur la riviere, laquelle est pleine de courans, partie en coupant par les terres. Dieu me conserva d'une façon toute particuliere dans ce voyage. Un parti de Guerriers ennemis des Illinois, vint fondre sur des Chasseurs à une portée de fusil du chemin que je tenois : ils tuerent l'un d'eux, & en emmenerent un autre dans le Village, qu'ils mirent dans la chaudiere, & dont ils firent un festin de guerre.

Comme j'approchois du Villa-

ge des *Ponteautamis*, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines par une de ces avantures imprévûës, qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des Sauvages qui ensemençoient leurs terres, m'ayant apperçû de loin, allerent avertir le P. Chardon de mon arrivée. Le Pere vint aussi-tôt au-devant de moi suivi d'un autre Jesuite. Quelle agréable surprise, quand je vis mon frere qui se jettoit à mon col pour m'embrasser ! Il y avoit quinze ans que nous étions séparés l'un de l'autre, sans espérance de nous revoir jamais. Il est vrai que j'étois parti pour le joindre, mais ce n'étoit qu'à *Michillimakinac* que devoit se faire notre entrevûë, & non pas à plus de cent lieuës en de-çà. Dieu lui avoit inspiré sans dou-

te le deſſein de faire en ce tems-là ſa viſite dans la Miſſion de S. Joſeph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues paſſées. Nous benîmes l'un & l'autre la divine Miſéricorde, qui nous faiſoit venir de lieux ſi éloignés, pour nous donner une conſolation, qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le P. Chardon participa à la joye de cette heureuſe rencontre, & nous fit tous les bons traittemens que nous pouvions attendre de ſa charité.

Après avoir demeuré huit jours dans la Miſſion de ſaint Joſeph, je m'embarquai avec mon frere dans ſon canot, pour nous rendre enſemble à *Michillimakinac*. Ce voyage me fut fort agréable, non ſeulement parce que j'avois le plaiſir d'être avec un frere qui m'eſt extrêmement

cher, mais encore parce qu'il me procuroit le moyen de profiter plus long-tems de ses entrétiens, & de ses exemples.

Il y a plus de 100. lieuës de la Mission de S. Joseph à *Michillimakinac*. On va tout le long du lac de *Michigan*, que dans les Cartes on nomme sans aucun fondement, *le Lac des Illinois*; puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeure aux environs. Le mauvais tems nous arrêta 17. jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours.

Michillimakinac est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs, & plusieurs rivieres. C'est ce qui fait que ce Village est l'abord ordinaire des François, des Sauvages, & de presque toutes les Pelteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi

bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poiſſon durant la plus grande partie de l'année. Les eaux qui en font l'agrément pendant l'Eté, en rendent le ſéjour bien triſte & bien ennuyeux durant l'Hyver. La terre y eſt couverte de neiges depuis la Touſſaint juſqu'au mois de May.

Le génie de ces Sauvages ſe ſent du climat ſous lequel ils vivent: il eſt âpre & indocile: la Religion n'y prend pas d'auſſi fortes racines qu'on le ſouhaitteroit, & il n'y a que quelques ames qui ſe donnent de tems en tems véritablement à Dieu, qui conſolent le Miſſionnaire de toutes ſes peines. Pour moi j'admirois la patience avec laquelle mon frere ſupportoit leurs défauts, ſa douceur à l'épreuve de leurs caprices & de leur groſ-

fiereté, son assiduité à les voir, à les instruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la Religion, son zéle & sa charité capable d'embraser leurs cœurs, s'ils eussent été moins durs & plus traitables: & je me disois à moi-même, que le succès n'est pas toujours la récompense des travaux des hommes Apostoliques, ni la mesure de leur mérite.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeurai avec mon frere, il fallut nous séparer. Comme c'étoit Dieu qui ordonnoit cette séparation, il sçut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le P. Chardon avec qui je demeurai quinze jours. C'est un Missionnaire plein de zéle, & qui a un rare talent pour apprendre les Langues: il sçait

presque toutes celles des Sauvages qui sont sur les lacs; il a même appris assez d'Illinois pour se faire entendre, quoiqu'il n'ait vû de ces Sauvages qu'en passant, lorsqu'ils viennent dans son Village; car les *Pouteautamis* & les Illinois vivent en bonne intelligence, & se rendent visite de tems en tems. Leurs mœurs sont pourtant bien différentes; ceux-là sont brutaux & grossiers; ceux-ci au contraire sont doux & affables.

Après avoir pris congé du Missionnaire, nous montâmes la riviere de S. Joseph pour aller faire un portage à 30. lieuës de son embouchure. Voici ce que nous appellons faire portage. Les canots dont on se sert pour naviger en ce pays-ci, n'étant que d'écorce, sont fort legers, bien qu'ils portent autant qu'une

chaloupe. Quand le canot nous a portés long-tems sur l'eau, nous le portons à notre tour sur la terre, pour aller gagner une autre riviere : & c'est ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui étoit dans le canot vers la source de la riviere des Illinois, qu'on appelle *Huakiki* : ensuite nous y portâmes notre canot, & après l'avoir chargé, nous nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage, qui est long d'une lieuë & demie. Des pluyes abondantes qui vinrent en cette saison, enflerent nos petites rivieres, & nous délivrerent des courans que nous appréhendions. Enfin nous apperçûmes notre agréable pays ; les Bœufs sauvages, & les troupeaux de Cerfs se promenoient sur le

bord de la riviere ; & du canot on en tiroit de tems en tems quelques-uns qui servoient à nos repas.

A quelques lieuës du Village des *Peouarias*, plusieurs de ces Sauvages vinrent au-devant de moi, pour me faire escorte, & pour me défendre des partis de Guerriers qui courent dans les forêts : & quand j'approchai du Village, ils y dépêcherent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plûpart monterent dans le Fort qui est placé sur un rocher au-bord de la riviere. Lorsque j'entrai dans le Village, ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjoüissance : la joye étoit peinte effectivement sur tous les visages, & c'étoit à qui la feroit éclater en ma présence. Je fus invité, avec les François & les Chefs

Illinois, à un festin que nous donnerent les plus distingués des *Peouarias*. Ce fut-là qu'un de leurs principaux Chefs me parlant au nom de la Nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la maniere indigne avec laquelle ils avoient traitté le P. Gravier, & il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux, & de leurs enfans, & de leur ouvrir la porte du Ciel qu'ils s'étoient fermés à eux-mêmes.

Pour moi je rendois graces à Dieu au fond du cœur, de voir l'accomplissement de ce que je souhaittois avec le plus d'ardeur: je leur répondis en peu de mots, que j'étois touché de leur repentir; que je les regardois toujours comme mes enfans; & qu'après avoir fait un tour à ma Mission, je viendrois

fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à rentrer dans la voye du salut, dont ils s'étoient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joye, & chacun à l'envi me témoigna sa reconnoissance. Pendant deux jours que je demeurai dans ce Village, je dis la Messe en public, & je fis toutes les fonctions de Missionnaire.

Ce fut vers la fin d'Août que je m'embarquai pour retourner à ma Mission des *Cascuskias*, éloignée de 150. lieuës du Village des *Peouarias*. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de *Scioux* crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, & nous apperçûmes un campement de Guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avoit bien cent personnes. Nous

fûmes justement effrayés, & nous étions sur le point de rebrousser chemin vers le Village que nous quittions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieuës.

Ces *Scioux* sont les plus cruels de tous les Sauvages; nous étions perdus, si nous fussions tombés entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme de gondole, & guéres plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois tout au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'est-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, & puis autant du côté gauche, mais avec tant de dex-

térité & de vitesse, que leurs canots semblent voler sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention, nous jugeâmes que ces Sauvages avoient fait leur coup, & se retiroient : nous nous tînmes cependant sur nos gardes, & nous marchâmes plus lentement, pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi, nous allâmes à force de rames. Enfin le 10. de Septembre j'arrivai à ma chere Mission en parfaite santé, après cinq mois d'absence.

Je ne vous dis pas la joye que nous eûmes tous de nous revoir, vous jugez assez combien elle fut grande de part & d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avois donnée aux *Peouarias* d'aller demeurer avec eux, les François

&

& les Sauvages s'y opposérent, apparemment parce qu'ils étoient accoûtumés à mes manieres, & qu'ils ne se plaisoient point au changement. Ce fut donc le P. de Ville qui y fut envoyé en ma place. Ce Pere qui étoit depuis peu de tems avec nous, fait voir maintenant par son zéle, par le talent qu'il a de gagner les Sauvages, & par le progrès qu'il fait parmi eux, que Dieu le destinoit à cette Mission, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma Mission, je benis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment & de bled sauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des salines dans le voisinage, qui nous font

d'une grande utilité. On vient de nous amener des Vaches qui nous rendront les mêmes services pour le labour, que les Bœufs rendent en France. On s'est efforcé d'apprivoiser les Bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir. Les mines de plomb & d'étain ne sont pas loin d'ici: on en trouveroit peut-être de plus considérables, comme je l'ai dit plus haut, si quelque personne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne sommes qu'à 30 lieuës du *Missouri*, ou *Pekitanoui*. C'est une grande riviere qui se jette dans le Missisipi, & l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'est au haut de cette riviere que sont les meilleures mines des Espagnols. Enfin nous sommes assez près de la riviere *Ouabache*, qui pareillement se décharge au-des-

sous de nous dans le Mississipi. On peut facilement par le moyen de cette riviere commercer avec les *Miamis*, & avec une infinité d'autres Nations plus éloignées; car elle s'étend jusqu'au pays des Iroquois.

Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques François de s'établir dans notre Village. De vous dire si ces sortes d'établissemens doivent contribuer au bien de la Religion, c'est surquoi il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les François qui viendront parmi nous, ressemblent à ceux que j'y ay vû autrefois, qui édifioient nos Néophytes par leur piété, & par la régularité de leurs mœurs, rien ne sera plus consolant pour nous, ni plus utile au progrès de l'Evangile. Mais si par malheur quelques-uns d'eux

venoient à faire profession de libertinage, & peut-être d'irreligion, comme il est à craindre, ce seroit fait de notre Mission: leur pernicieux exemple feroit plus d'impression sur l'esprit des Sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préserver des mêmes déréglemens; ils ne manqueroient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déja fait en quelque endroit, que nous abusons de la facilité qu'ils ont à nous croire; que les loix du Christianisme ne sont pas aussi séveres que nous l'enseignons; qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les François, & élevées dans le sein de la Religion, voulussent courir à leur perte, & se précipiter dans l'enfer, s'il étoit vrai que telle & telle action méritât un châtiment si terrible. Tous

les raisonnemens que le Missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple, n'auroient nulle force sur l'esprit d'un peuple qui n'est guéres touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon Révérend Pere, aidez-moi à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, & qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur en Notre Seigneur
P. GABRIEL MAREST, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU

PERE ANTOINE SEPP,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Au Pere GUILLAUME STINGLHAIM, *Provincial de la même Compagnie dans la Province de la haute Allemagne.*



MON REVEREND PERE,

La paix de Notre-Seigneur.

La Miſſion du Paraguay, une des plus floriſſantes que nous

ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, & celle de toutes les personnes qui s'interessent à la propagation de la Foy. La grace que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualitez que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apostolique. Au reste je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres Missionnaires le soin d'informer leurs amis qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles Missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit pris le dessein de porter la Foy chez des Peuples infidéles, qu'on

appelle ici *Tscharos.* Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent, ils vont quasi tout nuds, & ils n'ont guéres de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coûtume qu'ils observent à la mort de leurs Proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main, ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur: s'il arrive qu'il meure assez de personnes, pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enleve quelque parent.

On songea donc à civiliser ces Barbares, & à leur annoncer l'Evangile. On jetta les yeux

pour cela sur deux Missionnaires pleins de zéle & de courage, sçavoir, le P. Antoine Bohm qui est mort depuis quelque tems de la mort des Saints, & le P. Hypolite Doctili Italien. L'un & l'autre ont acquis un grand usage de traitter avec les Indiens, par le grand nombre des Nations du Paraguay qu'ils ont converties à la Foy.

Un de ces Indiens nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ses Compatriotes, & qui entendoit assez bien la langue Espagnole, s'offrit aux Missionnaires pour leur servir d'Interprete. L'offre fut acceptée avec joye: c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes Apostoliques, & qui loin d'entrer dans leurs vûes, ne cherchoit qu'à ruïner leur projet, & à rendre odieux le

nom Chrétien. Lorsque les Peres expliquoient à ces Infidéles les verités de la Religion, le perfide Truchemant au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, & leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers leurs Peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la Nation, & de les jetter dans un cruel esclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les Missionnaires: on prenoit déja des mesures pour les massacrer. Le P. Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un Néophyte qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces Barbares qu'il avoit déja levé, pour lui décharger un coup

de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du Christianisme firent juger aux deux Missionnaires qu'il n'étoit pas encore tems de travailler à la conversion de ces Peuples ; & ils se retirerent pénétrés de douleur d'avoir eu si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreyra qui avoit fait échoüer par ses artifices le projet des Missionnaires, parut dans ma Peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa Nation. La pensée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-tems dans toute sorte de crimes, & dont l'aversion pour le Christianisme sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu par des démonstrations d'amitié à venir dans ma cabane : je l'y reçus avec ten-

dresse, je lui donnai de l'herbe * du Paraguay, & je lui fis d'autres petits présens que je sçavois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoiserent insensiblement; attiré par mes caresses, & par mes liberalités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites : il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bien-tôt paroître au Tribunal du souverain Juge, & qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels, si continuant à fermer les yeux à la lumiere qui l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidelité. Je l'embrassai en même tems,

* Cette herbe est de même usage que le Thé.

& je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'apperçus qu'il s'attendrissoit, & aussi-tôt je le mis lui & son fils entre les mains de quelques Néophytes pour le retenir dans la Peuplade. Il est maintenant entierement changé: il se rend exactement à l'Eglise avec les autres Fidéles: quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans; de faire le signe de la Croix, & d'apprendre comme eux le Catéchisme: il récite le Rosaire avec les Néophytes; enfin c'est sincérement qu'il est converti, & il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses Compatriotes: sa femme l'a déja suivi, avec dix familles de la même Nation qui demandent le Baptême, & qui demeurent dans ma Peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreyra touché de la grace que Dieu lui avoit faite de l'appeller au Christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, & l'amena à la Peuplade. Elle a un frere marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, & il me presse maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après son arrivée, la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi morte de lassitude, & de la longue abstinence qu'elle avoit gardée. » Il y a long-tems, me dit-» elle en m'abordant, que je desi-» re d'embrasser le Christianis-» me : quand je me suis vûë aban-» donnée de mon mari, je n'ai » plus pensé qu'à exécuter mon » dessein : j'ai donc pris le parti

de venir le joindre : mais j'ai eu «
le malheur de plaire à de jeunes «
Indiens, qui se doutant de ma «
résolution, ne me perdoient pas «
de vûë, & cherchoient à me re- «
tenir malgré moi, pour me fai- «
re enfin consentir à leurs paf- «
sions brutales. Je me suis échap- «
pée pendant la nuit, & lorsque «
je me croyois fort éloignée «
d'eux, je les ai apperçus dès la «
pointe du jour qui me poursui- «
voient. J'avois beau courir, ils «
étoient sur le point de m'attein- «
dre. Dans l'extrémité où je me «
trouvois, je me suis jettée dans «
un marais qui étoit tout pro- «
che : j'y ai demeuré tout le jour «
enfoncée dans la boue jusqu'au «
col. La crainte que j'avois d'ê- «
tre découverte, me jettoit dans «
de continuelles allarmes, & ne «
me laissoit pas la liberté de fai- «
re attention à ce que je souffrois «

» dans un lieu si incommode. En-
» fin j'ai crû qu'à la faveur de la
» nuit je pouvois sortir de mon
» marais, & continuer ma route
» en toute sûreté. Le Seigneur
» qui m'a protegée dans cette fâ-
» cheuse conjoncture, & à qui je
» dois ma délivrance, a guidé
» mes pas vers vous, & je sens
» que votre présence me fait ou-
» blier toutes mes fatigues : aidez-
» moi, mon Pere, dans le dessein
» que j'ai d'entrer dans la voye
» du salut : c'est l'unique chose
» après laquelle je soupire, & c'est
» aussi la seule qui ait pû vous
» porter à venir demeurer au mi-
» lieu de nous.

Un si grand courage dans une personne du sexe, a quelque chose de bien extraordinaire. Je ne jugeay pas qu'elle eût besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincerité de ses dispo-

ſitions : c'eſt pourquoi auſſitôt qu'elle fut inſtruite, je lui adminiſtrai le ſaint Baptême. La ferveur de ſa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître, pour rompre les liens qui l'auroient attachée pour toujours à l'Idolâtrie.

Je joüiſſois de la douceur que goûte un Miſſionnaire à retirer des ames égarées du chemin de la perdition, lorſque je reçus ordre de mes Superieurs de me rendre à Notre-Dame de Foy : c'eſt une des Peuplades les plus nombreuſes & les plus étendûës qui ſoient dans le Paraguay : elle eſt ſituée aux bords du fleuve Parana. Le P. Ferdinand de Orga qui gouvernoit cette Egliſe, n'étoit plus en état de remplir ſes fonctions, ſoit à cauſe de ſon grand âge qui paſſoit 80. ans, ſoit à cauſe de pluſieurs in-

firmités qui étoient le fruit de ses longs travaux.

Ce bon Vieillard me témoigna l'excès de sa joye par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet jamais cette Chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le tems que j'y arrivai. La peste qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déja sentir dans la Peuplade, & elle y fit en peu de tems de plus grands ravages que par tout ailleurs.

Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés: ensuite elle saisissoit le gozier, & portoit un feu dévorant dans les entrailles, qui dessechant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac, & causoit un dégoût universel: ce qui étoit suivi de

la pourriture des intestins, & d'un flux de sang continuel. Les enfans mêmes qui étoient encore dans le sein de leur mere, n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiser aussi-tôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps & de l'ame de tant de malades & de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la Peuplade : ainsi afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espece d'Hôpital : j'y fis trans-

porter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentoient les premieres atteintes du mal contagieux : je plaçay les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre : je pratiquai aussi un lieu separé pour celles qui étoient enceintes : & on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur le champ.

Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les Sacremens à chaque malade, & de le disposer à une sainte mort. Ensuite je leur donnois les remedes que je croyois pouvoir les guérir, & qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la maniere dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable qui leur

tomboit sous la main, leur servoit de lancette; & en peu de tems ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des boüillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jettoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie; je faisois une autre tournée suivi d'un Indien qui leur ouvroit les yeux, tandis qu'à la faveur d'un long tuyau j'y soufflois du sucre candi en poudre; ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de

trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le tems de prendre un morceau à la hâte, & de réciter mon Office.

Ces remedes que Dieu m'inspira de leur donner, eurent tout le succès que je pouvois souhaitter: ils rendirent la santé à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvûs, comme ils le sont, de tout secours humain, n'auroient jamais pû résister sans moi à la violence du mal. J'attribue aussi la guérison subite de plusieurs à une protection sensible de la sainte Vierge, qu'ils invoquoient lorsqu'ils étoient sur le point de rendre le dernier soupir. J'avois dressé un Autel au milieu de la Salle, & j'y avois posé sa Statue, au pied de laquelle j'y mis un morceau de la Statue miraculeu-

se de Notre-Dame, d'Oëtingen, qui m'a été donné par Messieurs les Chanoines de cette Ville, lorsque je partis de Baviere pour la Mission du Paraguay.

Le tems ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand sur nos Indiens: les moins crédules parmi eux en sont tellement frappés, qu'ils la reclament dans tous leurs besoins; & ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette Mere de Misericorde: nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontés. La peste ayant cessé d'affliger nos Néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes: le bled qui étoit déja en fleur, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutoit plus que la disette ne devînt universelle, & que

la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuses avoient épargnés.

Dans l'extrême consternation où l'on étoit, il me vint dans l'esprit de faire une Procession générale, & de porter la Statue de la sainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette Procession se fit avec un grand ordre, tous les habitans de la Peuplade, jusqu'aux plus petits enfans, y assisterent, & jamais ils ne donnerent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la Mere de Dieu ne fut pas vaine : les campagnes prirent aussi-tôt une face nouvelle, & la recolte fut des plus abondantes, en sorte même que nous fûmes en état d'assister les Peuplades voisines, que la stérilité faisoit beaucoup souffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, & je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma derniere heure: je tombai tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choses. On jugea que le repos & le changement d'air pourroient me rétablir: ainsi je quittai le climat sec & brûlant où j'étois, pour me rendre sur les bords du fleuve Vruguay, où l'air est beaucoup plus doux & plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur: je n'avois pas moins de peine à me separer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolu-

ment inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la Peuplade de S. François Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, & que ma santé fut bien-tôt rétablie.

Le Seigneur en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La Peuplade de S. Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse, qu'un Missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de Peuples : l'Eglise, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, & les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la Peuplade, & d'en ti-

rer de quoi établir ailleurs une Colonie.

On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, & de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je sçavois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, & l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois, ne me paroissoient pas moins grandes.

Néanmoins regardant l'ordre de mes Supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; &

à l'inſtant toutes mes repugnances s'évanoüirent. J'aſſemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle Caziques, (ce ſont les Chefs des premieres familles qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils ſont abſolument les maîtres.) Je leur repréſentai la néceſſité où l'on étoit de diviſer leur Peuplade, à cauſe de la multitude exceſſive de ſes habitans; qu'ils devoient faire un ſacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit ſi chere; que je ne leur demandois rien que je n'euſſe pratiqué moi-même, puiſque j'avois quitté ma patrie, mes parens, & mes amis, pour venir demeurer parmi eux, & leur enſeigner le chemin du Ciel; qu'au reſte ils pouvoient comp-

ter que je ne les abandonnerois pas ; qu'ils me verroient marcher à leur tête, & partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles que je prononçai d'une maniere tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant 21. Caziques, & 750. familles se joignirent à moi, & s'engagerent de me suivre par tout où je voudrois les conduire. Ils renouvellerent leurs promesses à l'arrivée du R. P. Provincial : *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*. C'est-à-dire, grand Pere, (ils appellent ainsi le P. Provincial) nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous souhaittez.

Il n'y a que Dieu qui ait pû mettre dans le cœur des ces In-

diens une diſpoſition ſi prompte à l'accompliſſement de notre deſſein. Dès lors je jugeai favorablement du ſuccès, & je ne ſongeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle Colonie. Les principaux Caziques m'accompagnerent à cheval : nous marchâmes toute la journée vers l'Orient, & enfin nous découvrîmes ſur le ſoir un vaſte terrain environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre ſources extrêmement claires, dont les eaux ſerpentoient lentement dans les campagnes, & deſcendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite riviere aſſez agréable. Les rivieres ſont neceſſaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces Peuples étant d'un tempera-

ment fort chaud ; ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir, que lorsqu'ils ont trop mangé, le bain étoit l'unique remede qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de Cerfs & d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre Peuplade. Le lendemain qui étoit la Fête de l'Exaltation Sainte Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, & j'y plantai une Croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au nom de JESUS-CHRIST. Tous nos Indiens l'adorerent en se prosternant, après quoi ils chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Je portai aussi-tôt à la Peuplade de Saint Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle Colonie, se disposerent au départ, & firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de Bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la Peuplade commençât à se former, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les Caziques commencerent dabord par faire le partage des terres que devoit posseder chaque famille. Ensuite ils semerent quantité de coton ; cette plante

vient fort bien dans les campagnes du Paraguay ; la semence en est noire & de la grosseur d'un pois : l'arbre croît en forme de buisson ; il porte dès la premiere année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de Décembre ou de Janvier : elle ressemble assez à une tulippe jaune : au bout de trois jours elle se fanne & se détache. Un bouton lui succede qui meurit peu à peu : il s'ouvre vers le mois de Février, & il en sort un floccon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les Missionnaires apporterent autrefois du chanvre d'Espagne ; il croîtroit dans ce pays aussi facilement que croît le coton : mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes les

façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, & elles l'abandonnerent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine.

Aussi-tôt qu'on eut appris dans les autres Peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyerent des Bœufs; d'autres nous amenerent des Chevaux; quelques autres nous apporterent du bled d'Inde, des pois, & des féves pour ensemencer les terres. Ce secours venu si à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagerent entre eux les travaux: une partie fut destinée à labourer la terre, & à y semer les grains; l'autre partie à couper des arbres pour la con-

struction de l'Eglise & des maisons. Avant toutes choses je choisis le lieu où devoit se construire l'Eglise & la maison du Missionnaire : De-là je tirai des lignes paralleles qui devoient être autant de ruës, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille ; en sorte que l'Eglise étoit comme le centre de la Peuplade, où aboutissoient toutes les ruës. Selon ce plan le Missionnaire se trouve logé au milieu de ses Néophytes, & par-là il est plus à portée de veiller à leur conduite, & de leur rendre tous les services propres de son ministere.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle Peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant apperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici

Itacura, parce qu'elle est semée de plusieurs tâches noires, je la jettai dans un feu très-ardent, & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple: aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plûpart de ces pauvres gens coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur te-

noient lieu de faux: un roseau d'une espece particuliere qu'ils fendoient par le milieu, leur servoit de couteau: ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En même tems que je remerciois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je benissois sa Providence d'avoir dépourvû le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des Etrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres Pays, il se peupleroit bien-tôt d'Européans qui forceroient nos Indiens à foüiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent;

il arriveroit de-là que pour se soustraire à une si dure servitude, les Indiens prendroient la fuite, & chercheroient un asile dans les plus épaisses forêts : en sorte que n'étant plus réunis dans des Peuplades, comme ils le sont maintenant, il ne seroit pas possible aux Missionnaires de travailler à leur conversion, ni de les instruire des verités du Christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle Peuplade : l'Eglise & les maisons étoient déja construites, & la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit tems d'y transporter les femmes & les enfans que j'avois retenu jusqu'alors dans la Peuplade de S. Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les

campagnes chargées de leurs enfans qu'elles portoient sur leurs épaules, & des autres ustenciles propres du ménage qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublierent bien-tôt leurs anciennes habitations, & les fatigues qu'elles avoient essuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naissante: on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité & d'expérience pour administrer la Justice: d'autres eurent les Charges de la Milice pour défendre le pays des excursions que les peuples du Bresil font de tems

en tems sur ces terres: on occupa le reste du peuple aux Arts méchaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains: il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, & ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes Néophytes un nommé *Païca*, qui fait toute sorte d'instrumens de musique, & qui les touche avec une dexterité admirable. Le même grave sur l'airain après l'avoir poli, fait des Spheres astronomiques, des Orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui avec des laines de

diverses couleurs font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est sur-tout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, qu'ils n'apprennent à toucher en très-peu de tems, & ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle Colonie un enfant de 12. ans, qui jouë sans broncher sur sa harpe les airs les plus difficiles, & qui demandent le plus d'étude & d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les Missionnaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le Service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens ; & l'expé-

rience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inspirer du recueillement, & de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'ayent cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la Religion est telle, que les premiers Missionnaires douterent quelque tems, s'ils avoient assez de raison pour être admis aux Sacremens: ils proposerent leurs doutes au Concile de Lima, qui après avoir meurement examiné les raisons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement

dépourvûs d'intelligence, qu'on dût leur refuser les Sacremens de l'Eglise. Cela seul doit vous faire juger combien il en coûte aux Missionnaires pour former au Christianisme un peuple aussi grossier que celui-là. Graces à Dieu, mes Néophytes sont bien instruits, mais je n'ai pû y réussir qu'en rebattant sans cesse les mêmes verités, & qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà, mon Révérend Pere, quelles ont-été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soûtenir les travaux ausquels il a plû à sa bonté de me destiner. Sur-tout je vous conjure de vous souvenir à l'Autel de ce petit

troupeau, auſſi bien que du Paſteur à qui il eſt confié. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur en Notre Seigneur
P. ANTOINE SEPP, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

Lettre du Pere Bouchet à M. Cochet de Saint-Vallier, Président des Requêtes du Palais.

Relation en forme de Journal de la découverte des Isles Palaos, ou nouvelles Philippines.

Lettre du P. Taillandier au P. Willard.

Lettre du P. Dentrecolles au P. Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

Lettre du P. Jacquemin au P. Procureur des Missions des Indes & de la Chine.

Lettre du P. Gabriel au P. Germon.

Lettre du P. Antoine Sepp au P. Guillaume Stinglhaim.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.

Fautes à corriger.

PAge 14. lig. 6. de nouvelle force, *lisez* de nouvelles forces,

Pag. 159. lig. 22. Lancari *lis.* Lancavi.

